This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

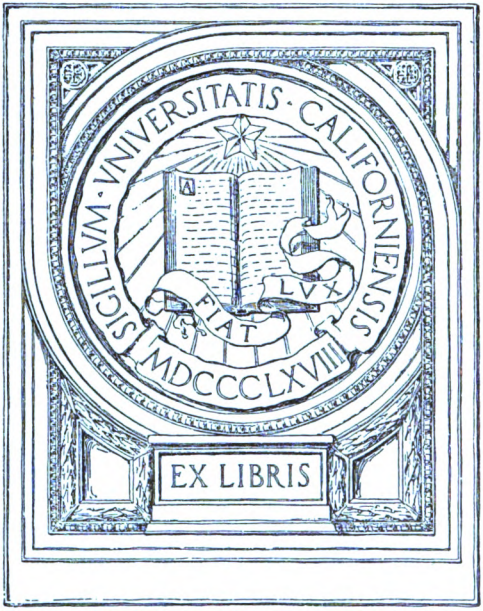
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 266 579

Digitized by Google

GIFT OF
ESTATE OF
CAROLINE E. LE CONTE



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Nouvelle Bibliothèque franciscaine. — 1re *Série.* — XXII.

P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

Sainte Marguerite de Cortone

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE
J. de Gigord, éditeur
15, RUE CASSETTE, VIe

COUVIN
MAISON SAINT-ROCH
BELGIQUE

1910

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Sainte Marguerite de Cortone

Digitized by Google

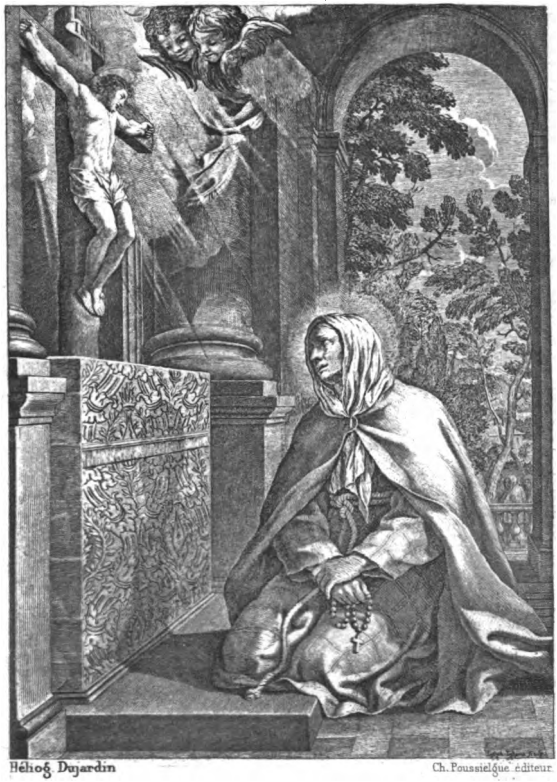
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Saint François d'Assise. — In-8° illustré (Plon). 4 »
In-12 (Poussielgue). 2 50
Saint Antoine de Padoue, d'après les documents primitifs. — In-12 (Poussielgue) . . . . . 2 »
Sainte Marguerite de Cortone. — In-8° illustré (Plon) . . . . . 10 »
In-12 (Poussielgue), quatrième édition 1 75
Saint Bonaventure. — In-12 (Poussielgue). . . . 1 50
Sainte Claire d'Assise. — In-12 (Poussielgue). . 1 50
Saint Léonard de Port-Maurice. — In-12 (Poussielgue). 1 50
Bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé. — In-12 (Poussielgue). . . . . 2 »
Édition de luxe . . . . . 3 »
Bienheureux Christophe de Cahors. — In-12 (Poussielgue) 1 50
Jeanne d'Arc. — In-8° illustré (*Tours*, Gattier): 2 fr. 50; franco . . . . . 3 »

Conformément au décret d'Urbain VIII, nous déclarons qu'en attribuant aux personnages non canonisés les titres de Martyr, de Vénérable, de Bienheureux, de Saint, nous n'entendons nullement préjuger les décisions du Docteur infaillible, dont nous serons toujours fier d'être le fils soumis et dévoué.

Digitized by Google

Digitized by Google



Hélios Dujardin — Ch. Poussielgue éditeur

SAINTE MARGUERITE EN PRIÈRE DEVANT LE CRUCIFIX DE SAN FRANCESCO

D'après un tableau de Pietro Berettini. (Pierre de Cortone)

Digitized by Google

Sainte Marguerite de Cortone

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, VIe

COUVIN
MAISON SAINT-ROCH
BELGIQUE

1910

Digitized by Google

Digitized by Google

P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ

Sainte Marguerite de Cortone

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE
J. de Gigord, éditeur
15, RUE CASSETTE, VIe

COUVIN
MAISON SAINT-ROCH
BELGIQUE

1910

Digitized by Google

Gift of

Estate of [illegible]

Digitized by Google

BX4700
F22C4
1900

APPROBATION

Lettre de Monseigneur Freppel.

Angers, le 16 octobre 1887.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai lu avec autant d'intérêt que d'édification la *Vie de sainte Marguerite de Cortone* que vous allez livrer au public. On y retrouve ce que nous avons déjà pu apprécier dans votre *Vie de saint François d'Assise,* le même accent de piété, avec l'art de savoir encadrer les figures des saints dans l'histoire de leur temps. Aussi, quel sujet plus digne d'exercer le talent d'un hagiographe! Autre Marie-Madeleine, comme l'appelle le pape Benoît XIII, la sainte Tertiaire de Cortone apparaît dans la seconde moitié du XIIIe siècle comme le type achevé de l'amour pénitent. Après les égarements de la jeunesse, des merveilles d'austérité qui forment la plus haute des leçons, en faisant resplendir de tout son éclat la sainteté de la loi morale. Aussi les peuples ne s'y sont-ils pas trompés : s'inspirant du plus pur esprit de l'Évangile, ils ont entouré de leurs hommages la pécheresse de Montepulciano, redevenue par la pénitence l'égale des Agnès et des Cé-

Digitized by Google
M2860G3

cile. Il a été donné à cette pauvre fille, transfigurée par l'amour de la Croix, d'exercer autour d'elle une action souveraine; et les grâces extraordinaires dont elle a été favorisée montrent de quel prix peuvent être auprès de Dieu les larmes du repentir. Puisse la lecture de votre beau livre inspirer la confiance à tant d'âmes aussi lentes à se relever qu'elles étaient promptes à déchoir! C'est le succès que vous vous en promettez, avec la grâce de Dieu; et je serais heureux de pouvoir y contribuer en recommandant un ouvrage où le mérite littéraire ne le cède pas à la fidélité de l'histoire et à l'exactitude de la doctrine.

Agréez, mon Révérend Père, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† Ch. Émile,
Évêque d'Angers.

Digitized by Google

PRÉFACE

Les saints ne sont pas seulement la fleur de l'humanité régénérée, guérie, déifiée par l'application des mérites du Verbe incarné; ils forment aussi la plus éloquente apologie de la religion qui les enfante. Chacun d'eux a sa physionomie particulière; mais chez tous, l'âme, qui se laisse entrevoir à travers les œuvres, revêt une beauté idéale à laquelle l'homme, avec ses seules forces, ne saurait atteindre. Chez tous on découvre des actions héroïques qui publient la gloire du Dieu rédempteur, dont ils sont le chef-d'œuvre, comme les étoiles du firmament publient celles du Dieu créateur, devant qui elles luisent incessamment. Écrire la vie du saint, c'est donc affirmer l'existence du surnaturel; c'est chanter un hymne au Christ triomphateur de la mort et de l'enfer. Telle est la pensée première qui a inspiré nos travaux sur saint François d'Assise, et peut-être est-ce à elle que nous devons un succès qui avait la valeur d'une protestation dans un siècle où, chaque jour, la divinité du Christ est l'objet des plus horribles blasphèmes. C'est encore la même pensée qui a présidé à nos recherches sur une autre existence plus modeste, plus cachée, mais où éclate la miséricorde du Très-Haut.

Parmi tant d'astres lumineux, en effet, qui brillent au firmament de l'Église, un des plus resplen-

Digitized by Google

dissants, des moins connus, des plus dignes de l'être, c'est la grande pénitente de la Toscane, sainte Marguerite de Cortone. Tout nous attirait vers elle : notre reconnaissance pour des grâces signalées, dues à son intercession, notre désir de propager son culte en France, où, en dehors des cloîtres franciscains, son nom est à peine prononcé ; enfin l'espérance de ramener aux pieds du Christ et par là même à la lumière, à la vie, une société qui se meurt pour s'en être éloignée. Société plus coupable encore qu'elle n'est malheureuse, et qu'il faut, pour ainsi dire, sauver malgré elle, en lui faisant aimer la vertu. Comment, dès lors, résister à la tentation de lui présenter un exemple si touchant de pénitence et de conversion ?

Toutefois, dès le début de notre entreprise, deux sortes de difficultés se dressaient devant nous. La première provenait du fond même du sujet et des matières délicates qui s'imposaient à notre plume. Nous avons tout redit, sans atténuation, sans déguisement, les égarements de la pécheresse aussi bien que les privilèges de l'extatique. Qu'on ne nous le reproche pas ; car ce n'est qu'à cette condition, selon nous, ou plutôt selon les desseins de Dieu (1), *que la conversion de Marguerite peut devenir une leçon féconde, une lumière, une force, pour les âmes qui, comme elle, ont eu le malheur de céder aux entraînements du monde.*

Nous rencontrions ensuite un autre obstacle dans la méthode suivie par le P. Bevegnati, premier biographe de la Sainte. Et en effet, son livre,

1. « Filia, ego te feci lucem in tenebris per exemplum, te lapsorum manum, desperatorum fiduciam, deviantium viam et vitam morientium. » (BEVEGNATI, c. XI, II.)

Digitized by Google

si précieux comme document contemporain, a moins l'aspect d'une histoire que d'un rapport tendant à démontrer l'excellence des vertus de la pénitente et l'action du surnaturel divin. Aucun ordre chronologique ; souvent les détails du même fait sont éparpillés dans deux ou trois chapitres (1). Tout cède au projet que caresse l'auteur de faire un travail qui serve de base à l'introduction de la cause en cour de Rome. Ce point de vue nous explique pourquoi, nous transportant d'un bond dans une atmosphère exclusivement surnaturelle, il élague de son récit, comme étrangères au but qu'il se propose, une foule de notions historiques que nous regardons aujourd'hui comme essentielles. Pour nous, cette vérité n'a plus besoin de démonstration. Elle nous a servi de fil conducteur à travers un labyrinthe d'apparitions célestes où le lecteur court toujours risque de s'égarer. Les notes du P. Ludovic de Pelago, auteur du XVIIIe siècle dont les dissertations font autorité dans la matière, les archives de Cortone et l'étude de l'histoire contemporaine ont achevé de dissiper les ténèbres qui nous entouraient, et nous sommes parvenu, par voie d'induction, à rétablir, avec la précision possible en pareille circonstance, l'ordre chronologique et la raison des merveilles que nous avions sous les yeux.

Si la Légende (2) en question manque de clarté, en revanche elle offre toutes les garanties de sincérité et d'authenticité que peut exiger la critique.

1. Prenons pour exemple l'ange annonçant à Marguerite l'heure de sa mort. Les détails de ce message se trouvent épars dans trois paragraphes différents. (BEVEGNATI, c. VI, II, et c. XI, 4 et 20.)

2. Terme du moyen âge qui signifie *Histoire* ou *Vie*.

Digitized by Google

Bevegnati fut le confesseur de la Sainte, avant d'en être l'historien, et ce témoignage fut publiquement confirmé, dans la cour des Casali, par Badia Ventura, aumônier de Saint-Basile de Cortone, par les autres directeurs de Marguerite et par un personnage dont on ne saurait nier ni l'autorité ni la compétence, le cardinal Napoléon Orsini, légat du Saint-Siège. Aussi avons-nous étudié à fond cette Légende. *Nous pouvons même dire que notre ouvrage n'en est qa'un commentaire, et que s'il renferme quelques beautés, elles s'y trouvaient cachées, comme le diamant dans les entrailles du globe. Nous n'avons eu que le mérite de les extraire.*

En somme, ces pages écrites avec la fidélité d'un témoin, la conscience d'un prêtre et la délicatesse d'un ami, nous donnent la vraie physionomie, le vrai portrait de Marguerite. Pas n'est besoin de le chercher ailleurs. Il est là, devant nous, vivant, tracé de main de maître, avec cette vigueur de tons propre aux contrées ensoleillées du Midi ; et tous nos efforts n'ont tendu qu'à en reproduire au vif les contours harmonieux, le coloris, l'énergie native, sans omettre le nimbe radieux de vertus et de miracles qui permet d'assigner à notre héroïne une place d'honneur dans la galerie, si nombreuse, si brillante, des saints de l'Ordre séraphique.

Cette glorieuse auréole aura peut-être pour effet de provoquer, de la part des esprits timides ou incrédules, des réflexions peu bienveillantes. Les uns nous reprocheront une affirmation si hardie du surnaturel ; les autres se railleront d'un mysticisme qui contrecarre leurs idées positivistes. Que nous importe ? Nous ne nous reconnaissons

Digitized by Google

pas le droit d'altérer l'histoire, parce qu'elle est empreinte de surnaturel, ni de retrancher certaines lignes caractéristiques de la physionomie, parce qu'elles ne répondent plus aux goûts du jour; et nous déclarons hautement qu'une seule passion a dirigé nos recherches et guidé notre plume : l'amour de la vérité.

A l'amour de la vérité s'est jointe une pensée de patriotisme, née des tristesses de l'heure présente. Pourquoi la taire, puisqu'elle a soutenu notre courage au milieu de labeurs parfois écrasants ? Cette pensée, douce comme une espérance, forte comme une conviction, c'est que notre travail ne serait point inutile au relèvement du pays et que nous apporterions une pierre à l'édifice de restauration sociale qui se prépare. Nous savons que si l'exemple du vice a ses entraînements, l'exemple de la vertu a aussi ses attraits, ses séductions, et nous croyons que les charmes incomparables de cette figure, où la majesté des larmes s'allie aux plus exquises tendresses de la divine charité, captiveront les cœurs de nos contemporains, comme ils ont captivé le nôtre.

Au frontispice de Sainte-Marguerite de Cortone, on lit ces deux mots :

PŒNITENTI MARGARITÆ

A Marguerite pénitente.

Plaise au Ciel que l'histoire de son retour à Dieu lui suscite, parmi la foule des esprits égarés ou déchus, un grand nombre d'imitateurs ! Plaise au Ciel que la France elle-même, cette grande pécheresse des temps modernes, s'ébranle et se ressouvienne du baptistère de Reims, du pacte sacré qui

Digitized by Google

l'unit à Dieu, et de la fière devise de ses aïeux : Gesta Dei per Francos ! *Nous appelons de tous nos vœux et saluons dans l'avenir le jour fortuné où, débarrassée du joug odieux des bandes juive et maçonniques qui la ruinent et la déshonorent, rentrée en possession d'elle-même et honteuse d'avoir été leur esclave, elle fera graver sur les hauteurs de Montmartre, en signe d'un retour définitif à sa mission traditionnelle, ces deux mots victorieux :*

PŒNITENTE GALLIÆ

A la France pénitente.

C'est avec confiance que nous déposons aux pieds de la Marie-Madeleine de l'Ordre séraphique nos vœux et nos patriotiques espérances.

P. Léopold de Chérancé,
Missionnaire.

Paris, 8 septembre 1909.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Giunta Bevegnati, *Légende de la vie et des miracles de la B. Marguerite de Cortone*, traduite du latin en italien et annotée par le P. Ludovic de Pelago, lecteur jubilaire et membre de l'Académie étrusque. Lucques, 1793. — *Archives du couvent de Sainte-Marguerite de Cortone*, précieux manuscrit où le même Ludovic de Pelago a consigné avec d'amples détails, les origines et l'historique du monastère. Il porte la date de 1781.

Salimbéné, *Chronique de Parme* (1238-1290?). Parme, 1857.

Archives municipales de Cortone.

Archives paroissiales de Pozzuolo.

Acta canonizationis. Rome, 1666; Paris, Bibl. nat., 558-592.

Raynald, *Annales ecclesiastici*, t. IV et V. Lucques, 1749.

Acta Sanctorum, 22 février.

Nicolas Barbieri, dominicain, *la Pénitente de Cortone.* Pérouse, 1671.

François Marchese, prêtre de l'Oratoire, *Vie de la B. Marguerite de Cortone* (Paris, Bibl. nat.). Rome, 1673.

Ughelli, *Italia sacra.* Rome, 1704.

Wadding, *Annales Fr. Min.*, t. V. Rome, 1733.

G. R. Volpi, S. J. : *Sainte Marguerite de Cortone*, Rome, 1736.

Digitized by Google

SILVANO RAZZI, Camaldule, *les Saints d'Étrurie.*
GIOVAGNOLI, *Sainte Marguerite de Cortone.* Pistoia, 1746.
UCCELLI, *Storia di Cortona* : Arezzo, 1835.
R. P. LÉON, *l'Auréole séraphique,* t. I, 22 février.

Nous avons publié ailleurs certains documents qui n'intéressent pas le grand public : *Les Fraticelles, les Constitutions de la Fraternité de Notre-Dame de la Miséricorde, la bulle de canonisation* « Sanctitate et doctrina », et *le chant des pèlerins de Laviano.* Le lecteur désireux d'en prendre connaissance les trouvera dans une édition illustrée de la Sainte (Plon, 1887) : Pièces justificatives, pp. 310-330.

Digitized by Google

Sainte Marguerite de Cortone

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DE L'ITALIE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIIIe SIÈCLE

Les deux chroniqueurs toscans, Giunta Bevegnati et Badia Ventura, qui ont reproduit au jour le jour la vie intime de notre héroïne, ont eu le tort, commun à la plupart des écrivains du moyen âge, de séparer son existence des événements auxquels elle fut mêlée, et d'isoler sa mission des troubles religieux ou politiques qui la déterminèrent. Nous n'aurons garde de tomber dans le même défaut ; nous nous efforcerons, au contraire, autant qu'il dépendra de nous, de restituer à la Sainte sa physionomie originale et sa vraie grandeur, en nous éclairant de la lumière des faits comtemporains. Voilà pourquoi, avant d'entrer en matière, nous nous transporterons par la pensée dans le pays et à l'époque où elle vécut, c'est-à-dire au centre de l'Italie, dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

Le XIIIe siècle, dans l'espace de temps qui va

Digitized by Google

d'Innocent III à Grégoire X, marque l'apogée du moyen âge et des temps chrétiens en général. Il s'ouvre par la plus magnifique restauration religieuse dont il soit fait mention dans les annales du catholicisme, par la victoire de deux hommes, de deux pauvres, saint François d'Assise et saint Dominique, sur l'armée de l'erreur et de l'anarchie. Le patriarche des Frères Prêcheurs terrasse l'hydre de l'hérésie manichéenne ; le fondateur des Frères Mineurs, nouveau David, lance au front du paganisme germanique la pierre qui doit abattre le colosse. Tous deux, à force de pureté, de science et d'amour, reconquièrent au Christ l'âme de la France et de l'Italie. En même temps, Alphonse de Castille arrête les Maures à Navas de Tolosa, Simon de Montfort bat les Albigeois à Muret, et saint Louis monte sur le trône de France : saint Louis, suave et grande figure, idéal du prince chrétien ! Sous son règne, qui est le règne par excellence de la chevalerie, le mouvement catholique atteint, principalement en France, son plus haut degré de puissance.

Nous disons : principalement en France. Car il n'en était pas de même en Italie, où, du vivant même de ce puissant monarque et malgré le prestige de son nom, divers ferments de désorganisation préparaient la décadence et l'abaissement des races latines.

Un grave auteur du temps, Salimbéné de Parme, appréciant les causes d'une décadence dont il se plaint amèrement, en signale trois

Digitized by Google

principales, et en première ligne la néfaste influence de Frédéric II, « prince déloyal, sans conscience et sans mœurs, vrai disciple d'Épicure et le *fléau de l'Occident*. Toujours en guerre avec les papes, l'ingrat pupille d'Innocent III souffla par toute la terre, et surtout en Italie, cet esprit de discorde dont nous ressentons les fâcheux effets (1) ». Les historiens arabes, aussi bien que les écrivains catholiques, confirment le jugement de Salimbéné. Les uns et les autres s'accordent à le représenter comme un monarque d'une haute intelligence, ami et protecteur des lettres, mais ternissant ses belles qualités par une ambition sans frein et un despotisme sans scrupule. Il rêvait de rétablir à son profit, sur les ruines de l'Église, l'empire universel des Césars païens, et ne reculait devant aucune bassesse pour arriver à ce résultat. Il embrassait l'averroïsme, bâtissait des mosquées, concluait avec le sultan Melek-el-Kamel l'ignominieux traité de Jaffa, invitait Louis IX au guet-apens de Vaucouleurs et continuait la série de ses attentats, sans épargner ni les précepteurs de sa jeunesse, ni Pierre de la Vigne, son âme damnée, ni son propre fils Henri, jusqu'à ce qu'enfin la révolte d'un de ses enfants natu-

1. « Fridericus fuit homo pestifer, epicureus... Semen discordiæ seminavit quod usque hodie durat. » (*Chronique de Parme*, p. 3, ad ann. 1283.) Grégoire IX l'accusait publiquement d'avoir soutenu la doctrine d'un libelle intitulé : *les Trois Imposteurs*, *Moïse*, *Jésus-Christ*, *Mahomet*. (LABBE, *Epist.* 12 *Greg. IX ad archiep. Cantuarien.*)

Digitized by Google

rels vînt rompre brusquement le cours d'une existence toute vouée au mal (1250) (1).

Les divisions politiques que cet empereur avait fomentées durant un règne de plus de trente années, firent explosion avec plus de violence que jamais après sa mort et armèrent les unes contre les autres ces républiques d'Italie, si débordantes de vie et de jeunesse, qu'aurait dû relier entre elles la communauté de croyances et d'intérêts. Vers la fin du XIIIe siècle, ce n'étaient partout que guerres et rivalités. Gênes était aux prises avec Venise, Sienne avec Florence, les Guelfes avec les Gibebins (2). Le sang de Conradin et de Frédéric d'Autriche coulait sur la grève de Naples (29 octobre 1268) ; les Français étaient traîtreusement assassinés à Palerme, dans la journée des *Vêpres siciliennes* (30 mars 1282) ; Pierre d'Aragon disputait la Sicile à Charles d'Anjou. Divisions funestes dont nous verrons plus loin les résultats.

Des germes de scepticisme semés par la cour impériale, des orages d'une société toujours sous les armes, que pouvait-il sortir sinon des plantes vénéneuses capables d'étouffer le bon grain de la vérité ? C'est ce qui eut lieu, une dizaine d'années à peine après la mort de Fré-

1. ROHRBACHER, *Histoire de l'Église*, l. LXXIII ; — RAYNAUD, *Bibl. des Croisades*, t. II, p. 247-429 ; — *Journal asiatique*, mars 1853.

2. Les Guelfes étaient les partisans de l'indépendance nationale ; les Gibelins, ceux de l'empire teutonique et du système féodal.

Digitized by Google

déric II. En Italie, en France, en Allemagne, les sectes pullulèrent, sous des dénominations variées, *Apostoliques, Frères pauvrets*, *béguins*, *béguards, Fraticelles* (1), mais sortant de la même souche et produisant les mêmes fruits pestilentiels (2). Elles eurent pour père un compatriote et un contemporain de Salimbéné, « Gérard Ségarelli de Parme, *laïque* illettré, sans intelligence, de mœurs dissolues, qui s'entoura de gens tarés, ribauds, porchers, religieux apostats et femmes de mauvaise vie. C'est avec le rebut des classes populaires qu'il fonda, dans l'année où parurent les Flagellants (c'est-à-dire en 1260), l'ignoble secte qui s'intitule fastueusement la Congrégation des Apostoliques, lorsqu'elle n'est au fond que la synagogue de Satan (3). » Pendant qu'il dogmatisait à Parme, d'autres hérétiques, ses imitateurs, sinon ses disciples, répandaient par toute l'Italie le poison de sa doctrine. A Milan, Dolcino de Novare

1. ALVARE PÉLAGE, *De planctu Ecclesiæ*, l. II, c. LI ; — WADDING, t. V, ann. 1297, n° 30.

2. Quelques auteurs modernes ont voulu rattacher à l'Institut franciscain les origines de ces diverses hérésies ; c'est bien à tort, et nous avons à cœur de protester contre des allégations si contraires à la vérité. Voir, pour la réfutation de ces erreurs, notre *Vie illustrée de sainte Marguerite* (*Pièces justificatives*, II).

3. « Qui se dicunt apostolos esse, sed sunt synagoga Satanæ. » (SALIMBÉNÉ, *Chron. Parm.*, p. 111-123.) — Michaud (*Biogr. univ.*, art. *Ségarelli*) prétend à tort que Ségarelli était entré dans l'Ordre sans y faire profession. Salimbéné déclare catégoriquement (loc. cit.) que l'hérésiarque, étant venu frapper à la porte du noviciat de Parme, *fut refusé.*

Digitized by Google

réunissait jusqu'à quatre mille adhérents, recrutés comme à Parme parmi les gens sans aveu, et forçait l'autorité civile à prendre des mesures sévères contre lui (1). A Ferrare, Hermann Pongilupi greffait sur le tronc de l'hérésie une nouvelle branche, la plus vivace, la plus ondoyante, la plus rageuse, celle des *Fraticelles*, et autorisait parmi ses adeptes le libertinage et l'infanticide (2).

Chacun de ces novateurs arborait à sa guise le drapeau de l'indépendance, au nom des droits de la nature et de la raison ; tous se ruaient sur l'Évangile pour le déchirer. C'étaient des libres-penseurs de bas étage renouvelant dans leurs conventicules les infamies des Gnostiques ; ou plutôt c'étaient des anarchistes qui rêvaient de démolir la société pour la refaire à leur image : sans symbole, sans frein ni pudeur, ils ne s'accordaient que sur un point : la haine de l'Église catholique. S'ils distinguaient deux Églises, l'une *charnelle*, riche, souillée de vices, l'autre *spirituelle*, pauvre, vertueuse, c'est pour en imposer aux foules ignorantes et s'arroger le droit de faire la guerre à cette Rome qu'ils appelaient la grande prostituée de Babylone. Ils voulaient rester dans l'Église malgré l'Église, et prétendaient avec cette hypocrisie qui caractérise toutes les sectes, tantôt que le pouvoir des clefs avait passé des papes à leur congrégation, tantôt même qu'elle était autorisée par

1. ROHRBACHER, *Histoire de l'Église*, l. LXXVII.
2. WADDING, *Annal. Fr. Minor.*, t. VI, ann. 1317.

Digitized by Google

Célestin V. Moins habiles que les Manichéens du Languedoc, ils ne réussirent pas à s'organiser aussi fortement; mais ils avaient la même hardiesse dans les doctrines, la même violence dans l'action, prêchant la promiscuité des femmes, l'abolition de la hiérarchie ecclésiastique et de la propriété, et saccageant les églises et les monastères. C'était une réforme de la société, mais une réforme à rebours, une réforme satanique, qui ne tendait à rien de moins qu'à renverser la croix du Capitole et à rétablir partout le culte de la chair.

Ainsi, d'un bout à l'autre de la Péninsule, les leçons et les exemples de Frédéric II avaient porté leurs fruits. Partout l'erreur et la corruption, partout la discorde et l'anarchie ; et les esprits soucieux de l'avenir se demandaient avec anxiété quelle serait la main capable de rétablir sur ses bases l'état social, de toutes parts ébranlé. Mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu? Il trouve dans les trésors de sa sagesse des ressources infinies, mises au service d'un amour infini, pour assurer ou défendre l'indépendance et la liberté de son Église, chef-d'œuvre surnaturel de ses mains. La Providence veille aussi avec un soin particulier, dont on devine aisément les motifs, sur cette langue de terre fameuse depuis dix-huit siècles, l'Italie, parce que tout y rayonne autour de Rome, siège de la Papauté, centre de l'unité catholique et foyer de la vraie civilisation.

Pour sauver, aux heures de détresse, cette

Digitized by Google

nation privilégiée, elle n'a qu'à reproduire dans l'ordre surnaturel un phénomène analogue à celui qui ramène le printemps. Chaque année, avec l'hiver, la nature s'enveloppe d'un linceul funèbre ; les feuilles tombent, tout est glacé, tout meurt. Mais soudain un vent chaud passe sur la terre, et tout renaît à la vie. La nature secoue son manteau de neige, les arbres reverdissent, les prairies s'émaillent de fleurs, les champs se couvrent d'épis et les coteaux de pampres. C'est l'image de ce qui se passe dans l'ordre moral. Quand l'hiver règne dans les cœurs, quand les moyens ordinaires qu'emploie la Providence, la hiérarchie sacrée et le ministère sacerdotal, ne suffisent plus à réveiller l'âme des peuples, Dieu envoie un souffle puissant qui renouvelle la face de la terre. Il suscite des cœurs généreux, princes, moines, soldats, qui remplissent dans le monde un rôle providentiel.

Tels nous apparaissent, dans le cours des âges, saint Jean de Capistran, le libérateur de Belgrade; don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante; saint Laurent de Brindes, la terreur des Ottomans, qu'il chasse d'Albe-Royale ; Sobieski et ce moine trop oublié, Marc d'Aviano, qui, la croix à la main, toujours au premier rang de l'armée chrétienne, se tient aux côtés du héros polonais et l'aide à refouler à jamais au delà du Danube le flot de l'invasion musulmane. Quelquefois Dieu choisit, pour en faire l'instrument de ses desseins, ce qu'il y a de

Digitized by Google

plus faible, de plus délicat, le bras d'une femme, le bras d'une vierge. Notre pays compte parmi ses gloires deux figures d'une beauté idéale dans leur faiblesse, la vierge de Nanterre et la vierge de Domrémy, sainte Geneviève, qui repoussa des murs de Paris les hordes d'Attila, et Jeanne d'Arc qui sauva la France. L'Italie ne cite pas avec moins de fierté les noms de sainte Claire, qui fut le meilleur rempart d'Assise contre les assauts de Vital d'Aversa, et de sainte Catherine de Sienne, la libératrice de la Papauté.

C'est parmi cette pléiade d'héroïnes et de saintes, quoique avec moins d'éclat, que brille la pénitente dont nous entreprenons d'écrire l'histoire. Nous la verrons accomplir une mission délicate auprès d'une des créatures de Frédéric II, prêcher la concorde et la paix à Cortone, condamner, par son inaltérable soumission à l'autorité de la chaire apostolique, non moins que par la sainteté de sa vie, les *Fraticelles*, les faux moines et les fausses religieuses de son temps, et par-dessus tout devenir, en raison même de l'éclat de sa conversion, la grande lumière de la Toscane et l'honneur de l'Église.

Digitized by Google

CHAPITRE II

JEUNESSE DOULOUREUSE. — LA CHUTE

« La plus grande faveur que Dieu puisse accorder à un homme, a dit un illustre prélat de nos jours, est de le faire naître d'une famille chrétienne (1). » Marguerite eut ce bonheur. Elle dut la vie, après Dieu, à d'obscurs cultivateurs de l'Ombrie, pauvres des biens de ce monde, mais riches de foi et de piété. Ils habitaient Laviano, modeste village dépendant de Pozzuolo et situé dans le val de la Chiana, à peu de distance du lac Trasimène. C'est là que vint au monde, en l'année 1247, vers la fin du règne de Frédéric II, sous le pontificat d'Innocent IV, l'héroïne de la pénitence dont le nom aura tant de retentissement dans l'avenir. Elle eut un frère nommé Barthélemy, dont il sera question au chapitre des miracles de la Sainte.

Voilà tout ce que le P. Giunta Bevegnati, son confesseur et son historien, nous apprend sur son origine. Mais fut-elle l'aînée ? Quel est son nom ? Qu'était sa famille ? Quelle éducation reçut-elle au foyer domestique ? Le vieux chroniqueur, qui connut certainement toutes ces choses, n'a pas jugé à propos de nous en instruire. Selon l'usage du temps, il a laissé dans

1. Mgr Freppel, *Oraison funèbre de l'amiral Courbet.*

Digitized by Google

l'ombre la jeune fille de Laviano et ces mille détails dont notre siècle est avide, pour ne s'attacher qu'à peindre la pénitente, l'extatique, la thaumaturge de Cortone. Nous n'avons, pour suppléer à son silence, que les traditions locales, quelques paroles échappées à la Sainte et les actes de sa canonisation. C'est à ces trois sources que nous irons puiser nos renseignements, trop rares, il est vrai, mais qui ne seront pourtant pas sans jeter un peu de jour sur l'enfance et la jeunesse de Marguerite.

Les archives de Pozzuolo nous apprennent qu'elle fut baptisée dans l'église paroissiale de cette bourgade, et l'on montre encore aujourd'hui les fonts où elle fut régénérée et que l'on conserva soigneusement, en souvenir de la Sainte, lors de la restauration de ce temple, vers la moitié du XVIIIe siècle (1).

D'après Ludovic de Pelago et Mgr Liverani (2), son père, originaire d'Acquaviva, était tenancier du municipe de Pérouse et s'appelait Tancrède Barthélemy. Sa mère était une femme d'une piété sincère et d'une religion éclairée (3). On peut croire qu'à une époque où

1. *Archives paroissiales de Pozzuolo.* — Pozzuolo relevait alors, au temporel, du municipe de Pérouse, et au spirituel, de l'évêché de Chiusi. Lors de l'érection du siège épiscopal de Città della Pieve, il fut rattaché au nouveau diocèse. (Bulle *Super universas*, 7 nov. 1601.)

2. BEVEGNATI, *Dissert.*, I, p. 32 ; et Mgr LIVERANI, *Dissertations sur sainte Marguerite.* (Arezzo, 1878.)

3. GIUNTA BEVEGNATI, *Vie de sainte Marguerite de Cortone*, c. V, p. 22.

Digitized by Google

la foi régnait encore en souveraine dans une contrée que n'avaient probablement point infectée les doctrines des *Fraticelles*, elle ne négligea rien pour remplir les devoirs qu'imposent à toute mère digne de ce nom le cri de la nature et la voix de la religion. Former le cœur de sa fille, tremper son caractère dans les eaux vivifiantes du christianisme, et la conduire au bien en le lui faisant aimer, telle fut donc sa constante préoccupation. De bonne heure, elle habitua ses lèvres à prononcer l'adorable nom du Rédempteur, et, s'agenouillant avec elle devant un crucifix, elle lui apprit à réciter une prière où se peint la naïveté de sa foi : « Seigneur Jésus, je vous prie pour le salut de tous ceux pour qui vous désirez être prie (1). » Nature docile, vive, ardente, l'enfant buvait avec avidité la douce rosée des enseignements maternels, et, reconnaissante, elle rendait en amour ce que sa mère lui donnait en dévouement.

Années de paix, d'innocence et de joyeuse expansion qui durèrent trop peu ! A sept ans, en effet, Marguerite perdit celle qui avait été l'ange tutélaire de son enfance : à sept ans, c'est-à-dire à l'âge où rien ne peut remplacer la mère, à l'âge où la raison s'éveille et où le cœur reçoit ces premières semences de vérité, ces premières impressions qui décident du reste de la vie. L'orpheline était trop jeune pour mesurer toute l'étendue de la perte qu'elle faisait ;

1. BEVEGNATI, c. VIII, p. 4.

Digitized by Google

mais l'avenir nous montrera que la vue d'un cercueil avait frappé sa jeune intelligence. Il lui restera de ce deuil une impression ineffaçable, comme il lui restera, des premières années de son enfance, de doux souvenirs que dominera la suave image de sa mère, un idéal qui se dressera constamment devant elle, et ces nobles croyances qui, un instant assoupies, se réveilleront sous le coup des tempêtes et feront sa force contre les entraînements de la chair.

Au bout de deux ans de veuvage, son père convola à de nouvelles noces. Qui ne sait que, dans les familles, ces secondes noces sont toujours une épreuve, souvent même une pierre d'achoppement, et que d'ordinaire elles apportent aux enfants du premier lit plus de froissements et de meurtrissures que de caresses et de consolations? Pour Marguerite qui gardait à sa mère le culte du cœur, un culte de pieux souvenir et de tendre vénération, elles devinrent une source de chagrins dont le caractère jaloux, acariâtre de sa belle-mère doubla l'amertume. Cette femme, au lieu de sécher les pleurs de la pauvre orpheline, au lieu de l'adopter comme la fille de son cœur, la traita si durement dès le principe et dans la suite, que l'enfant conçut pour elle une profonde aversion.

La fille de Tancrède grandit ainsi dans le deuil du passé et les souffrances de chaque jour. Sous un ciel enchanteur qui invite à l'allégresse, à un âge où tout sourit dans la nature, elle connut la contradiction et la douleur. Il y eut pour-

Digitized by Google

tant, au milieu des tristesses de son enfance, une aurore sans nuages, une matinée bénie, toute chargée des brises du ciel : ce fut le jour où elle se nourrit pour la première fois du pain des anges et où l'évêque de Chiusi la marqua au front du signe qui la rangeait parmi les soldats du Christ (1). Sur tous ces souvenirs, suaves ou amers, que nous a conservés la tradition, l'humble pénitente se tait ; et ses biographes, imitant sa discrétion, ont hâte, comme elle, d'arriver au point culminant de sa jeunesse, à ce qui fait le sujet continuel de ses larmes : sa chute et ses égarements (2).

*
* *

Vers l'âge de quinze ans, emportée par ce besoin d'affection qui est naturel au cœur de la jeune fille, Marguerite s'épancha au dehors, et sans manquer aux délicatesses d'une conscience chrétienne, elle chercha, dans la société des

1. *Act. canoniz.*

2. Attentif à nous transmettre les confidences de sa pénitente, Bevegnati se préoccupe peu des dates. De là l'extrême difficulté, pour les historiens de la Sainte, de dresser une chronologie d'une rigoureuse exactitude. Comprenant toute l'importance de ce côté de l'histoire, nous avons estimé que le mieux, dans le cas, était d'adopter, conformément aux règles de la saine critique, les dates qui cadrent avec les événements et dont voici les principales : rapt de Marguerite, 1264 ; sa conversion, 1273 ; son entrée dans le Tiers-Ordre, 1276. Nul doute sur le jour et l'année de sa mort, le 22 février 1297, après vingt-trois ans d'héroïque pénitence.

Digitized by Google

jeunes filles de son âge et les bruyantes réunions, le bonheur que lui refusait le foyer paternel. Elle s'y lança avec d'autant plus d'ardeur qu'à part la fortune, la nature l'avait dotée de tout ce qui plaît dans le monde ; une taille élégante, des traits réguliers s'accusant sous une chevelure d'ébène, une intelligence vive, un cœur ardent. Au rapport de tous ses historiens, elle était belle comme un camée antique, unissant à la finesse du profil italien cette fraîcheur et cet éclat qui ont le pouvoir de séduire le cœur de l'homme. A voir sa démarche et son air distingué, on l'eût prise pour une fille de roi plutôt que pour la fille d'un paysan. Ces avantages extérieurs devaient provoquer des convoitises et lui créer des périls que la candeur de son âge ne soupçonnait pas. Insouciante et rieuse comme on l'est à cet âge, elle ne songeait qu'à s'amuser et à plaire. Il eût fallu, dans ce moment redoutable, la direction de l'expérience et de l'affection maternelles ; mais la mère de Marguerite n'était plus là, et la marâtre qui tenait sa place n'avait rien de ce qui est nécessaire, en pareille circonstance, pour faire accepter les conseils austères. Ainsi abandonnée à elle-même, la fille de Tancrède ouvrait sa voile à tous les vents et la laissait courir sans défiance à travers les flots d'un océan fécond en naufrages.

Elle venait d'entrer, pensons-nous, dans son dix-septième printemps, lorsqu'elle rencontra sur son chemin un gentilhomme de Montepulciano, seigneur de Valiano et de la villa Pa-

Digitized by Google

lazzi (1). Ce gentilhomme, ébloui, fasciné par la beauté de son visage, s'éprit d'elle, lui assigna un rendez-vous et, lui offrant des joyaux (sans doute un collier de perles fines, parure préférée encore aujourd'hui des femmes de la Toscane), la pressa de le suivre. Elle s'y refusa tout d'abord, prétextant la différence des rangs et de la fortune. Le chevalier répliqua que sa beauté lui tenait lieu de dot, et lui promit de l'épouser. Elle crut à une promesse qui n'était qu'un piège, et, sans réfléchir aux conséquences de l'acte qu'elle posait, se félicitant peut-être d'échapper par là à l'odieuse tutelle d'une marâtre, elle suivit le gentilhomme jusqu'à la villa Palazzi (2).

Le ravisseur, de son côté, avisait au moyen de franchir le plus secrètement et le plus tôt possible, avec celle dont il voulait faire sa victime, les douze milles qui le séparaient de Montepulciano, place forte dont les hautes murailles et les tours crénelées le mettraient à l'abri d'un coup de main et des poursuites de la famille. Les marécages de la Chiana, qui n'était pas endiguée comme aujourd'hui, opposaient un obstacle presque insurmontable à ce voyage nocturne. Mais la passion ne réfléchit pas. « Le jeune homme, écrit un des historiens de la

1. La villa Palazzi est située à un mille de Pozzuolo ; Valiano est une grosse bourgade qu'on rencontre à une lieue environ de cette ville, en remontant le cours de la Chiana.

2. *Act. canoniz.* — Cf. BEVEGNATI, c. I, p. 2.

Digitized by Google

Sainte, tenta le passage sur une barque qu'il voulut conduire lui-même, et faillit payer de sa vie son imprudence. La frêle embarcation heurta contre un écueil; les deux fugitifs furent précipités dans ces eaux marécageuses, et ils y auraient infailliblement péri sans une assistance spéciale du Très-Haut; ils échappèrent au naufrage, passèrent le reste de la nuit sous le toit hospitalier d'un paysan et atteignirent sains et saufs, le lendemain, les remparts de Montepulciano (1). »

Cette ville, une des principales du val de la Chiana, après s'être érigée en République au commencement du XIIIe siècle, comme toutes les cités de l'Italie, avait perdu son indépendance à la suite du combat de Monteaperto (1260), et les Gibelins de Sienne, victorieux, lui avaient imposé un podestat de leur choix. Mais à quel parti appartenait le gentilhomme dont nous venons de parler? Était-il Guelfe ou Gibelin? Quel était son nom? Comment et à quel titre sa famille accepta-t-elle l'étrangère qu'il amenait au château seigneurial? Les parents de Marguerite essayèrent-ils d'arracher leur fille au déshonneur et à la débauche? Autant de questions palpitantes d'intérêt, auxquelles, malheureusement, nous ne pouvons répondre que par des

1. *Vie de sainte Marguerite*, par Nicolas BARBIERI, Pérouse, 1671. — Ce récit de Barbieri n'a rien d'invraisemblable; il explique une parole de Notre-Seigneur à Marguerite convertie: « Recordare transitus quem fecisti de nocte per aquam, ubi te hostis antiquus... suffocasset. » (BEVEGNATI, c. I, p. 2.)

Digitized by Google

conjectures plus ou moins probables. Les anciens chroniqueurs ont volontairement, croyons-nous, jeté un voile impénétrable sur la pécheresse de Montepulciano, non par dédain pour le nom du ravisseur ni par mépris pour la vérité historique, mais de peur de diffamer une famille qui devait avoir des parents et des alliés dans l'aristocratie cortonaise. Ils ont obéi au même sentiment de délicatesse qui poussera notre héroïne à faire retomber sur elle-même tout le poids de la culpabilité et à défendre qu'on prononce devant elle le nom du séducteur.

Les traditions locales n'ont qu'insuffisamment suppléé à leur silence. Elles assignent, il est vrai, au gentilhomme qui entraîna Marguerite dans le désordre, le nom d'Arsène Contucci, et l'on ne manque pas de montrer aux étrangers, sur la place du Dôme, en face de l'hôtel de ville, le palais qu'il habitait. Mais ces traditions ne paraissent pas remonter au delà du XVe siècle, époque où fut bâti ce palais, et peut-être ont-elles leur origine dans la prise de possession de cette demeure princière par la famille Contucci. Nous avons, en effet, sous les yeux, des documents qui tendent à démontrer qu'au commencement du XIIIe siècle, la terre de Valiano et les Palazzi appartenaient à Guillaume del Pecora, chevalier de Rhodes et Guelfe ardent, et que son fils fut le ravisseur de Marguerite (1).

1. Consulter Mgr Liverani, qui, dans ses *Dissertations sur sainte Marguerite*, s'appuie sur les archives de Sienne. — Cf. Ripetti, qui écrit dans son *Dictionnaire*

Digitized by Google

Nous nous rattachons à cette opinion, sans vouloir trancher une question qui restera peut-être longtemps encore indécise.

Ce qui est hors de doute, c'est que le chevalier faillit à ses engagements et que Marguerite, victime des embûches journellement tendues sous ses pas, céda plus de force que de gré à ses instantes et criminelles sollicitations. Elle vécut neuf ans de la sorte (1264-1273), partagée entre la conscience et la passion au milieu de désordres qu'on ne saurait trop réprouver (1).

Ce fut un jour néfaste que celui où cette pauvre fille des champs, ne sachant pas se mettre en garde contre les mensonges de la passion, préféra le plaisir au devoir, la beauté périssable à l'éternelle beauté. A l'instant où, se repliant sur elle-même, elle fut obligée de s'avouer qu'elle

historique et géographique de la Toscane, à l'article *Valiano :* « Guillaume del Pecora, seigneur de Montepulciano, qui vivait au commencement du XIIIe siècle, avait de vastes possessions dans le comté de Valiano. »

1. BEVEGNATI, c. I, p. 2 : « Novem annis, *te nolente,* tuæ puritati et honestati paravit insidias incessanter. » — Relevons, à ce propos, deux graves allégations tombées de la plume de Wadding (*Annales Fr. M.*, t. V, p. 20) : « Hæc prius... *vagis thoris assueta,* etsi proprium habuerit *virum* (alii amicum volunt) multorum post se corda trahebat. » Le savant annaliste s'est donné le tort, ici, de suivre des auteurs de seconde main, au lieu de remonter aux sources. Autrement, il se serait aperçu que l'imputation et le doute qu'il émet sont en contradiction manifeste avec le texte de Bevegnati. Celui-ci affirme, en effet : 1° que Marguerite, loin d'être une courtisane éhontée, céda à la violence d'embûches *journellement tendues sous ses pas ;* et 2° que le mariage n'eut pas lieu.

Digitized by Google

était un cœur déchu, le bonheur s'évanouit pour elle. En vain les salles du château crénelé lui offraient-elles, au lieu de la pauvreté de sa chaumière, le luxe de l'opulence, les soins de serviteurs empressés et les enivrantes séductions des sens. En vain murmurait-on sur son passage les éloges les plus flatteurs, lorsque montée sur son palefroi, admirable de grâce sous le costume alors à la mode parmi les dames italiennes, chevelure flottante, collier de perles, robe de soie aux longs plis avec l'aumônière attachée à la ceinture, elle chevauchait à travers les rues de Montepulciano (1). En vain, dans les fêtes et les tournois, les seigneurs lui prodiguaient-ils leurs adulations, de ces adulations qui pervertissent quelquefois les meilleurs esprits. Au milieu de ces jouissances de l'esprit et des yeux, elle n'était pas heureuse : partout le cri de sa conscience rendait témoignage contre elle. La vue d'un lis lui rappelait les taches de son âme ; le sourire des passants lui semblait un reproche ; le souvenir de sa mère éveillait dans son esprit de cruels remords. Son âme poussait alors des plaintes lamentables comme celles de l'Océan, et son cœur avait des déchirements de feu comme ceux de l'éclair dans la nue. Aussi dira-t-elle après sa conversion : « A Montepulciano, j'ai perdu l'honneur, la dignité, la paix ; j'ai tout perdu, sauf la foi (2). »

Tout, excepté la foi ! Grand exemple de la

1. Bevegnati, c. ii, p. 14 ; et c. iv, p. 1.
2. *Ibid.*, c. iv, p. 13.

Digitized by Google

puissance de l'éducation première ! Les croyances qu'elle avait reçues des lèvres de sa mère et qu'avaient complétées les lèvres infaillibles de l'Église, n'avaient pu être étouffées sous la cendre des passions. Jamais elle ne connut cette suprême dégradation d'une génération sans Dieu qui professe le mépris de la vertu et le cynisme dans la débauche. Tout au contraire, elle avait conscience de sa chute. Elle regrettait les jours où, près de ses parents, elle était malheureuse, mais pure ; et puisant largement dans son aumônière, elle versait l'or dans la main des indigents pour racheter le scandale d'une situation irrégulière et coupable. Parfois, lorsqu'elle était saluée par les nobles ou par les manants, elle déclarait en rougissant qu'une pécheresse comme elle ne méritait pas ces marques de respect. Se trouvait-elle seule dans quelque lieu solitaire, elle en profitait pour donner un libre cours à ses larmes, en même temps qu'à ses désirs de conversion. « Oh ! s'écriait-elle, qu'il ferait bon prier ici ! Qu'on y chanterait bien les louanges du Créateur ! Qu'on y ferait bien pénitence ! (1). »

Chose étrange ! elle allait jusqu'à prédire son retour à Dieu. « Prenez patience, répondait-elle à des amies qui la plaisantaient sur l'élégance de sa mise et son goût pour la parure. Il viendra un temps où vous m'appellerez une sainte et où vous viendrez, le bourdon à la main, visiter

1. Bevegnati, c. 1, p. 2.

Digitized by Google

mon tombeau (1). » Elle parlait ainsi sous le souffle d'une inspiration prophétique dont elle ne comprenait pas toute la portée.

Mais ni le désenchantement, ni le remords, ni même les illuminations d'en haut ne suffisent à réformer les habitudes de l'homme. Il faut autre chose : il faut l'acquiescement spontané, total, de la volonté aux douces et pressantes sollicitations de la grâce, et cette adhésion faisait défaut en Marguerite. Tout en aspirant à sortir de la fange, elle y restait plongée. Peut-être aurait-elle persévéré longtemps encore dans cet état de désordre, si Dieu, qui voulait faire éclater dans une créature abusée plutôt que vicieuse les richesses de son infinie miséricorde, n'eût pris soin de rompre par un coup terrible la chaîne de fer qui la rivait au meurtrier de son âme.

1. BEVEGNATI, c. I, p. 3.

Digitized by Google

CHAPITRE III

CONVERSION ÉCLATANTE
(1273)

En 1273, probablement dans les premiers mois de l'année, Guillaume del Pecora était descendu avec Marguerite à la villa Palazzi, dans le dessein d'y séjourner quelque temps. Ayant un différend à régler avec un des seigneurs voisins, il annonça qu'il allait visiter ses terres, et partit accompagné d'un beau lévrier qui ne le quittait jamais. A peine venait-il d'entrer dans la forêt de Petrignano (1), possession des Passerini de Cortone, qu'il fut assailli par des hommes armés qui lui plongèrent leurs dagues dans la poitrine et cachèrent son cadavre sous un amas de branchages.

Deux jours après, le lévrier favori rentra seul au logis. Il poussait des cris craintifs, léchait la main de sa maîtresse, la tirait par sa robe et semblait lui dire : « Viens avec moi. » Marguerite le suit, sous l'impression de cruels pressentiments. Il la conduit dans la forêt de Petrignano, s'arrête sous un chêne, en face de branches récemment détachées de leur tronc, et redouble ses cris lugubres. Marguerite, pâle, tremblante, écarte les branchages et reconnaît, à travers les

1. A un mille environ de Pozzuolo.

Digitized by Google

taches de sang qui le souillent, le visage du gentilhomme poignardé. Le spectacle qu'elle a sous les yeux, cette bouche livide, cette face meurtrie, ce corps lacéré et tombant en pourriture, cet horrible spectacle la bouleverse et l'éclaire à la fois. Elle maudit la cruauté des meurtriers; mais elle pense surtout à l'âme de son complice, à la rigueur du châtiment dont elle est peut-être la cause, au néant de la vie, aux justes jugements de Dieu. Toute la foi de son enfance se réveille en ce moment; et devant ce cadavre, sous le poids d'une douleur centuplée par le remords, elle prend la résolution d'expier ses désordres. Elle remonte pour un instant à Montepulciano, abandonne ses atours et ses trésors aux parents du défunt, et, vêtue d'habits de deuil simples et grossiers, le visage défait, le cœur brisé, elle se dirige en hâte vers le pays natal (1).

Marguerite avait alors vingt-six ans ; elle en avait passé neuf hors de Laviano. Elle y rentrait pauvre comme elle en était partie, mais avec une de ces flétrissures qui changent de fond en comble une existence. Tout ce qui séduit une jeune fille, les souvenirs d'enfance, tout ce qui enivre une femme, la maternité et l'amour, n'était pour elle qu'un sujet de remords et de confusion. Comment affronter le regard de ses anciennes compagnes, de ses amis, de ses parents ?... Elle savait que le monde ne pardonne

1. Bevegnati, c. 1, p. 2.

Digitized by Google

pas les scandales dont il est l'incessant provocateur, et qu'il rejette avec mépris ses victimes déshonorées, comme l'Océan rejette sur la grève, après la tempête, les tristes épaves du naufrage. Elle le savait ; mais elle espérait trouver du moins sous le toit paternel un abri respecté et des cœurs indulgents. Elle se jeta donc aux genoux de son père, et, sans compter avec les humiliations qu'exigeait un pareil aveu, elle mêla à ses larmes, à ses sanglots, le récit de son départ et de ses neuf années d'égarement. Le père, attendri par la sincérité d'un repentir prêt à toutes les réparations, l'aurait favorablement accueillie, si son épouse n'était venue pour l'en empêcher. Celle-ci, femme sans entrailles, marâtre implacable, protesta qu'elle quitterait la maison, le jour où cette fille de scandale y remettrait les pieds (1).

Cette brutale apostrophe, froide et cruelle comme la lame d'un poignard, blessa Marguerite aux fibres les plus intimes du cœur. Elle baissa la tête et sortit sans récriminer. Bannie de la chaumière où elle était née, abandonnée même par son père, qui dans ces conjonctures manqua de fermeté, sans ressources, sans appui, livrée aux plus poignantes angoisses, elle s'assit sous le figuier du jardin et pleura. L'ange homicide, qui épie sans cesse l'occasion de perdre les âmes, profita de ce moment pour essayer de retenir dans ses lacets la proie qui

1. BEVEGNATI, c. 1, p. 2.

Digitized by Google

lui échappait : « Reviens à moi, reviens aux délices de la vie, lui suggéra-t-il. Tu as l'intelligence, la beauté, la jeunesse ; tu auras l'amour ; et le monde versera encore dans ta coupe toutes les divines ivresses. Tu n'auras point de reproches à te faire, puisque tes parents te chassent de leur demeure (1). »

La tentation provoque la lutte, et la lutte manifeste les grandes âmes. La fille de Tancrède, la chrétienne, se révèle tout d'un coup dans la violence du combat. « Non, non, Marguerite, répliqua-t-elle avec un accent de sublime énergie, ne livre plus tes jours à l'ignominie et au remords. Assez longtemps tu as déshonoré ton Créateur ; assez longtemps tu as fait la guerre à Celui qui t'a rachetée au prix de son sang. L'heure est venue d'expier tes révoltes et tes ingratitudes. Qu'importe la misère ? Mieux vaut mendier ton pain que de retourner au mal. Ton père de la terre t'a rejetée ; ton père du ciel te recevra (2). » Sa résolution était prise, énergique, irrévocable. A peine l'a-t-elle formulée au plus intime de son cœur, qu'elle entend distinctement cette parole intérieure : « Va à Cortone, et mets-toi sous la direction des Frères Mineurs (3). » Nul doute : la voix qui a retenti dans les profondeurs de son âme vient d'en haut. Elle se lève, et sans considérer la longueur du chemin, les douze milles qu'il lui faut parcou-

1. Bevegnati, c. I, p. 2.
2. *Acta canoniz.*
3. Bevegnati, c. I, p. 2.

Digitized by Google

rir à pied, elle s'engage à l'instant même dans la route montueuse qui mène à Cortone.

Cette scène du jardin, avec les imprécations de la belle-mère, la douleur morne du père, les sanglots de la pauvre expulsée, les perfides suggestions de l'esprit de ténèbres et la généreuse détermination de Marguerite, cette scène, unique dans l'histoire, est en même temps une des plus instructives que présentent les fastes hagiographiques. Il ne s'en dégage pas seulement une grande leçon démontrant, par une douloureuse expérience, comment l'entraînement des passions conduit au crime, et le crime au malheur; il en jaillit aussi une vive lumière pour les cœurs déchus, devant qui elle fait luire une suprême espérance, celle des divins pardons.

*
* *

La voix avait désigné Cortone. Pourquoi le choix de cette ville ? Les chroniques du temps nous aideront à répondre à cette question.

Cortone est une antique et très pittoresque cité qui s'étage à mi-côte sur les flancs du mont Saint-Gilles, un des contreforts de l'Apennin toscan. Dans l'antiquité, elle avait tenu une place importante dans l'histoire de la Péninsule; après la conquête des Romains, elle était devenue plus d'une fois le siège du gouvernement de l'Étrurie. A l'époque qui nous occupe, république oligarchique indépendante, elle avait une administration autonome: un podestat

Digitized by Google

électif, ministre de la justice, un prieur, ministre des grâces, une chambre haute, composée de vingt gentilshommes, et un grand conseil, formé de cent citoyens (1). Son académie, l'académie étrusque, lui donnait un certain relief.

Quoiqu'elle ne renfermât dans l'enceinte de ses remparts que de six à sept mille habitants, elle se montrait fière d'une liberté qui lui était sans cesse disputée, non par l'Empereur, dont la suzeraineté, fondée sur la force, était plus nominale que réelle, mais par Arezzo, sa voisine. En 1258, les Arétins, ayant des intelligences dans la ville, s'en emparèrent par surprise, saccagèrent ses édifices et démolirent ses remparts. Sept cents habitants, proscrits par les vainqueurs, durent abandonner leur patrie et allèrent sous la conduite d'un de leurs chefs, Hugues Casali, se réfugier à Castiglione del Lago, dans le comté de Pérouse. Caractère chevaleresque, cœur loyal égaré dans les rangs de la ligue antipatriotique, Casali était un des plus habiles capitaines du parti gibelin. Son épée ne resta pas longtemps au fourreau ; comme le sang coulait constamment sur un point ou sur l'autre de la Péninsule, les événements ne tardèrent pas à lui fournir l'occasion de prendre sa revanche.

Manfred, un des bâtards de Frédéric II, venait

1. Ludovic DE PELAGO, manuscrit du couvent de Sainte-Marguerite de Cortone, fol. 222 ; et C. CANTU, *Hist. univ.*, t. XI, p. 240. — En 1249, Frédéric II avait réussi à installer à Cortone un podestat de son choix.

Digitized by Google

de monter sur le trône de Sicile et faisait appel à tous les partisans de l'Empire pour conserver une couronne acquise au prix du crime et de l'injustice. Les imputations les plus graves pesaient sur lui : on l'accusait publiquement de s'être frayé le chemin du pouvoir par l'assassinat, d'avoir étouffé son père, empoisonné Conrad, son frère, et dépouillé de ses droits Conraradin, le fils unique du dernier roi. Ces rumeurs parvinrent jusqu'aux oreilles de Casali; mais peut-être refusa-t-il, comme il arrive facilement aux âmes honnêtes, de croire à une si révoltante perversité, ou se laissa-t-il circonvenir par les fallacieuses promesses de l'usurpateur. Quoi qu'il en soit, il se rendit à la cour du prince allemand, qui n'eut garde de refuser les services d'un si vaillant capitaine (1).

Dans le même temps, les Guelfes de Florence faisaient une levée de boucliers, dans le but d'abattre la puissance des Gibelins, et dirigeaient tous leurs efforts contre Sienne, centre du parti impérial dans la Toscane. Les Siennois, sentant leur infériorité, implorèrent en toute hâte le secours du roi de Sicile. Environné d'ennemis de toutes parts, Manfred se contenta de leur envoyer quelques bataillons d'infanterie, soutenus par huit cents chevaux. C'était peu; mais ils étaient commandés par un de ces héros dont le nom seul vaut une armée. Nous venons de prononcer le nom de ce héros : c'est Hugues

1. Uccelli, *Histoire de Cortone*. Arezzo, 1835.

Digitized by Google

Casali, le proscrit de Cortone. Il se mit à la tête des réfugiés de Castiglione del Lago et des Siennois coalisés, battit les Florentins à la sanglante bataille de Monteaperto; puis, s'étant ligué avec Sienne et Pérouse contre Arezzo, il marcha au secours de Cortone, en chassa les envahisseurs (25 avril 1261), releva les remparts, éteignit le feu des discordes civiles, et, à l'aide d'une politique et d'une administration basées sur les principes de l'Évangile, ramena bientôt dans la contrée cette civilisation qui est l'épanouissement naturel des dogmes catholiques (1). Ses compatriotes reconnaissants le surnommèrent Hugues le Grand, *le libérateur de la patrie*, lui conférèrent plusieurs fois la dignité de podestat et assurèrent à sa famille une place prépondérante dans la cité (2).

Comment ne pas admirer ici, en passant, la

1. En souvenir de cette victoire, la ville de Cortone modifia le champ de son blason et remplaça saint Michel terrassant le dragon par le lion de saint Marc. Ce blason n'a pas été changé depuis. Voici comment il se lit : De gueules, au lion de saint Marc rampant d'argent, tenant le livre des Évangiles fermé, et posé sur une terrasse au naturel. (Voir notre *sainte Marguerite illustrée*, p. 50.)

2. Bevegnati, c. ii, et *Dissert.*, iv. — Guillaume Casali, fils de Hugues le Grand, fut créé vicaire impérial par Henri VII, empereur d'Allemagne, qui vint à Cortone au mois de septembre 1312. Raynier, fils de Guillaume, fut élu *podestat à vie* de Cortone (1325-1351), et pendant près d'un siècle la charge devint héréditaire dans la famille. Louis-Baptiste Casali fut le dernier prince de ce nom ; Ladislas Ier, roi de Naples, le fit prisonnier en 1409, et s'empara de Cortone, qu'il céda deux ans après à Florence.

Digitized by Google

conduite de la Sagesse éternelle, qui gouverne le monde avec force et douceur, et fait concourir toutes choses, le grain de sable et l'étoile, la défaite et la victoire, le vice et la vertu, à l'accomplissement de ses desseins? Elle établira des affinités secrètes entre l'héroïsme de l'épée et l'héroïsme de la prière, et dès la première entrevue le soldat comprendra les vertus et soutiendra le zèle de la pénitente, qui l'appellera respectueusement le *saint chevalier* (1). Cependant il n'entre que secondairement dans les plans de la Providence, et c'est vers d'autres personnages, qui doivent y figurer au premier rang, que l'Esprit-Saint dirige l'exilée de Laviano. Quels sont ces personnages? Une page des *Annales de l'Ordre séraphique* nous les fera connaître.

Le Patriarche d'Assise était venu en 1221 prêcher à Cortone. Sa parole enflammée, rehaussée par une vie austère et par le don des miracles, avait profondément remué la population de cette ville. Deux hommes de distinction, le bienheureux Gui Vagnotelli et le fameux Fr. Élie, s'étaient attachés à ses pas; et François, heureux de pouvoir créer avec ces nouvelles recrues un foyer de vie apostolique, leur avait bâti, non loin de la cité, à l'entrée des gorges du mont Saint-Gilles, un couvent conforme à ses idées de renoncement et de pau-

1. BEVEGNATI, c. II, et *Dissert.*, IV. — Cf. MURATORI, *Annales*, t. XXIV, et *Chronique de Cortone*, Ms. de la Bibl. munic. de cette ville.

Digitized by Google

vreté, le couvent des *Celle*. Cet ermitage, tout imprégné du parfum qu'y avaient laissé les vertus du fondateur, fut, pendant une trentaine d'années, une pépinière de saints missionnaires; mais en 1245, le Fr. Élie, s'étant fait l'homme-lige de l'impie Frédéric II, abandonna une solitude qui ne répondait plus à ses visées ambitieuses, n'y laissa que quelques Frères avec Gui Vagnotelli, et se transporta avec douze de ses partisans dans une maison plus commode et plus spacieuse, édifiée par ses soins au centre de la ville (1).

C'est dans ce second couvent, témoin des écarts, de la réconciliation et de la mort pénitente d'Élie, que Marguerite trouva les premiers et les plus constants auxiliaires de sa mission. Sous le généralat de saint Bonaventure, au moment où ce beau génie, après avoir effacé les premières traces de la *désastreuse administration* (2) du Fr. Élie, préparait à l'Église un bienfait, à l'Ordre une gloire, par l'union des Grecs et des Latins, il comptait plusieurs religieux qui, héritiers de l'esprit apostolique et du zèle de leur fondateur, travaillaient

1. SALIMBÉNÉ, *Chronique de Parme*, p. 402-412, et BEVEGNATI, c. IX, p. 23. — Le Fr. Élie, que sainte Brigitte (*Révélations*, l. VII, c. XX), appelle un *instrument inconscient* des puissances infernales, mourut, absous et réconcilié, le 22 avril 1253. — Le B. Gui Vagnotelli avait rendu son âme à Dieu trois années auparavant. Sa tête, miraculeusement retrouvée en 1262, fait partie du trésor de la cathédrale de Cortone.

2. Expressions de Salimbéné.

Digitized by Google

sans relâche à propager le Tiers-Ordre et à rallumer dans cette contrée le flambeau de la foi. Il nous semble que ce serait une injustice de taire leur nom ; car ces moines à la robe de bure et aux pieds nus, ces orateurs dont la parole chaleureuse a remué les foules et conquis des milliers d'âmes à la vérité, sans verser une goutte de sang, ont plus contribué aux progrès de la civilisation et au triomphe de la justice que les conquérants tant vantés dans l'histoire, qui ont bouleversé le monde, souvent pour satisfaire une vaine ambition. Honneur à ces hommes de cœur, Rainald, Jean de Castiglione, Philippe et Giunta Bevegnati, qui n'ont cherché que les dévouements obscurs ! Le spectacle de leurs œuvres a fixé les complaisances de Celui qui fait tout converger au salut des âmes, et c'est à cause d'eux que l'Esprit-Saint a dit à Marguerite : « Va à Cortone, et mets-toi sous la direction des Frères Mineurs. »

L'exilée de Laviano ne soupçonnait rien alors de ces mystères ; mais elle avait du moins le mérite de placer tout son espoir dans la Providence et d'obéir aveuglément à la main invisible qui la poussait vers Cortone. Elle venait de franchir la porte Berarda et commençait à gravir les rues escarpées de cette ville, lorsqu'elle rencontra deux nobles dames, Marinaria et Raneria Moscari, la belle-mère et la bru, qui, frappées de l'état de tristesse et de fatigue peint sur son visage, s'approchèrent d'elle avec bonté. Elle leur exposa brièvement le motif de sa ve-

Digitized by Google

nue, ses désordres, son repentir, l'ordre qu'elle avait reçu d'en haut de confier aux disciples de saint François la conduite de son âme. Pendant qu'elle parlait, Dieu inclinait le cœur des deux comtesses à la pitié. Animées de cette charité bien entendue qui compatit au pécheur, tout en condamnant le péché, elles tendirent la main à l'étrangère, lui offrirent un asile dans leur demeure et la présentèrent elles-mêmes au P. Rainald de Castiglione, alors custode d'Arezzo (1). Rainald se montra d'une extrême bienveillance, et nous avons tout lieu de croire que ce fut sur son conseil que la pauvre exilée s'adressa au P. Giunta Bevegnati, religieux éminent en doctrine non moins qu'en sainteté, dans le sein duquel elle épancha sa douleur.

Qu'on ne s'étonne pas de la rapidité de cette confidence; car c'est le premier besoin d'une âme coupable de chercher une autre âme pour y verser ses secrets et apaiser ses remords. Le Rédempteur du monde a saisi ce penchant de la nature, pour l'élever à un ordre supérieur, et il a créé un cœur d'homme plein de lumière et d'amour, dépositaire de sa puissance et dispensateur de ses miséricordes, capable d'entendre tous les secrets sans jamais les trahir, de panser toutes les plaies sans les flatter, d'affronter tous les périls sans en redouter aucun. Ce cœur,

1. La province franciscaine de Toscane renfermait sept custodies. Le couvent de Cortone appartenait à la custodie d'Arezzo. (*Remarque du P. Ludovic de Pelago*, c. I, note 2.)

Digitized by Google

miracle de la grâce, c'est celui du prêtre, qui, à cause de l'excellence de ses pouvoirs, a droit au respect des anges et à la vénération des hommes; car il exerce le plus difficile, le plus divin des arts, le gouvernement des âmes (1). Ce prêtre, ce directeur, c'était pour la pénitente de Cortone, le P. Giunta Bevegnati, homme vénérable, prudent, sévère, dont Notre-Seigneur avait fait choix pour sa servante, « à cause de sa générosité au service de Dieu et de son zèle pour le salut des âmes (2) ».

Qui dira avec quel esprit de foi, de componction, de crainte mêlée de confiance, elle s'agenouilla devant lui pour lui faire le long et pénible aveu de ses désordres? Marie-Madeleine prosternée dans la maison de Simon le Pharisien, arrosant de ses larmes et d'une huile parfumée les pieds du Messie, est la vive image de Marguerite pleurant ses fautes aux pieds de celui qui tenait pour elle la place du Sauveur. De son côté, le P. Bevegnati lui fit comprendre que Dieu ne s'appelle pas en vain le Père des miséricordes, qu'il ne veut la damnation de personne et que s'il destine aux vierges héroïques un diadème plus éblouissant, il réserve aussi une couronne au repentir persévérant. C'est avec ce respect des âmes et cette exquise délicatesse que le Franciscain versait le baume des

1. « Ars artium, regimen animarum. » (S. GREG., *Pastoral.*, liv. I, c. 1.)
2. Vision de sainte Marguerite. (BEVEGNATI, c. VII, p. 4.)

Digitized by Google

consolations de la foi sur les plaies saignantes d'une conscience déchirée par le remords.

Quand, assurée des divins pardons, Marguerite se releva sous la main qui venait de la bénir, deux sentiments opposés, puissants, inconnus d'elle jusque-là, naquirent simultanément dans son âme : la paix, cette paix intérieure dont elle était affamée et qu'elle avait en vain demandée au monde, et la haine de son corps, cause ou complice de ses iniquités. Ne pouvant se pardonner ses ingratitudes passées, elle résolut de venger sur ses membres la justice de Dieu méprisée, et prenant sainte Marie-Madeleine pour modèle (1), saint François pour patron, le P. Giunta pour guide spirituel, elle inaugura cette vie de pénitence dont les rigueurs se mesureront sur les progrès de son amour.

1. Bevegnati, c. III, p. 2.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LA PÉNITENTE

« O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai connue tard ! Que je vous ai aimée tard ! *Sero te amavi !* (1) » Ce cri de saint Augustin se retrouve sur les lèvres de la pécheresse de Montepulciano revenue à Dieu. Mais si elle commença tard, du moins, une fois convertie, elle aima sans retour, et portée sur les deux ailes de l'obéissance et de la mortification, elle s'élança d'un vol rapide vers les sommets de la perfection évangélique.

Dès son arrivée à Cortone, et pour mieux marquer sa rupture totale avec un passé qu'elle aurait voulu effacer au prix de son sang, autant que pour éviter toute diffamation, elle défendit aux personnes de son entourage de jamais parler devant elle de Montepulciano, des seigneurs de la villa Palazzi, et de quoi que ce fût, excepté de Dieu (2). Elle prit ensuite les mesures les plus énergiques pour prévenir toute rechute. Couper cette chevelure d'ébène à laquelle elle attachait autrefois tant de prix, se noircir le visage pour en effacer l'éclat, renoncer aux mets délicats dont elle était friande à Montepulciano, pour se condamner à ne vivre que de pain et d'eau, de légumes et de fruits, porter un rude

1. BEVEGNATI, c. IV, p. 12.
2. *Ibid.*, c. II, p. 4.

Digitized by Google

cilice sur sa chair et la mater par de sanglantes disciplines, tous ces sacrifices, toutes ces austérités et beaucoup d'autres dont les anges seuls furent témoins, se succédaient et s'entremêlaient, sans apaiser la soif d'expiation qui la dévorait. Jamais jeune fille ne mit autant d'ardeur à convoiter une couronne royale que notre pénitente à ceindre la couronne d'épines du Calvaire (1).

Chaque jour elle s'imposait de nouvelles privations. Sa chair était une victime délicate, d'agréable odeur, qu'elle immolait, malgré les résistances de la nature, sur l'autel du divin amour. « Mon Père, disait-elle à son confesseur qui l'exhortait à modérer ses mortifications, il n'y a plus de paix possible entre mon âme et ce misérable corps. Laissez-moi le traiter comme on traite un adversaire irréconciliable, et n'ayez garde d'écouter ses récriminations. Il ne se plaignait pas, lorsqu'il vivait dans les délices ! — O mon corps, ajoutait-elle en pleurant, que ne m'aides-tu à servir ton Créateur ! Que n'es-tu aussi empressé à lui rendre hommage que tu l'étais à violer sa loi ! Pas de feinte, pas de murmures : tu m'as vaincue, je te vaincrai (2). » Le P. Bevegnati, fléchi par une telle générosité de sentiments, la laissa libre d'obéir à ce qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder comme une touche secrète de l'Esprit-Saint.

Peu de temps après, et comme pour exécuter

1. Bevegnati, c. I.
2. *Ibid.*, c. III, p. 7.

Digitized by Google

son serment, elle se présenta devant lui, un rasoir à la main, prête à se mutiler le visage. « Elle l'aurait fait sur-le-champ, ajoute avec émotion son fidèle historien, si je ne m'y étais formellement opposé (1). »

La mortification chrétienne, qui réprime les saillies de la chair, a pour compagne inséparable l'humilité, qui dompte les révoltes de l'esprit pour le soumettre à Dieu et le rendre docile à l'impulsion de la grâce. C'est sous l'action simultanée de ces deux vertus que germe et fleurit la sainteté. Aussi l'une et l'autre se retrouvent-elles dans l'histoire de chaque saint; mais elles offrent un caractère spécial d'énergie dans la vie de notre Bienheureuse, sans doute parce qu'elle en sentait un besoin plus profond. Sa mortification était extrême, nous l'avons vu; son humilité n'était pas moins admirable. Elle se complaisait dans le mépris et l'abjection; elle en était insatiable. Elle ne souffrait pas qu'on l'appelât autrement que la *pauvre pécheresse* ou la *grande pécheresse*.

Mais il lui semblait que ces humiliations seraient incomplètes, inutiles, tant qu'elle n'aurait pas réparé ses désordres publics par une pénitence également publique. Sous l'impression de cette pensée, elle conçut le projet d'aller à Montepulciano en haillons, la tête rasée, la face voilée, la corde au cou, conduite par une femme qui publierait ses fautes et crierait à travers les

1. BEVEGNATI, c. II, p. 15.

Digitized by Google

rues : « La voilà, cette infâme pécheresse qui, par sa vanité, son orgueil et ses scandales, a perdu tant d'âmes dans cette ville ! » — « Alors, ajoutait l'humble pénitente, je passerai pour une insensée aux yeux de ceux dont je mendiais autrefois les applaudissements, et je serai justement saturée d'opprobres pour l'amour du Christ, moi qui suis la plus indigne de ses créatures. » Le P. Giunta, à qui elle s'ouvrit de ce projet, ne put s'empêcher d'admirer son courage ; mais sachant que la ferveur des commençants a besoin d'être tempérée par la discrétion, autant que d'être protégée contre le retour des penchants mauvais, il lui interdit ce voyage. « Dieu vous tiendra compte de votre bonne volonté, lui dit-il, et vous aurez, en restant, le mérite de l'obéissance (1). »

Toujours prête à sacrifier ses désirs à la volonté de Dieu manifestée par la voix de son directeur, Marguerite se soumit ; mais elle demanda au moins l'autorisation de faire amende honorable de ses égarements en présence de ses compatriotes : faveur qui, cette fois, lui fut accordée. Le dimanche suivant, elle descendit à Laviano et se dirigea immédiatement vers l'église, où les fidèles étaient assemblés. Après la messe, elle se jeta, la corde au cou, en présence de la foule étonnée, aux genoux d'une noble dame, nommée Manentessa, dont elle avait autrefois méprisé les sages conseils, et

1. BEVEGNATI, c. II, p. 14.

Digitized by Google

demanda publiquement pardon de ses scandales, avec un accent de repentir qui arracha des larmes à toute l'assistance (1). Manentessa fut plus touchée que personne de cet acte de solennelle réparation et de la haute pensée de foi qui le dictait. Non contente d'assurer la « pauvre pécheresse » que tout le monde oubliait le passé pour ne se souvenir que de la réparation des fautes, elle l'emmena dans sa maison, écouta l'éloge qu'elle lui fit du Tiers-Ordre de saint François, et s'attacha si fortement à elle qu'elle lui promit de la suivre bientôt sous les livrées de la pénitence (2).

Le lendemain, Marguerite revint à Cortone et raconta au P. Bevegnati ce qui lui était arrivé. Malgré tant d'humilité et au milieu de tant d'humiliations, elle tremblait toujours au souvenir de ses péchés. Souvent elle disait aux religieux ou aux séculiers qui la visitaient : « Pensez-vous que Dieu daigne pardonner à la *pauvre pécheresse?* » Et elle attendait la réponse, tête baissée, comme le criminel qui attend sa condamnation à mort (3). Cette crainte de la justice éternelle ne doit pas nous surprendre chez les saints, qui ont un plus vif sentiment de la majesté de Dieu et de l'outrage que lui fait le péché.

1. Il est probable que le père et la belle-mère de Marguerite ne furent pas témoins de cette scène. Autrement, elle n'aurait pas manqué de s'humilier devant eux.
2. BEVEGNATI, c. IV, p. 2.
3. *Ibid.*, c. I.

Digitized by Google

A ces sentiments d'humilité, à ces actes de pénitence, la servante de Dieu joignait la mortification du travail. Pour n'être pas à charge à ses deux bienfaitrices, elle tissait le lin et la laine; plus souvent encore elle veillait et assistait les jeunes mères (1). Parfois elle succombait à la fatigue; mais son cœur était heureux, incomparablement plus heureux qu'au sein des voluptés de Montepulciano, parce que sous la dure écorce de sa croix se cachaient d'inexprimables délices, les délices de ce pur amour de Dieu dont une seule goutte, mise dans la balance en regard de toutes les jouissances de la terre, les emporterait avec la même facilité que le souffle de l'aquilon emporte la feuille desséchée.

Merveilleux effets de la pénitence! Marie-Madeleine avait brisé un vase d'albâtre pour verser le nard qu'il contenait sur les pieds du Sauveur, et le parfum qui s'en était échappé avait rempli la maison du Pharisien. Treize siècles après, Marguerite brise un vase plus précieux, son cœur, sur les pieds du même Maître, et il s'en échappe un parfum qui embaume les montagnes de la Toscane. Les habitants de Cortone se redisent avec étonnement les actes d'héroïque réparation de la « pauvre pécheresse ». Dès qu'ils ont découvert la pénitente, la Sainte, ils commencent à l'entourer de leur vénération et s'honorent de l'inviter à tenir leurs enfants sur les fonts baptismaux (2).

1. Bevegnati, c. II, p. 1.
2. *Ibid.*, c. II, p. 17.

Digitized by Google

La ressemblance entre la pécheresse de l'Évangile et la pénitente de Cortone n'a point échappé au regard perspicace des historiens de la dernière. Au fait, qu'on considère la similitude de leur caractère ou le côté *miraculeux* et *bienfaisant* de leur conversion, le parallèle est saisissant.

A part la différence du type national, de l'idiome et des temps, on dirait que ces deux femmes, nées, l'une dans les montagnes de la Palestine, l'autre au pied des Apennins, sœurs par la beauté, le génie et les larmes, sont sorties du même acte créateur. La pénitente de la Toscane, comme celle de la Judée, est un grand cœur que captive d'abord l'éclat des créatures, mais qui, brisant ensuite brusquement ses chaînes, s'élance avec la puissance et l'activité de la flamme vers Celui qui est le foyer de l'amour. Dans l'une et dans l'autre, le miracle éclate également à travers les opérations de l'Esprit-Saint. Selon la doctrine de l'Ange de l'École, « si le passage du péché à la grâce s'effectue selon le cours normal de la pénitence, il n'y a point de miracle ; mais s'il déroge par sa soudaineté et sa perfection aux lois régulières de la Providence surnaturelle, il accuse par là même une intervention extraordinaire. Telle est la conversion de saint Paul (1) ». Celle de Marie-Madeleine et de Marguerite revêt, à notre avis, les mêmes caractères de soudaineté et de per-

1. *Summ.*, c. 1, p. 2, q. 113, art. 10.

Digitized by Google

fection ; car l'une et l'autre se relèvent subitement, transfigurées par la grâce et transportées d'un seul bond des abîmes de l'abjection aux sommets de la beauté morale.

Une révélation qu'eut dans la suite la pénitente de Cortone insinue la même vérité et confirme notre appréciation. Un jour qu'elle s'étonnait, devant Celui qui gouverne les mondes, de l'excès de sa condescendance pour la plus ingrate des créatures que le globe eût jamais portée : « Ma fille, lui répondit-il, souviens-toi que je dépars mes dons à qui il me plaît. As-tu donc oublié Madeleine la pécheresse, Mathieu le publicain, dont je fis un apôtre, et le bon larron, auquel je promis le paradis? En vérité, je te l'affirme, je t'ai revêtue, de la tête aux pieds, du manteau royal de ma grâce (1) .»

De cette intime transformation, où éclate la puissance non moins que l'infinie miséricorde du divin Rédempteur, découle un autre bienfait, qui reste un des prodiges les plus saisissants de l'ordre moral, et un prodige trop peu remarqué. C'est la *réhabilitation* de la pécheresse, c'est-à-dire cet acte réparateur qui, après avoir ressuscité la grâce dans l'être le plus faible, y ressuscite également ce qu'il y a de plus précieux, de plus délicat, l'*honneur*, et d'une femme dégradée fait un être divin que les anges servent avec un respectueux empressement. Marie-

1. Bevegnati, c. iv, p. 18.

Digitized by Google

Madeleine entre, sans avoir à rougir, dans la compagnie de la Reine des Vierges et des saintes femmes de l'Évangile; Marguerite est admise auprès des dames de Cortone, qui l'associent aux pures joies de la famille, et la choisissent, sans croire s'abaisser, pour la mère spirituelle de leurs nouveau-nés. On ne saurait trop exalter une pareille réintégration, sublime reflet de la pénitence chrétienne poussée jusqu'à l'héroïsme, ni la croix, qui en est le principe éternellement fécond, ni la merveilleuse puissance qui en est l'instrument à travers les âges. Cette puissance, c'est l'Église. Seule, en effet, elle sait inspirer les repentirs qui rachètent; seule elle peut guérir les âmes meurtries au contact du monde; seule elle peut leur rendre la vie, la beauté, l'honneur, parce que seule elle a reçu d'en haut le pouvoir de dire : « Tous tes péchés te sont pardonnés, parce que tu as beaucoup aimé. » Tous les jours elle use d'une prérogative qui forme la part la plus consolante de sa mission et le plus resplendissant rayon de sa gloire; mais n'eût-elle réhabilité qu'une seule pécheresse comme celle de Montepulciano, elle mériterait la reconnaissance des peuples et l'admiration des siècles.

Une fois revenue à Dieu et au devoir, Marguerite se sentit, comme tous ses contemporains, attirée vers saint François d'Assise. La figure idéale du Poverello la ravissait; sa piété l'enflammait. Elle rêvait de s'agréger à sa famille spirituelle et d'entrer dans une association

Digitized by Google

fameuse dont il nous faut connaître l'esprit.

Nul, peut-être, n'eut plus que le Patriarche séraphique l'intelligence des maux de son époque. Nul n'eut davantage le don d'y remédier. Pour y parvenir, il avait fondé une triple milice, un triple apostolat. A l'indifférence universelle, il avait opposé l'apostolat de la *parole*, confié aux Frères Mineurs; aux crimes du peuple, aux scandales des grands, l'apostolat de la *prière* et de la *pénitence*, confié aux Clarisses, captives volontaires, blanches colombes dont le Seigneur ne pouvait manquer d'écouter les gémissements. Aux manœuvres souterraines des ennemis de l'Église, il avait opposé l'apostolat des *œuvres*, le dévouement des Tertiaires, qui, se recrutant dans toutes les classes de la société et libres dans leurs allures, pouvaient contre-balancer partout l'influence de l'erreur et du mal. Le contact perpétuel entre ces trois milices, la même sève chrétienne circulant à travers les veines de cette immense armée, l'unité du but à atteindre, tout les reliait au fondateur, et par le fondateur à Pierre, colonne de la vérité et pasteur universel des âmes.

De ces trois créations, d'une originalité et d'une fécondité qui témoignent du génie de leur auteur, le Tiers-Ordre était la dernière et la plus répandue. Par cette institution, le Patriarche séraphique avait voulu transporter dans le monde, et jusqu'au sein du foyer domestique, les pratiques et les vertus du cloître,

Digitized by Google

et faire pénétrer dans les esprits cette vérité si lumineuse, que toute chambre peut devenir une cellule, toute maison une Thébaïde. Admirable invention sur laquelle avait passé un grand souffle de renouvellement social! Dès l'origine, elle avait été accueillie avec enthousiasme par des milliers d'hommes et de femmes, heureux de pouvoir ainsi marcher de près, sans briser les liens de la famille, sur les traces des religieux dont ils enviaient la vocation privilégiée, la paix et la sérénité. Dès l'origine aussi, elle avait formé une sorte de lice spirituelle où se pressaient les âmes soucieuses de leurs destinées éternelles, et où tous les rangs se mêlaient, sans se confondre, dans une exquise fraternité d'idées et de sentiments. Il n'y avait encore qu'un demi-siècle que le grand initiateur de ce mouvement était descendu dans la tombe, et déjà le Tiers-Ordre avait conquis droit de cité dans tous les États de l'Europe. Pas une ville tant soit peu importante qui n'eût, à côté du couvent des Frères Mineurs, sa congrégation de Tertiaires.

Du reste, les faits parlaient en faveur d'une institution que Nicolas IV devait bientôt couvrir de la sanction suprême de l'autorité pontificale, et la glorieuse phalange des athlètes de la foi qui avaient honoré les livrées de la pénitence prouvait que l'institution franciscaine était une école de perfection et de sainteté. C'étaient, parmi les têtes couronnées, Jean de Brienne, le défenseur de la Papauté; Ferdi-

Digitized by Google

nand, roi de Castille, le vainqueur des Maures; Louis IX, le dernier et le plus illustre des croisés; la douce Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe; et, dans une condition inférieure, Luchesio, l'ami de saint François et le premier des Tertiaires; Viridiane de Castelfiorentino, l'humble recluse que le Patriarche d'Assise ne dédaigna pas de visiter et qu'il revêtit lui-même de l'habit de la pénitence; Humiliane de Cerchi de Florence, l'amante des pauvres; Rose de Viterbe, cette héroïque enfant qui fut la terreur de Frédéric II, et cent autres noms qui, pour être inconnus des hommes, n'en sont pas moins grands devant Dieu, comme ces colonnes de granit qui, pour être ensevelies dans les entrailles de la terre, n'en sont pas moins destinées à porter le poids d'un édifice qui défiera les siècles (1).

C'est sous cet aspect que Marguerite envisageait le Tiers-Ordre. Sans s'arrêter aux heureux effets de son influence sociale, elle se plaisait à le considérer, selon les idées du temps, comme un champ clos où chaque soldat du Christ luttait sous la bannière de saint François pour la conquête du ciel. Mais conquérir le ciel était toute son ambition. Aussi sollicitait-elle avec instance, depuis trois ans, l'honneur d'être admise dans une association où tout l'attirait, la séraphique et douce figure du Patriarche d'Assise, les exemples de tant de vierges et de

1. Voir notre Vie de *saint François d'Assise*, 7e édition, ch. XIV.

Digitized by Google

veuves victorieuses du monde au sein même du monde, et le besoin chaque jour plus vif qu'elle éprouvait de trouver quelque part aide pour le bien et protection contre le mal. Mais si pressantes que fussent ses prières, les Frères Mineurs différaient toujours de les exaucer, alléguant pour motifs de ce délai qu'elle n'avait pas suffisamment réparé les scandales de Montepulciano, qu'elle était trop jeune, et que sa persévérance était trop incertaine. L'humble pénitente courbait la tête devant cet arrêt, sans murmurer ni perdre courage; et, résignée, elle se préparait en silence à recevoir dignement une grâce qui lui semblait devoir être pour elle un second baptême.

Enfin, en l'année 1276 (1), probablement dans le courant du mois de mai ou de juin, emportée par un mouvement extraordinaire de piété, elle courut au couvent des Frères Mineurs, et d'une voix qui trahissait la vivacité de ses désirs, elle leur dit : « N'hésitez plus à me revêtir de l'habit du Tiers-Ordre, vous que le Seigneur a chargés de la conduite de mon âme. J'aime tant mon Dieu, si grande est ma confiance en sa miséricorde depuis qu'il m'a pardonné, et lui-même m'a tellement enchaînée à son amour, que je ne redoute plus aucune créature ni aucune tentation. J'ai fui le monde, j'ai vécu dans la compa-

1. Bevegnati marque, il est vrai, 1277 ; mais l'ensemble des faits prouve jusqu'à l'évidence, selon la réflexion de Ludovic de Pelago (c. 1, note 1), qu'il y a là une erreur de copiste et qu'il faut lire : 1276.

Digitized by Google

gnie des personnes pieuses, j'ai changé de vie. N'est-ce pas assez? Pourquoi différer encore? Que craignez-vous? (1) »

Toutes les objections tombèrent devant les instances et les larmes de Marguerite, et les Franciscains, qu'édifiait la sincérité de sa conversion, décidèrent de lui ouvrir, sans plus de retard, les rangs de la milice franciscaine. Exprimer la joie de la pauvre pécheresse à cette heure est impossible. Elle soupirait depuis si longtemps après une telle faveur! Enfin ses vœux allaient s'accomplir, et dans quelques instants elle ferait partie de la grande famille qui avait donné au ciel les Élisabeth de Hongrie et les Rose de Viterbe.

Elle court aussitôt à l'église du couvent, s'agenouille sur les degrés de la sainte table aux pieds du P. Rainald, custode d'Arezzo, et, les mains jointes, l'esprit recueilli en Dieu, reçoit les emblèmes bénits de son agrégation : la tunique grise, la corde et le voile. Puis, d'une voix ferme, elle s'engage à servir le Seigneur sous la bannière de saint François, et, dans l'élan de sa reconnaissance, s'offre tout entière, à la vie et à la mort, à l'Ordre séraphique.

Journée de délices comme elle n'en avait pas encore connu! « Pendant la cérémonie, nous dit son vénérable historien, qui dut en être aussi un témoin oculaire, son visage rayonnait d'une allégresse inaccoutumée, pendant que son cœur

1. BEVEGNATI, c. I, p. 3 ; et *Dissert.*, c. VI.

Digitized by Google

se liquéfiait sous l'ardeur des feux divins qui l'embrasaient. Elle se sentait toute renouvelée, comme si elle eût reçu une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint (1). » En réalité, c'était le jour de ses fiançailles spirituelles, et le Roi immortel des siècles, qu'elle choisissait pour son unique Époux, la comblait de ses dons les plus précieux, comme le fiancé jette à profusion l'or et les diamants dans la corbeille de l'épousée.

L'alliance entre le Créateur et sa créature était scellée, et de leur plume d'or les anges en avaient écrit la formule au livre de vie. Alliance sacrée et toute à l'avantage de Marguerite ! Désormais elle ne sera plus la pécheresse ; elle sera la servante privilégiée de Dieu, et trois passions, les plus nobles, les plus saintes qui puissent faire vibrer un cœur humain, se partageront les vingt dernières années de son existence : l'amour du Verbe incarné, l'amour de l'Église et l'amour de l'Ordre séraphique.

« Noblesse oblige, dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre social. » Incorporée à la phalange d'élite qui combattait alors si vaillamment pour Dieu et pour l'Église, Marguerite comprit que de nouveaux devoirs s'imposaient à elle. Pour mieux atteindre l'idéal qu'elle rêvait et se rapprocher davantage du modèle qu'elle s'était choisi, elle prit trois résolutions : de ne plus vivre que d'aumônes, de redoubler ses mortifications et de demander à sa bienfai-

1. BEVEGNATI, c. I et c. II, p. 2.

Digitized by Google

trice, dona Marinaria, un réduit plus solitaire et plus pauvre. Le P. Giunta, remarquant en elle les signes de plus en plus visibles d'une vocation extraordinaire, approuva ces trois résolutions; et, de son côté, Marinaria, toujours bienveillante pour sa protgéée, mit à sa disposition, proche l'hôtel des Moscari, un appartement isolé, voisin de l'église des Frères Mineurs.

Suivons l'humble Tertiaire dans ce réduit, que nous nommerons avec elle sa *cellule*. C'était une cellule, en effet, et Marguerite y vivait en religieuse, accomplissant scrupuleusement toutes les prescriptions de sa Règle, retranchant de sa nourriture comme une friandise les figues fraîches et les légumes cuits, dormant sur la dure ou tout au plus sur une natte, enfin s'adonnant à l'oraison jusqu'à passer une partie de ses nuits, et souvent les nuits entières, à savourer les douloureux mystères de la Passion de l'Homme-Dieu (1). — Elle ne sortait de sa solitude que pour consacrer son temps au service de Dieu, des indigents et des malades. Ce n'est pas qu'elle n'eût dompté les dernières rébellions de la nature et reconquis l'empire sur les appétits sensuels; mais se défiant, comme tous les saints, de sa propre faiblesse, elle s'armait contre elle-même de toutes les sévérités de la vigilance chrétienne.

Chaque matin, elle se rendait de bonne heure

1. Bevegnati, c. II, p. I.

Digitized by Google

à cette église Saint-François qui lui était devenue si chère, depuis qu'elle y avait revêtu les glorieuses livrées de la pénitence. Là, se dérobant autant que possible aux regards des mortels pour être toute à Dieu, elle assistait au chant de l'office canonial, puis à la messe conventuelle, et communiait. Là aussi, chaque matin, elle faisait sa méditation dans un livre qu'elle avait appris, à l'école du Séraphin de l'Alverne, à ouvrir, à estimer, à goûter. Ce livre, c'est le *Crucifix :* « Livre écrit dans toutes les langues de la terre, ou pour mieux dire, dans une seule, mais qui est universellement comprise, la langue du cœur ; livre qui est en même temps le poème de l'amour divin et la révélation la plus effrayante de la malice humaine (1). » Ces pages, écrites avec le sang de l'Homme-Dieu, d'une éloquence à laquelle ne saurait atteindre aucune intelligence créée, Marguerite les parcourait lentement, d'un œil ravi, et elle s'efforçait d'en pénétrer de plus en plus le sens mystérieux.

Le soir, elle revenait à sa lecture favorite, et elle n'en sortait jamais sans se sentir meilleure, plus ferme dans l'accomplissement de ses devoirs, plus attachée à cette sublime folie de la Croix qui a sauvé le monde.

C'est dans cette église qu'elle entendra pour la première fois d'une manière sensible la voix de Celui qu'elle adorait. Nous allons y pénétrer

1. Mgr FREPPEL, *Lettre past. sur l'excell. du Chemin de la croix*, 1886.

Digitized by Google

avec elle, en prenant pour guide notre vieux chroniqueur. Mais avant d'en franchir le seuil, délions, comme Moïse, les courroies de nos chaussures, élevons nos esprits, purifions nos cœurs; car le sol que nos pieds fouleront est deux fois saint, et les spectacles que nos yeux contempleront sont dignes de l'admiration des anges.

Digitized by Google

CHAPITRE V

PREMIÈRES EXTASES

Marguerite, seule, à genoux comme d'habitude devant le crucifix qui décorait l'église Saint-François, s'abandonnait au sentiment qui l'oppressait, et laissait un libre cours à ses larmes. Le regard fixé sur l'image vénérée, elle semblait dire au divin Maître : « Mon Dieu, vous qui avez tant souffert pour moi, me pardonnerez-vous? » Et en même temps l'œil de son âme plongeait dans la profondeur des plaies sacrées, comme pour y chercher une réponse de vie. Tout à coup une voix sort des lèvres du Christ et lui dit : « Que veux-tu, ma pauvre pécheresse? — Seigneur Jésus, réplique-t-elle sans hésiter, je ne cherche que vous, je ne veux que vous (1). »

« *Je ne cherche que vous, je ne veux que vous!* » C'était le cri spontané de l'amour répondant à l'amour. Mais quand tout fut rentré dans le silence, quand Marguerite réfléchit à la majesté, à la sainteté de Celui qui lui avait parlé, elle frémit de son audace, prosterna son front dans la poussière et n'adora qu'en tremblant : tant il est naturel à l'âme voyageuse et pécheresse d'avoir peur de Dieu!

1. Bevegnati, c. 1, p. 1.

Digitized by Google

Ce sentiment de crainte ne fit qu'augmenter, ce jour-là et les jours suivants, dans l'esprit de l'humble Tertiaire. L'expression dont s'était servi le divin Maître : *Ma pauvre pécheresse*, retentissait constamment à ses oreilles, et elle se posait à elle-même cette terrible question : « Dieu m'a-t-il pardonné? » Dans cet état d'anxiété, de malaise indéfinissable, que connaissent les âmes timorées, elle eut recours à l'intercession de saint François ; elle le conjura de plaider sa cause devant le tribunal du souverain Juge et de lui obtenir la pleine et entière rémission de ses péchés. Sa prière ne tarda pas à être exaucée. Quelques jours après, au moment de la sainte communion, elle eut une vision intellectuelle et entendit une voix intérieure qui, après lui avoir rappelé toutes les circonstances de sa vie, prononça distinctement ces paroles : « Moi, le Fils du Père éternel et le Verbe incarné, crucifié pour toi, je t'absous de tous les péchés que tu as commis jusqu'à ce jour. »

C'était bien la même voix qu'elle avait entendue au pied du crucifix miraculeux, la même voix qui avait dit à Marie-Madeleine : « Tous tes péchés te sont pardonnés, parce que tu as beaucoup aimé » ; la voix qui commande aux fureurs de l'Océan et se montre douce aux pécheurs.

Alors, ivre de joie, de reconnaissance et d'amour, également incapable de contenir et de refouler les sentiments qui débordaient son

Digitized by Google

cœur, Marguerite s'écria : « Soyez à jamais béni, Seigneur! Soyez à jamais béni, Prêtre éternel et tout-puissant! Et vous, chœurs angéliques, prêtez-moi vos accents. O cieux, ô terre, ô mers, louez, exaltez avec moi les infinies amabilités du Sauveur à l'égard de la pécheresse qui les mérite le moins (1). » Ne trouvant point de termes pour exprimer sa gratitude, elle eût voulu que les feuilles des arbres et les fleurs des champs se fussent changées en autant de langues pour chanter à sa place les perfections et la bonté du Créateur (2). Ce sont là de ces hardiesses que se permet l'amour! Pourquoi réprouver ces chauds appels à la création? Ne sont-ils pas un besoin de la nature écrasée par la majesté du Bienfaiteur, un cri de l'âme éperdue devant l'immensité du bienfait, une des formes de la reconnaissance impuissante à se satisfaire? Et ne les retrouve-t-on pas chez tous ceux qui ont goûté aux suavités de la contemplation? S'ils ont plus de vivacité dans la bouche de la pénitente cortonaise, c'est que chez elle les divins pardons couvraient plus de fautes et que le bienfait était plus inattendu.

Cependant cette faveur n'était qu'un prélude à des grâces plus précieuses encore. Dieu est le maître de ses dons; il les distribue comme il lui plaît, sans que personne ait le droit de l'interroger sur le motif de ses œuvres. Ses secrets sont impénétrables, autant que ses voies sont

1. BEVEGNATI, c. I, p. 2; c. II, p. 18; et c. VII, p. 24.
2. *Acta canoniz.*

Digitized by Google

justes. Il lui arrive pourtant quelquefois de soulever un coin du voile qui nous dérobe la vue des sphères supérieures, et de nous laisser entrevoir la beauté du plan poursuivi par sa sagesse. C'est ce qui eut lieu pour la pénitente de Cortone, peu de temps après les deux communications surnaturelles que nous venons de relater.

Elle était en prière dans sa cellule; et, mettant en parallèle les égarements de sa jeunesse et la conduite de la Providence, elle était stupéfaite de voir que la patience, la miséricorde et une libéralité sans mesure eussent été les seules représailles du Tout-Puissant. « Seigneur, s'écriait-elle, comment se fait-il que vous ayez jeté les yeux sur moi qui ne suis que cendre et poussière, fange et ténèbres ? » Soudain la même voix, qu'elle avait déjà entendue, lui répondit : « Je suis allé chercher au fond des abîmes de ce monde, et je t'ai choisie, parce que je me plais à exalter les humbles, à justifier les pécheurs, à rendre précieux ce qui est vil. — Mais pourquoi, Seigneur, accorder tant de faveurs à une si méprisable créature ? — Parce que je t'ai destinée à être le filet des pécheurs. Je veux que tu sois la lumière de ceux qui sont assis dans les ténèbres du vice; je veux que l'exemple de ta conversion prêche la confiance à ceux qui désespèrent, et qu'il soit pour les pécheurs repentants ce qu'est la rosée matinale pour les plantes desséchées par les ardeurs du soleil; je veux enfin que les siècles à venir soient convaincus que je

Digitized by Google

suis toujours prêt à ouvrir les bras de ma miséricorde à l'enfant prodigue qui revient à moi dans la sincérité de son cœur (1). »

Ces paroles, où éclatent les desseins du Ciel sur Marguerite, nous donnent la clef des événements et des miracles relatés dans ce volume, et les rendent croyables. Elles ont pour commentaire les merveilles qui précèdent, et celles plus extraordinaires encore que nous réserve l'avenir. Elles trouvent leur application, au lendemain du jour où elles ont été prononcées, dans une extase qui fut la première faveur surnaturelle dont la servante de Dieu fût honorée en public. Voici dans quelles circonstances, d'après la déposition des témoins, se produisit ce ravissement. Marguerite était occupée à soigner, dans la maison de dona Diabella, une jeune mère, parente de cette dame. Profitant d'un instant de liberté, elle se retira dans un coin de la chambre pour pleurer ses fautes. Au moment où elle priait avec le plus de ferveur, l'Esprit de Dieu fondit tout à coup sur elle et l'attira à lui avec la puissance irrésistible de l'aigle qui fond sur sa proie et l'emporte dans les airs. Le corps de la Sainte fut soulevé de plusieurs coudées, comme s'il eût voulu suivre le vol de l'esprit. Son visage était en feu, ses traits immobiles, son regard fixé sur un objet invisible qui captivait et absorbait toutes les puissances de son âme. Deux témoins oculaires,

1. BEVEGNATI, c. II, p. 4 ; c. IV, pp. 12 et 13 ; c. VI, p. 17 ; et c. XI, p. 11.

Digitized by Google

dona Mechtilde (c'était le nom de la malade) et un ouvrier avec qui la dévouée Tertiaire partageait souvent le pain de l'aumône, attestèrent la vérité du fait (1).

Tel est le récit, sobre de détails, de Giunta Bevegnati et des témoins oculaires. Mais quel fut l'objet de cette vision? Ils ne nous le disent pas. Nous pouvons seulement conjecturer, d'après le contexte, que cet Être invisible était le même qui occupait toutes les pensées de la Bienheureuse, c'est-à-dire ce Dieu plein d'amour qui lui avait pardonné, et qu'il se manifesta à ses yeux sous les attributs de sa bonté. Que se passa-t-il dans cette mystérieuse entrevue? Ce fut le secret de la voyante. Peut-être les mystères qui lui furent révélés étaient-ils si sublimes qu'ils ne sauraient se traduire dans un idiome terrestre! Ce qui est hors de doute, c'est que dans cette vision elle eut conscience de l'étroite alliance de son âme avec Dieu, et qu'elle emporta de cette révélation une blessure au cœur, à la fois délicieuse et cruelle, dont pour rien au monde elle n'eût voulu guérir : un désir insatiable de jouir de la présence permanente de Celui dont elle avait entrevu l'éternelle beauté. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que cette heure bénie était

1. BEVEGNATI, c. II, p. I et *Acta canoniz.* — Ainsi que nous l'avons fait observer dans la *Préface,* Bevegnati ne se préoccupe guère de la chronologie. Mais l'enchaînement des faits nous incline à croire que la première extase de Marguerite eut lieu peu de temps après sa vêture.

Digitized by Google

destinée d'en haut à nouer entre Diabella, Mechtilde et l'extatique, une de ces fortifiantes et surnaturelles affections qui aident à supporter les douleurs de l'exil.

Quand la voyante revint à elle-même, elle éprouva le sentiment de tristesse d'une reine qui, par suite d'une commotion politique, échange subitement les splendeurs d'un palais contre une misérable chaumière. Tout ce qui est terrestre, fini, lui parut plus que jamais souverainent méprisable, à moins qu'il ne servît à la conduire à Dieu, et encore par le chemin le plus court, par la voie la plus parfaite. Pleine de ces pensées, elle pria dona Mechtilde et l'ouvrier de ne rien dire à personne de ce qu'ils avaient vu, renonça à ses fonctions de garde-malade qu'elle exerçait depuis trois ans auprès des riches, estimant que sa vocation de Tertiaire l'appelait plutôt vers les classes déshéritées, et rentra, dès qu'elle le put, dans sa pauvre cellule, où l'attendaient d'immenses tribulations, succédant à des consolations immenses.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

EN FACE DU TENTATEUR

« C'est une loi de l'ordre surnaturel, écrivions-nous dans notre vie de *saint François d'Assise*, que lorsque Dieu admet une âme aux joies de ses communications intimes, il permette aussi aux anges de ténèbres de s'approcher d'elle pour la tenter : loi rigoureuse, mais parfaitement sage, qui fait de la lutte l'indispensable élément de la victoire, agrandit le champ de la liberté humaine et a pour but de rétablir dans le cœur de l'homme, en le purifiant, l'équilibre rompu par le péché (1). » L'histoire de sainte Marguerite confirme l'exactitude de notre observation. Immédiatement après les visites célestes, elle fut exposée aux assauts du démon, qui entreprit, pour ainsi dire, une lutte corps à corps avec elle pour la ramener sous l'empire du monde et des passions, c'est-à-dire sous son propre empire. Il lui apparut sous les formes les plus diverses, attrayantes ou effrayantes, selon les règles d'une stratégie toute formée de séduction et de mensonge.

Il chercha d'abord à la détourner du jeûne et de l'abstinence. Transformé en ange de lumière, il offrit à son imagination le contraste des

1. Voir notre Vie de *saint François d'Assise*, p. 31.

Digitized by Google

heures délicieuses de Montepulciano et des privations de sa vie présente. Puis, lui représentant les périls du sentier bordé de précipices où elle s'engageait, il ajouta : « Que fais-tu là, dans ce misérable réduit? Crois-moi, n'aspire pas à monter si haut; renonce à ces grâces de choix qu'on n'acquiert qu'avec peine et qu'on ne garde qu'avec crainte. Mieux vaut pour toi suivre la voie commune, à l'exemple des autres Tertiaires. Il suffit que tu sois du monde des élus. Que fais-tu donc ici, et pourquoi y perds-tu ton corps et ton âme? — Tais-toi, répliqua sans se troubler la servante de Dieu. Dis-moi, vil séducteur, que te doit la race humaine? Tu ne l'as pas créée, tu ne l'as pas rachetée; tu n'es acharné qu'à sa perte! Dieu seul a des titres à notre amour : lui seul est notre Créateur et notre Rédempteur, lui gouverne tout, lui seul glorifie et récompense ses fidèles serviteurs. Avec toi l'on se damne; avec mon Jésus on se sauve. Seul il est mon légitime et souverain Maître; il m'a enseigné les lois de la pénitence; il m'a promis, si je persévère dans cette voie, une gloire impérissable. Mon choix est fait. Va-t'en. » A ces mots, le tentateur s'enfuit, honteusement battu.

Il ne tarda pas à revenir, cette fois avec un visage triste et abattu. « Malheureux que je suis! soupira-t-il d'un ton désespéré. Comment pourrai-je soutenir le regard irrité de mon maître, moi qui ai été vaincu par une femme? » Puis, changeant subitement de physionomie,

Digitized by Google

il se mit à fredonner, en riant et en dansant, des chansons lascives, entremêlées de blasphèmes, et pressa la Sainte de les répéter après lui (1).

Le pilote, assailli par la tempête, tient d'une main plus ferme la barre du gouvernail; Marguerite, tourmentée par l'esprit impur, redoubla de vigilance sur les mouvements vagabonds de ses yeux et de son imagination. Voyant que la séduction n'avait plus de prise sur elle, l'ange de ténèbres tourna ses batteries d'un autre côté. Il tenta de l'effrayer. Il prenait tour à tour la forme d'un taureau furieux et celle d'un horrible dragon, vomissant des torrents de flammes, fouillant le sein de la terre pour montrer à Marguerite le trône de feu sur lequel elle serait éternellement assise, et lui répétant sans interruption, avec un ricanement infernal : « Tu es damnée! tu es damnée! tu t'es suicidée! » Une nuit, il alla jusqu'à la menacer de la traîner par les cheveux, hors de sa cellule, si elle n'en sortait; et en même temps le dragon, sifflant, s'agitant, semblait prêt à s'élancer sur elle. Fatiguée de ses obsessions, elle saisit un tison enflammé et voulut le chasser : il ne recula pas. Alors elle invoqua l'adorable Trinité, fit le signe de la croix, et le monstre s'évanouit, comme s'il eût été frappé de la foudre. Mais en partant, il lui lança au visage une telle quantité de venin, qu'elle en eut les yeux malades pendant plus d'une heure (2).

1. BEVEGNATI, c. VII, p. 9.
2. *Ibid.*, c. II, p. 8; et c. X, p. 10.

Digitized by Google

Restait la plus subtile des tentations, celle de l'orgueil. L'ange homicide ne pouvait la négliger. « Tu es une sainte, lui suggéra-t-il tout bas. Tout le monde accourt dans ta cellule; tout le monde te vénère. » C'était, comme de coutume, au milieu des ténèbres de la nuit. L'héroïque pénitente n'hésita pas. Elle monta sur le toit de sa cellule et cria à haute voix : « Habitants de Cortone, levez-vous et armez-vous de pierres, pour chasser de l'enceinte de vos murs la pécheresse scandaleuse qui a tant offensé Dieu et les hommes. » Et elle se mit à confesser publiquement les fautes de sa jeunesse qui la couvraient le plus de confusion, à la grande édification des personnes qui l'entendaient, en même temps qu'à la honte de l'esprit de mensonge, mis en fuite par cet acte d'humilité (1).

Enfin, dans un dernier assaut, le tentateur poussa l'audace jusqu'à lui dire : « Toute ta vie n'est que déception. C'est de moi, et non de Jésus, que te sont venues toutes les suavités intérieures que tu as goûtées jusqu'ici (2). » C'était le trait du Parthe décoché au cœur de Marguerite. Peut-être s'était-elle fait illusion? Peut-être était-elle la dupe des supercheries diaboliques? Ce doute s'attachait à ses flancs comme un dard empoisonné : elle ne le porta pas longtemps. Selon son habitude, qui devrait servir de règle de conduite aux âmes plongées dans

1. BEVEGNATI, c. II, p. 13.
2. *Ibid.*, c. X, p. 2.

Digitized by Google

ces cruelles perplexités, elle découvrit la plaie de son cœur au P. Bevegnati, qu'elle savait être un maître consommé dans la science mystique.

Quels furent les conseils du vénérable directeur? Lui remit-il en mémoire la puissance du signe de la croix, le miracle de saint Pierre guérissant le paralytique à la porte du temple, ou l'exemple de Julien l'Apostat chassant les esprits impurs qu'il avait évoqués? Et lui ordonna-t-il, si l'apparition revenait, de l'interroger au nom du Christ sur sa nature? Nous avons tout lieu de le supposer : tant la manière d'agir de la Bienheureuse est empreinte de prudence et de sagesse!

Dans la nuit du dimanche qui suit la solennité de l'Épiphanie, ayant entendu une voix qui n'était pas de la terre, elle mit immédiatement à exécution l'avis de son guide spirituel. Elle se signa dévotement et s'écria : « Si tu es un esprit de ténèbres transformé en ange de lumière, au nom du Christ tais-toi et va-t'en. — C'est moi, ne crains rien, répondit suavement la voix. Je suis le Seigneur ton Dieu, né de la Reine des Vierges, adoré par les Mages, immolé sur le Calvaire. Je serai ton soutien dans la lutte contre l'ange maudit. Il ment, quand il affirme qu'il est l'auteur de tes délices spirituelles. Comment pourrait-il te communiquer la joie, lui qui en est totalement et à jamais privé? Moi seul, ton Créateur, puis pénétrer dans la substance de ton être; moi seul puis t'enrichir des

Digitized by Google

trésors célestes; et jaloux d'assurer ton bonheur éternel, je ne permettrai pas que tu succombes aux embûches tendues sous tes pas par l'ennemi de tout bien (1). »

A mesure que la voix lui parlait, les rayons de la vérité illuminaient son intelligence, les ténèbres s'y dissipaient comme par enchantement, et les angoisses du doute faisaient place aux suavités de la paix. Paix qui n'est pas de ce monde et que le monde ne peut enlever! Paix dépassant toute expression, parce qu'elle dépasse les conceptions de l'esprit humain! Paix accompagnée d'un autre sentiment plus vif, non moins ineffable, la jubilation, qui est un écoulement des joies de cette Sion où règne l'opulence de la félicité! Telle dut être la joie des Apôtres, lorsque le Rédempteur leur apparut dans la gloire de sa résurrection, vainqueur de la mort et de l'enfer, et qu'il les salua par ces paroles : « La paix soit avec vous! »

Nous avons groupé ici, dans trois tableaux différents, les assauts multiples de la légion infernale, et les victoires de la Sainte qui en sont le magnifique pendant. Par là, le lecteur est mieux à même d'apprécier la nature de ces combats. Mais il ne faut pas oublier qu'ils se prolongèrent pendant plusieurs années avec une rage et une perfidie toujours croissantes, d'après la loi dont Notre-Seigneur lui-même indique le motif à sa servante privilégiée :

1. BEVEGNATI, c. II, p. 10; et c. X, p. 11.

Digitized by Google

« Sache que plus ton âme s'enivrera des délices du Paradis, plus Satan te poursuivra de sa haine et de ses flèches empoisonnées (1). »

Peut-être quelques lecteurs nous reprocheront-ils d'avoir écrit ce chapitre. « Exhumer ainsi de la poussière des chroniques d'aussi naïves légendes, transporter au soleil du XIXe siècle les scènes d'apparitions diaboliques du moyen âge, recueillir des faits étranges qui ne sont, aux yeux des savants de nos jours, que des hallucinations et des rêveries, c'est encourir à plaisir, s'écrieront-ils, les railleries de l'incrédulité et les dédains de la libre-pensée ! »

Nous avions prévu cette objection ; elle n'a pas un instant arrêté notre plume. Le devoir de l'historien n'est-il pas, avant tout, de dire la vérité sans détours, sans réticences ? C'est notre avis et notre règle de conduite ; céder, ne fût-ce qu'une seconde, aux préjugés aveugles d'une époque et passer timidement sous silence des faits avérés, c'est là une faiblesse que nous ne commettrons jamais. En présence des manifestations sataniques qui se rencontrent dans la vie de notre Sainte, nous n'avions que deux questions à nous poser : Ces apparitions du démon sont-elles possibles ? En ce qui concerne sainte Marguerite, leur réalité est-elle démontrée par des témoignages authentiques et indubitables ? Or, sur ces deux questions, pour peu

1. BEVEGNATI, c. V, p. 2.

Digitized by Google

qu'on fasse appel aux principes de la vraie philosophie, aux règles de la saine logique et du bon sens, le doute n'est pas possible.

Cette vérité, qu'il y a des esprits malfaisants, acharnés à la perte de l'humanité et se manifestant quelquefois sous des formes tangibles, s'impose depuis soixante siècles aux croyances de l'humanité; et les savants de nos jours sont bien mal venus à la répudier, eux qui se trouvent constamment en face de problèmes analogues, qu'ils s'efforcent en vain de résoudre : tables tournantes, évocation des esprits, seconde vue des médiums!

Quant à la réalité des apparitions dont il s'agit ici, on ne saurait, sans injustice, la révoquer en doute. Car comment suspecter la raison de cette pécheresse transfigurée par l'amour, qui raconte simplement ce qu'elle a vu, sans que rien, dans son récit, sente l'exaltation du fanatisme, ni les incohérences de l'hallucination? Ou comment suspecter la bonne foi de son historien, moine austère, esprit élevé, critique uniquement soucieux de dire la vérité, ne recherchant jamais la faveur populaire, dont il n'a pas besoin?

L'authenticité des faits une fois admise, le motif et le but providentiel des manifestations sataniques cessent bientôt, pour quiconque s'illumine des clartés de la foi, d'être une énigme indéchiffrable. On y voit reluire, en traits éclatants, la sagesse infinie qui préside au gouvernement du monde moral. Quoi de plus digne

Digitized by Google

de Dieu, en effet, que de ménager à ceux qui le servent le moyen de s'élever, par de généreux efforts et par des combats magnanimes, de vertu en vertu, d'héroïsme en héroïsme, et, quand il trouve en eux la fidélité à sa grâce, de les mettre aux prises, non plus seulement avec les forces aveugles de la nature ou avec leurs propres passions, mais avec de pures intelligences dont toutes les énergies se tournent au mal! Quoi de plus digne de lui que de faire briller aux regards de ceux qui défendent le plus vaillamment sa cause, comme prix d'une victoire plus difficile, un diadème plus glorieux! Quoi de plus avantageux enfin pour eux que cette guerre surhumaine qui, en les faisant passer par le creuset de l'épreuve, les dégage des scories de l'égoïsme et de l'orgueil, et les dispose à une union plus étroite avec Dieu, foyer inépuisable de l'éternelle charité!

Combats terribles, il faut l'avouer, et dont l'âme abandonnée à ses propres forces ne saurait soutenir tout le poids! Mais le Sauveur des hommes ne la délaisse jamais; et il lui remet dans les mains deux armes invincibles : le jeûne et la prière. C'est avec ces deux armes divinement trempées que Marguerite terrassa le démon. Grand exemple et grande leçon pour nous qui avons le même ennemi à combattre! Notre âme est une nacelle qu'il peut agiter, mais non faire sombrer malgré nous. La mortification en éloigne les tempêtes; la prière y rétablit le calme et la paix.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

L'ANGE DE LA PAIX

La vertu n'arrive pas en un jour à son plein épanouissement. Elle a ses progrès dans l'âme qu'elle embellit, comme le vice en a dans l'âme qu'il dévaste. Elle a aussi ses audaces, qui tendent à la rapprocher toujours davantage de Dieu. C'est ce que nous voyons dans la pénitente de Cortone. Le Verbe incarné, tout en la comblant de bienfaits, jusqu'à lui apparaître et à parler familièrement avec elle, comme un ami avec son ami, lui avait donné le titre de *pécheresse*. Elle savait le mériter; et pourtant elle aspirait à un titre plus noble, à celui qui indique qu'on appartient à la famille divine. Le Sauveur, éclairant tous les replis de sa conscience, lui fit comprendre que son désir était prématuré. « Tu veux être un vase d'honneur, lui dit-il, et tu es encore un vase de péché. » Marguerite s'humilia devant Celui qui est la sainteté par essence, et elle se mit en demeure de conquérir, à force de pureté, le titre d'honneur qu'elle ambitionnait. Elle passa huit jours à renouveler aux pieds du P. Bevegnati l'aveu de ses fautes et à les effacer dans les larmes du repentir. Le huitième jour (le 27 décembre 1276), en la fête de saint-Jean l'Évangéliste, elle s'approcha de la sainte table en pénitente, et reçut

Digitized by Google

avec dévotion le Pain des anges. Au même instant, elle se sentit toute pénétrée de la présence de Dieu et entendit l'Amant des humbles lui dire avec amour : « Ma fille. » La voix était si mélodieuse, le titre qui lui était accordé si excellent, les faveurs spirituelles qui l'accompagnaient si précieuses, qu'elle pensa en mourir de joie. Bientôt son âme, tirée de la région des sens et absorbée en Dieu, fut plongée dans une longue extase qui dura tout le jour, avec des intermittences pendant lesquelles sa gratitude s'exhalait tantôt en brûlantes adorations, tantôt en exclamations admiratives : « O bonté infinie de mon Dieu ! O jour promis par le Christ et impatiemment attendu ! O parole d'une indicible suavité ! Jésus m'a appelée sa fille ! » Cinq personnes furent témoins de ces ravissements et en rendirent témoignage : les PP. Rainald, Ubald, Giunta, Mars, et une dame nommée Egidia, dont cette scène détermina la vocation, ainsi que nous le verrons plus loin (1).

Le divin Rédempteur a donc exaucé les désirs de la pauvre pécheresse. Mais les trésors de sa bonté sont inépuisables ; plus il donne, plus il est prêt à donner. Il prodigue à la Sainte les dénominations les plus tendres. Il l'appelle tour à tour l'ornement du parterre séraphique, une violette parfumée, un lis d'innocence, une rose de charité (2), sa sœur, sa disciple bien-aimée, la perle de son cœur : expressions sous

1. BEVEGNATI, c. II, 6 ; et c. VII, p. 1.
2. *Ibid.*, c. IV, p. 21 ; VII, p. 20 ; et XI, p. 12.

Digitized by Google

lesquelles se cachent les exquises délicatesses d'un amour qui purifie tout ce qu'il touche et réalise tout ce qu'il dit; couronne d'honneur dont il ceint lui-même, comme d'une guirlande de fleurs embaumées que le souffle du temps ne flétrira pas, la tête de sa servante privilégiée. Enfin, pour que rien ne manque à cette couronne, il pose à son front le plus riche diamant de l'écrin céleste. Nous voulons parler du titre d'épouse, titre précieux entre tous, réservé aux âmes d'élite et conféré avec un cérémonial qui en fait pressentir l'excellence.

L'ange gardien de Marguerite fut député vers elle en ambassade solennelle. Il lui apparut et lui dit : « Je suis le messager du grand Roi, et je viens tout préparer pour sa venue. » Et il lui demanda son consentement, qu'elle ne donna pas sans crainte; car son cœur était partagé entre la ferme volonté d'obéir au moindre désir du Très-Haut et un vif sentiment d'effroi, causé par la parfaite connaissance de son indignité. Les fiançailles une fois conclues en présence de la cour céleste, l'ange porta la réponse devant le trône de l'Éternel. Le contrat définitif eut lieu dans le courant du mois d'août, un des jours de l'octave de l'Assomption, nous ignorons en quelle année. L'héroïque pénitente, brisée par les austérités, était retenue dans sa cellule, où le P. Bevegnati fut obligé de lui porter la sainte Eucharistie. Dès que l'Hôte de nos tabernacles en eut franchi le seuil, une lumière soudaine et un torrent de délices envahirent

Digitized by Google

l'âme de la malade. Au moment de la communion, elle fut ravie en extase, et ses yeux s'ouvrirent aux mystères du monde invisible. Les anges jetèrent sur ses épaules une robe plus blanche que la neige et brodée d'or, une de ces robes qu'ils tissent pour les fiancées du Roi des rois. Ils lui placèrent ensuite un anneau au doigt, et au front un diadème étincelant de rubis. C'était la fiancée parée pour le jour de ses noces. Quand elle fut présentée à l'Époux immortel, de ses lèvres jaillit, ardent, spontané, l'acte de foi de saint Pierre : « Vous êtes, ô Jésus, le Fils du Dieu vivant. — Et moi, repartit le Verbe, je te déclare que tu es mon épouse. » Et, dressant son trône au centre du cœur de Marguerite, il consomma ces noces mystiques qui, dans la langue ascétique, s'appellent le mariage spirituel, et dont le propre est d'établir entre l'Époux et l'épouse une parfaite communauté de biens, incomparablement mieux que ne le font les alliances humaines. Il communiqua à la Sainte tous ses mérites, toutes ses richesses, et commanda aux anges de lui remettre, en guise d'apanage, les perles les plus précieuses de leur écrin, l'esprit de contemplation de Marie-Madeleine, l'ardeur des séraphins, la science des prophètes, le don des miracles, le discernement des cœurs, pendant qu'elle s'engageait en retour à ne plus vivre que pour sa gloire. « Marguerite, lui dit-il pour adieu, glorifie-moi et je te glorifierai ; aime-moi et je t'aimerai ; prends mes intérêts, et je prendrai

Digitized by Google

les tiens (1). » Alors il remonta vers le sanctuaire inaccessible où réside l'auguste Trinité, et la Bienheureuse, ayant recouvré l'usage de ses sens, tout inondée de consolation, baisa et mouilla de ses larmes le pavé de sa pauvre cellule, qui avait été pour un instant le vestibule du paradis.

A partir de cette heure jusqu'à celle des épreuves, les visites de l'Époux furent plus fréquentes, et chacune d'elles, renouvelant l'impression de la scène que nous venons de décrire, apportait à la Bienheureuse, avec un surcroît de lumières et de délices, une nouvelle effusion de force et de charité divines. De ces visions, que nous ne connaissons pas toutes, parce qu'elle ne déclarait à son confesseur que ce qui était nécessaire pour la direction de son âme (2), de ces colloques, dont la plupart n'étaient que pour elle, nous ne rapporterons que les passages qui sont de nature à nous éclairer sur le caractère de sa vertu ou sur l'étendue de son influence. Disons seulement ici que Notre-Seigneur lui apparut plusieurs fois sous les traits de son enfance, et qu'elle découvrit, au sein d'une clarté surnaturelle, ce visage plein de grâce, ce cœur embrasé, cette beauté infinie qui réjouissent la cité des élus (3). Disons encore qu'une autre fois elle eut le bonheur,

1. BEVEGNATI, c. XI, p. 8 ; c. II, pp. 11, 13 et 16 ; et c. IV, p. 21.
2. *Ibid.*, c. IX, p. 47 ; et c. X, p. 15.
3. *Ibid.*, c. IV, p. 4 ; VI, p. 11 ; et VII, p. 17.

Digitized by Google

comme le disciple bien-aimé, de reposer sur la poitrine de Jésus (1). La nature de ces faveurs nous révèle l'épouse portée sur l'aile de l'amour divin et volant plutôt qu'elle ne court dans la voie des sacrifices et de la vertu.

Ribet a défini le mariage spirituel « un sentiment surnaturel et permanent de la présence de Dieu dans l'âme et de son union avec elle (2) ». C'est une alliance dont celles de la terre ne sont qu'une pâle image, et qui marque l'apogée des ascensions mystiques; au delà, c'est le ciel. Si une pareille élévation confond nos pensées, elle n'a rien pourtant qui ne s'harmonise parfaitement avec le dogme de la Rédemption; car elle n'est au fond que la manifestation anticipée des grandeurs surnaturelles que portent en elles-mêmes toutes les âmes unies à Dieu par la grâce : grandeurs cachées ici-bas derrière le voile de la chair, mais qui éclateront là-haut dans la pleine lumière de la vision béatifique.

Tout au plus pourrait-on s'étonner que le Sauveur ait accordé de telles prérogatives, et surtout aussi promptement, à une femme à peine sortie des voies de l'iniquité et s'accusant elle-même d'avoir commis toute sorte de péchés, excepté celui d'hérésie (3). Mais il ne faut pas oublier que nous sommes en face d'un Dieu qui ne prend conseil que de lui-même, et dont l'amour est l'unique loi; d'un Dieu qui se plaît

1. Bevegnati, c. ii, p. 16.
2. *La Mystique*, t. I, p. 303.
3. Bevegnati, c. iv, p. 13.

Digitized by Google

à faire abonder sa grâce là où dominait le péché, qui arrête Saul sur le chemin de Damas et d'un persécuteur fait subitement un apôtre. Il ne faut pas oublier non plus qu'il destine Marguerite à une mission providentielle, et qu'elle a besoin d'y être préparée et d'en être assurée par des signes extraordinaires. Qu'on ne perde pas de vue ces principes, et l'on comprendra qu'en faisant choix d'une femme, d'une pécheresse, pour l'associer à sa vie et à ses desseins, Dieu est fidèle aux lois qui régissent l'ordre surnaturel. « Il choisit ce qui est insensé pour confondre la sagesse humaine, et ce qui est faible pour confondre la force. »

La mission de Marguerite, qui est de travailler au relèvement moral de sa patrie, se dessine dès le printemps de l'année 1277, dans l'intervalle qui sépare la concession des deux titres de fille et d'épouse; et il se trouve que le premier personnage désigné à son zèle est un des pasteurs du troupeau, celui-là même qui préside aux destinées de l'Église d'Arezzo. Il se nommait Guillaume Ubertini Pazzi (1). C'était un de ces tristes prélats qui prouvent combien les Grégoire VII et les Innocent III avaient raison de combattre le droit d'investiture que s'arrogeaient les Césars allemands et de protéger contre leurs empiétements la liberté de l'Église. *Créature de l'impie Frédéric II*, placé sur le siège d'Arezzo du vivant même de

1. *Histoire universelle*, par CANTU, t. XI, p. 237; et BEVEGNATI, *Dissert.*, VII.

Digitized by Google

l'évêque légitime, don Marcellin d'Ancône, que l'Empereur avait injustement déposé et qu'il avait livré à la fureur des Sarrasins (1), et ainsi d'abord évêque intrus, puis reconnu par Alexandre IV, en 1256; prince temporel d'Arezzo en même temps que chef spirituel du diocèse, Guillaume Ubertini avait les allures d'un *condottière* plutôt que celles d'un évêque. D'humeur batailleuse, toujours en guerre avec ses voisins, la dague au poing et le casque sur la tête, il stipendiait une milice permanente avec le patrimoine des pauvres, ne songeait qu'à étendre sa suprématie territoriale, et fournissait l'occasion, par ses attaques, à de cruelles représailles, à toutes sortes de vengeances privées. Il voulut faire revivre d'anciens droits de suzeraineté sur Cortone, et menaça de prendre les armes, si l'on ne cédait à ses exigences. A des droits douteux, Hugues Casali opposa l'indépendance de la ville, fruit de la bataille de Monteaperto; dans tous les cas, il en appelait à l'arbitrage de Grégoire X, de qui ressortissait la

1. Le crime de don Marcellin était d'avoir énergiquement défendu la cause de la foi catholique et les immunités de son Eglise, c'est-à-dire d'avoir agi en évêque. Les Sarrasins, séides de Frédéric II, lui laissèrent le choix entre l'apostasie et la mort. Il choisit la mort et renouvela en leur présence la sentence d'excommunication qu'il avait déjà portée contre leur maître. Alors, ils lui lièrent les mains et les pieds, lui bandèrent les yeux et l'attachèrent à la queue d'un cheval fougueux qui le traîna jusqu'aux fourches patibulaires. Il fut pendu le 8 mars 1248. (*Histoire de l'Eglise*, par ROHRBACHER, l. LXXIII.)

Digitized by Google

Toscane depuis la donation de la comtesse Mathilde (1102), et que la maladie avait forcé de s'arrêter à Arezzo, à son retour du concile de Lyon. Par malheur, la mort du vénérable pontife (10 janvier 1276) rompit toutes les négociations, et l'évêque d'Arezzo s'abandonna à ses idées belliqueuses.

La guerre était inévitable. Marguerite s'en émut; car ce serait bien peu connaître les saints que de croire qu'ils sont insensibles aux douleurs ou aux joies de leur pays. Loin de là, chez eux l'amour de Dieu se confond toujours avec l'amour de la patrie. Seulement ils ont leur manière à eux d'envisager les événements, et leurs armes pour repousser l'ennemi. Ce fut au souverain Dominateur du ciel et de la terre que notre Bienheureuse s'adressa; elle le conjura avec larmes de protéger la ville qui lui donnait une si généreuse hospitalité. Celui qui est attentif au moindre cri de l'aiglon perdu dans les montagnes ne put fermer l'oreille à la fervente prière de sa servante. Le 5 mai 1277, au moment de la communion, il lui dit : « C'est toi que j'établis la médiatrice de la paix. Tu avertiras l'évêque qu'il doit s'acquitter, avant tout, des obligations inhérentes à sa charge pastorale, licencier ses troupes et conclure la paix avec Cortone. Malheur à lui s'il n'obéit pas ! (1) »

Marguerite, ordinairement si soumise, résista cette fois. Lui convenait-il, à elle, la pauvre péche-

1. BEVEGNATI, c. IX, p. 43; et *Dissert.*, VII.

Digitized by Google

resse, d'adresser des reproches à un évêque et de censurer un des oints du Seigneur? Elle recula donc tout d'abord devant une mission qui alarmait son humilité, et ce ne fut qu'après une nouvelle apparition, qui eut lieu le 11 mai, et une sommation plus pressante, qu'elle se résigna à remplir le ministère délicat qui lui était imposé. Heureusement pour le prélat, il reconnut dans ce message l'accent de la vérité et sut y lire un avertissement du Ciel. Il se désista de ses prétentions, leva, le 17 juillet 1277, l'interdit qu'il avait jeté sur Cortone, et signa un traité de paix qui fut ratifié par la partie adverse le 23 du même mois (1). Cette réconciliation fut si agréable aux Arétins que, deux ans après (1279), ils élurent pour podestat celui qui, avec Marguerite, en avait été le principal négociateur, Hugues Casali.

Dans cette même année 1279, un conflit plus grave fournissait à la Sainte une nouvelle occasion d'exercer l'office de médiatrice, mais cette fois sans paraître ostensiblement sur la scène. Deux prétendants, l'empereur d'Allemagne et le roi de Sicile, réclamaient à la fois le droit de suzeraineté sur la Toscane, la Marche d'Ancône et la Romagne : Rodolphe de Habsbourg, au nom des privilèges afférents à la couronne impériale, et cela au mépris des engagements formels qu'il avait pris à Lausanne devant Grégoire X; et Charles d'Anjou, en vertu du libre

1. BEVEGNATI, c. IV, p. 4; c. LI, p. 17; c. IX, pp. 43 et 44; et *Dissert.*, VII.

Digitized by Google

choix des villes de la Toscane, qui s'étaient rangées d'elles-mêmes sous son protectorat. Vainement le Saint-Siège protestait-il contre les prétentions de l'un et de l'autre, en leur rappelant que ces trois provinces faisaient partie du patrimoine de Saint-Pierre. Déjà les chevaliers français étaient réunis à Bologne, et les soldats allemands à Forli, prêts à en venir aux mains. Toute l'Italie avait les yeux fixés sur les deux armées, et elle attendait avec anxiété l'issue du conflit.

Dans cette extrémité, le P. Bevegnati, écho de la confiance publique, pria l'humble pénitente de s'interposer devant Dieu entre les deux partis. Elle le fit, et s'offrit en victime pour recevoir les coups destinés par la colère divine aux deux nations belligérantes. Elle ne dit point si son sacrifice avait été accepté; mais la suite des événements le prouve assez. Le Souverain Pontife, qui était alors Nicolas III, réussit à apaiser le différend et à ménager une alliance entre les deux rivaux. Il fut convenu que Charles d'Anjou renoncerait au titre de commissaire de la Toscane et recevrait des mains de l'empereur l'investiture des comtés de Provence et de Forcalquier; que Rodolphe donnerait la main de Clémence, sa fille, à Charles Martel, petit-fils du roi de Sicile; enfin que l'un et l'autre respecteraient et soutiendraient au besoin par les armes les droits du Saint-Siège (1). Immédiate-

1. 4 juin 1279. Voir ROHRBACHER, *Hist. de l'Église*, l. LXXV.

Digitized by Google

ment après la conclusion du traité de paix, le Pape confia au cardinal Orsini, son neveu, la mission d'achever la pacification des provinces affranchies du joug de l'étranger et de réconcilier les deux irréconciliables factions des Guelfes et des Gibelins : mission difficile, que le cardinal remplit avec succès, et dans laquelle l'avaient aidé, à son insu, les prières de la servante de Dieu.

Cortone savait, grâce à quelque heureuse indiscrétion, quelle part secrète, mais active, Marguerite avait prise aux négociations de la ville avec don Guillaume, et même au différend soulevé entre Rodolphe et Charles d'Anjou, et sa vénération pour l'austère pénitente s'était accrue de la reconnaissance qu'elle devait à l'*Ange de la paix*.

Quant à la Sainte, toujours humble et simple, plus on l'exaltait, plus elle s'abaissait. Comblée par le Créateur de faveurs éminentes dont personne ne s'étonnait plus qu'elle-même (1), et par les hommes, de louanges qui auraient pu troubler une âme moins fortement trempée, elle renvoyait toute gloire à Dieu, auteur et source de tout bien ; ou, si elle profitait de l'enthousiasme général, c'était pour étendre le règne du Christ, subvenir aux besoins des indigents, ses frères privilégiés, et mieux remplir ce rôle de servante des pauvres qui était contemporain pour elle de son agrégation au Tiers-Ordre séraphique.

1. Bevegnati, c. iv, p. 13.

Digitized by Google

S'oublier et s'immoler de la sorte, n'était-ce pas assez de désintéressement? N'était-ce pas assez de perfection? Non. Les saints ont ce noble tourment du mieux qui ne leur laisse pas de repos. Ils ont beau monter de degré en degré dans la voie des préceptes et des conseils évangéliques; au milieu de cette ascension, une voix mystérieuse répète sans cesse à leurs oreilles : « Marche! Encore plus de pureté, encore plus de justice, encore plus de dévouement! » Et ils ne s'arrêtent jamais.

Le fervente Tertiaire de Cortone entendait cette voix, et chaque jour elle courait, empressée, vers de nouveaux dévouements. A côté des plaies du corps qu'elle soignait, elle découvrait les plaies saignantes de la patrie et celle, plus profondes encore, qui atteignaient les âmes et voilaient la beauté de l'Église. Comment eût-elle pu se défendre de s'appliquer à guérir les unes et les autres?

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LA FONDATRICE

Nous avons déjà dit un mot du Tiers-Ordre séraphique ; il est bon d'y revenir ; car peu de personnes, même parmi les plus pieuses et les mieux intentionnées, s'en font une idée précise. Les unes n'en voient que le côté ascétique, avec sa règle et ses privilèges, ses jeûnes et ses prières ; les autres, que le côté politique, avec sa puissance d'association d'où sortit au XIIIe siècle l'indépendance de l'Italie. Les unes et les autres portent sur cette institution un jugement forcément incomplet et faux, parce qu'elles n'en considèrent que le corps, l'éclat extérieur et les résultats partiels. Ici, comme dans toutes les œuvres, c'est l'âme qu'il faut considérer, parce que c'est elle qui est le principe de la vie et de la fécondité. Quelle est donc l'âme de cette institution? Léon XIII, dans son Encyclique *Auspicato* (1), nous la révèle avec cette magnificence de pensée et de style qui le distingue. « François, écrit-il, entreprit de placer sous les yeux du monde vieillissant l'image de l'*idéal chrétien*, et fit refleurir en Europe la paix domestique, l'intégrité des mœurs, la tranquillité publique, l'usage légitime de la fortune privée, toutes

1. 17 septembre 1882.

Digitized by Google

choses qui sont les meilleurs fondements de la stabilité sociale et de la civilisation. »

L'Homme-Dieu lui-même prêchant par ses exemples et par ses paroles que la grandeur morale se résume en deux mots, l'amour de Dieu et l'amour du prochain, voilà l'*idéal chrétien* que l'humble Mendiant d'Assise a proposé comme modèle à tous ses enfants et dont se sont éprises tant d'âmes généreuses. Là est le principe de l'immortelle et radieuse jeunesse de ses œuvres ; car c'est le souffle de Dieu passant toujours sur les générations humaines pour les rendre participantes de sa vie, de sa beauté, de sa sainteté.

Le Séraphin d'Assise semble avoir atteint cet idéal, autant qu'il est permis à un mortel de le faire, lorsqu'il baise les plaies hideuses d'un lépreux, en qui il salue le divin Lépreux de la Bible, le Messie. Il propose le même but à ses disciples, quand il leur enjoint d'aimer d'un amour de prédilection ses frères les lépreux, « les malades du bon Dieu », comme on les appelait au moyen âge. C'est le dévouement devenu la règle de la vie.

Le troisième Ordre n'est pas moins profondément imprégné de cet esprit que l'institution mère dont il dérive. Lui aussi pousse à l'action ; lui aussi imprime un vigoureux élan vers le bien, comme ses annales en font foi. Dès l'origine, l'esprit de renoncement à soi-même et le dévouement aux misères d'autrui en forment le cachet distinctif, et bientôt ils y créent une tradition

Digitized by Google

de famille que tous les membres de l'association considèrent comme leur plus glorieux apanage. En Italie, le bienheureux Luchesio de Poggi-Bonzi, le converti de saint François et le premier des Tertiaires, transporte les malades sur ses épaules, sans s'inquiéter des railleries de la foule. En France, saint Louis, le vainqueur de Taillebourg et de Saintes, ne croit pas s'abaisser en servant les pauvres et en leur lavant les pieds. En Thuringe, la douce Élisabeth, la fille des rois de Hongrie, bâtit des hôpitaux, panse de ses mains royales les plaies les plus infectes, visite les chaumières, et un jour qu'elle descend du château de la Wartbourg, chargée de provisions pour les familles nécessiteuses, voit son industrieuse charité récompensée par un miracle dont toute l'Europe veut connaître les gracieux détails, *le miracle des roses* (1).

Marguerite avait ces exemples sous les yeux; elle se pénétrait du même esprit, elle vivait des mêmes traditions. De cette triple source allaient jaillir spontanément les œuvres de zèle auxquelles nous la verrons s'appliquer. A peine est-elle revêtue des insignes du Tiers-Ordre, qu'elle se sent des entrailles de mère pour tous ceux qui souffrent (2), adorant, sous leurs haillons ou sous leurs plaies sanglantes, le divin Crucifié du Golgotha. Elle leur prodigue ses soins, leur distribue l'or des riches, et quand

1. *Sainte Élisabeth de Hongrie*, par MONTALEMBERT, ch. VIII.
2. BEVEGNATI, c. VIII, p. I.

Digitized by Google

elle n'a plus rien, leur abandonne son voile, sa corde, sa vaisselle, accompagnant toujours ses dons de quelques-uns de ces mots du cœur qui valent mieux que tous les secours. En plein hiver, elle fait porter sa tunique à un pauvre honteux, père de famille sans ressources, ne garde pour couvrir ses membres grelottants que son rude cilice, et prononce cette parole aussi sublime que son acte : « Pour mes frères les pauvres je donnerais tout, jusqu'à ma vie ; car je les porte tous dans mon cœur (1). »

Elle aurait voulu, dans l'ardeur de son zèle, soulager toutes leurs peines et se charger de toutes leurs croix (2). Elle s'efforça du moins d'en diminuer l'amertume. Les pèlerins, les vieillards sans abri, les orphelins et les malades abandonnés attirèrent particulièrement son attention. Elle fonda, en face de son habitation, un hospice pour les pèlerins qui existe encore aujourd'hui. Quant à ses autres protégés, plus nombreux et plus dignes encore de compassion que les premiers, elle eut l'idée d'édifier pour eux un de ces palais que la langue du moyen âge décorait excellemment du nom d'Hôtels-Dieu ; et, encouragée par le P. Bevegnati, elle se mit à l'œuvre sans se douter que les saintes ardeurs de l'amour lui tenaient lieu de génie. Dieu lui donna grâce pour réussir. Le héros de Monteaperto, Hugues Casali, qui avait été renommé podestat de Cortone en 1270, et qu'on retrouve

1. Bevegnati, c. ii, p. 3 ; c. vi, p. 18 ; et c. viii, p. 1.
2. *Ibid.*, c. ii, p. 5.

Digitized by Google

toujours sur le chemin de ses bonnes œuvres, applaudit à ses projets et promit de les appuyer devant le Grand Conseil de toute l'influence de son autorité. Diabella lui fit présent de sa maison, de cette demeure patricienne où l'humble Tertiaire avait eu sa première extase. Marinaria Moscari et les plus opulentes familles de Cortone apportèrent à l'envi leur concours à cette œuvre, si bien qu'en l'année 1286, l'Hôtel-Dieu s'ouvrait, sous le nom d'hôpital de la Miséricorde, à toutes les infirmités humaines (1). Grand exemple de la puissance du zèle catholique! Les princes de la finance avec tout leur or n'édifient rien ; l'égoïsme étouffe en eux la compassion! Une femme du peuple bâtit des palais, parce que la charité, oublieuse seulement de ses propres intérêts, possède le secret de donner sans mesure et de se donner elle-même.

Marguerite avait été l'inspiratrice et l'âme de l'entreprise ; elle en demeura la sœur hospitalière. Elle se fit joyeusement, spontanément, la servante des pauvres, allant quêter pour eux, ne se nourrissant que des restes de leur repas, soignant de préférence les maladies les plus rebutantes, et s'ingéniant aux grands jours de fête à préparer aux infirmes un festin plus copieux (2).

Seule, elle n'aurait pu suffire aux exigences

1. Bevegnati, *Dissert.*, c. x ; et *Chronique de Cortone*, Ms. de la Bibl. munic. de cette ville.
2. Bevegnati, c. ii, 3 et 5.

Digitized by Google

d'un tel emploi. Mais l'exemple de la vertu a ses séductions, et les grands sacrifices ont leur attrait pour les grandes âmes. Dès la première année, plusieurs personnes accoururent auprès de la Bienheureuse, pour solliciter la faveur d'être admises dans sa compagnie et de servir Dieu, sous sa direction, dans la personne des pauvres. Elle les réunit en congrégation sous la discipline de saint François, mais sans les astreindre à la clôture, et composa pour elles des constitutions dont les sages prescriptions démontrent surabondamment que les élans mystiques de sa dévotion n'enlevaient rien à la netteté de son sens pratique, ni à la féconde activité de son génie d'organisation (1). Elle réussit à faire approuver son institution par l'évêque d'Arezzo, Guillaume Ubertini (26 mai 1286), et sut la faire bénir par le peuple, qui désigna les nouvelles Tertiaires sous le nom de *Poverelle*, Sœurs Pauvrettes.

Par malheur, des noms de ces héroïnes de la charité, trois seulement sont parvenus jusqu'à nous, et encore est-ce presque sans détails. C'est Sœur Egidia, âme ardente, avide de sacrifices, au sujet de laquelle le Sauveur annonçait à Marguerite qu'il la placerait dans le chœur des chérubins (2) ; Sœur Adrienne, âme candide et

1. BEVEGNATI, *Dissert.*, c. X ; et Ms. de Ludovic DE PELAGO, fol. 219.

2. BEVEGNATI, c. VIII, p. 6, et *Dissert.*, c. IV. — Sœur Egidia mourut en 1295. (Ms. de Ludovic DE PELAGO, fol. 217.)

Digitized by Google

pure, qui, au retour du pèlerinage de Notre-Dame des Anges, échangea les souffrances de l'exil contre les joies de la patrie (1); et Sœur Marguerite de Sienne, la digne émule de notre Sainte, marchant comme elle d'un pas si rapide dans les sentiers de la perfection, que le Rédempteur disait d'elle à la fondatrice : « Sache, ô ma fille, que je la comblerai de mes grâces. Telle est la pureté de ses mœurs, qu'il n'y a pas d'âme à Cortone qui me soit plus agréable (2). » Les Sœurs Pauvrettes formaient une communauté régulière, unie par la pensée d'un même dévouement et poursuivant le même idéal sous la houlette de notre Bienheureuse, avec le Tiers-Ordre pour règle, le voile pour grille et l'hôpital pour cloître. C'est la première institution de ce genre que nous offre l'histoire du moyen âge (3).

A cette congrégation de Tertiaires se rattachait une confrérie, ou mieux, une corporation qui en était l'auxiliaire et le complément. Cette seconde association formait ce qu'on est con-

1. BEVEGNATI, c. IX, p. 50. — Le chroniqueur ne dit pas si la Sainte avait accompagné Sœur Adrienne. Il remarque seulement que les pèlerins se pressaient par milliers, le 2 août, autour de la chapelle de la Portioncule, et que Sœur Adrienne avait failli y être écrasée par la multitude. Disons aussi qu'il témoigne à trois reprises (c. X, pp. 34, 49 et 50) de l'authenticité de l'indulgence de la Portioncule, accordée en 1216 au Patriarche d'Assise. (Voir notre Vie de *saint François d'Assise*, c. IX.)

2. BEVEGNATI, c. XI, p. 8.

3. La Congrégation conserva son cachet primitif jusqu'en 1591, où, selon le goût du XVIe siècle, on obligea les Sœurs à la clôture. (Ms. de Ludovic DE PELAGO, fol. 243.) Elle fut supprimée par la Révolution.

Digitized by Google

venu aujourd'hui d'appeler une œuvre. L'œuvre a disparu ; mais il ne sera pas sans intérêt d'en lire les constitutions, parce qu'elles nous initient à la vie intime des institutions charitables du moyen âge, à leur forte organisation, au but à la fois religieux et social qu'elles poursuivaient.

Fondée en 1286 et approuvée le 4 novembre de la même année par don Guillaume Ubertini, évêque d'Arezzo, la corporation de Notre-Dame de la Miséricorde ouvrait ses rangs, sans distinction, à toutes les bonnes volontés. Un conseil d'administration électif avait pour attribution de régir les biens de l'hôpital et de recevoir les legs pieux. Mais le champ d'action de l'œuvre était plus vaste : il embrassait toute la ville ; et certains zélateurs, personnages influents ou dames patronnesses, devaient s'enquérir des besoins des pauvres de leur quartier, et soulager de préférence les *pauvres honteux* (1). Des règlements précis déterminaient les obligations de chacun ; deux clauses portent plus spécialement, ce nous semble, le cachet de la Sainte. L'une prescrit qu'on ait un soin particulier des Frères Mineurs malades ; l'autre, qu'en cas de guerre civile, tous les membres de la Confrérie se groupent autour de leur gonfalon et emploient tous leurs efforts à éteindre le feu de la discorde. C'était, on le voit, la charité savamment organisée, avec la Reine des miséricordes

1. « Ad relevandam necessitatem pauperum verecundorum. » (BEVEGNATI, *Dissert.*, p. 150.)

Digitized by Google

pour patronne, le bien général pour but et le désintéressement pour moyen (1).

Ces deux créations, d'un caractère éminemment social, créations incomparablement plus belles que l'érection de l'édifice matériel, font le plus grand honneur à l'intelligence de Marguerite. C'est une innovation aussi hardie que féconde, qui n'attend que le génie de saint Vincent de Paul pour s'épanouir au soleil et couvrir le monde d'établissements de charité. Et pour innover de la sorte, pour arriver à ces hauteurs, notre zélée Tertiaire n'a besoin que de s'inspirer de l'esprit de sa Règle, et de se montrer fidèle aux traditions d'un Ordre qui, depuis saint François d'Assise jusqu'à nos jours, « a toujours eu une intuition remarquablement nette des formes nouvelles que la charité et la solidarité chrétiennes réclament à chaque époque (2) ».

Libérée de tout autre souci, la Bienheureuse pensait pouvoir désormais consacrer exclusivement ses journées et ses veilles à sa famille adoptive : les orphelins, les malades et les vieillards de l'hôpital de la Miséricorde. Mais il ne devait pas en être ainsi ; Dieu lui réservait une autre mission, plus haute, plus féconde, plus étendue, qui devait s'exercer sur tout ce qu'elle chérissait le plus au monde : l'Église, l'Ordre de Saint-François et la ville de Cortone.

1. BEVEGNATI, *Dissert.*, pp. 112, 114, 150 et 154.
2. Claudio JANNET. Voir le journal *l'Union économique*, 1er décembre 1884.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LA THAUMATURGE

Depuis deux siècles, une question à la fois nationale et sacrée passionnait tous les esprits, la question d'Orient. Il s'agissait de racheter le tombeau du Christ et de savoir qui l'emporterait, de la Croix ou du Croissant, de la civilisation ou de la barbarie, des disciples du Calvaire ou des sectateurs de l'islamisme. Huit fois déjà, de Godefroy de Bouillon à saint Louis, l'Occident s'était ébranlé à la voix des papes et s'était précipité sur l'empire musulman, au milieu d'étonnants succès, suivis de revers non moins étonnants. Depuis l'année 1241, Jérusalem était retombée au pouvoir des califes, qui de là menaçaient le reste de la Palestine. L'existence de la chrétienté d'Orient était en jeu, et la voix du Chef suprême de l'Église allait retentir jusqu'aux extrémités de l'univers pour exhorter les princes à prendre sa défense. Belle et sublime mission dont la Papauté avait eu l'initiative, dont elle poursuivait le succès avec une constance inébranlable, et devant laquelle toutes les passions auraient dû se taire! La gloire de Marguerite est d'y avoir été associée et d'avoir été choisie d'en haut pour être

Digitized by Google

l'*Apôtre de Cortone* (1), l'auxiliaire de la Papauté, l'instrument des miséricordes éternelles.

Mais toute mission, pour être accréditée, doit s'appuyer sur des lettres authentiques. Le Verbe incarné ne déroge pas à cette loi, qu'il veuille sauver son Église ou les nations en péril. Lorsqu'il se choisit des envoyés extraordinaires, il les investit de sa toute-puissance, afin que les peuples subjugués ouvrent les yeux à la vérité et reviennent à la vie. C'est ce qu'il fait pour notre Bienheureuse. Il manifeste et autorise sa mission par des signes non équivoques, fruits de ces dons surnaturels qu'il lui a départis dans une si large mesure avec le titre d'épouse : don des miracles, science de l'avenir, discernement des cœurs.

Thaumaturge, elle commande aux démons, aux maladies, à la mort, et le P. Bevegnati consacre un long et intéressant chapitre au récit de ses opérations miraculeuses (2).

Un des premiers prodiges, peut-être le premier, dans tous les cas le plus frappant, fut accordé en faveur de Cortone. Un tout jeune enfant venait de mourir dans les bras de sa mère. Celle-ci au désespoir et n'osant affronter les reproches que la violence de la douleur suggérerait à son mari, résolut d'abord de s'enfuir au loin. Puis, se ravisant et pensant à la sainte Tertiaire, elle vint avec confiance lui demander la vie de son enfant. Marguerite pleura avec

1. BEVEGNATI, c. VIII, p. 13.
2. *Ibid.*, c. XII.

Digitized by Google

cette mère affligée, la consola et lui dit : « Allez, votre enfant est guéri. » La mère s'en va, trouve, en effet, son fils ressuscité et lui souriant avec une grâce inexprimable, et alors, dans le transport de sa joie, raconte à tous les circonstances du prodige, en exaltant la puissance de l'humble thaumaturge (1).

Dans la même ville, un homme de lettres, un de ces génies incompris ou malheureux comme il s'en trouve dans tous les siècles, s'était pendu de désespoir. Marguerite en fut avertie par révélation. Elle court aussitôt, avec ses compagnes, sur le théâtre du crime, coupe la corde fatale et sauve la vie à l'infortuné, qui, sans le secours de la Bienheureuse, aurait infailliblement péri. Il promit à sa libératrice de remplir désormais courageusement ses devoirs. « C'est de lui et des compagnes de la Sainte, ajoute le chroniqueur, que nous tenons le fait (2). »

Le bruit de ces deux miracles se répandit dans toute la Toscane, et bientôt on accourut de tous côtés pour solliciter quelque grâce temporelle ou spirituelle. C'est ainsi qu'on amena de Borgo San Sepolcro un enfant possédé du démon et qui souffrait horriblement. Malgré sa jeunesse, quand il était tourmenté par le malin esprit, trois hommes des plus robustes pouvaient à peine le tenir. Interrogé par ses proches comment il serait délivré de ces tortures, il répondait invariablement : « Par l'interces-

1. Bevegnati, c. xii, p. 36.
2. *Ibid.*, c. xii, p. 56.

Digitized by Google

sion et les mérites de Sœur Marguerite de Cortone. » Ses parents se décidèrent à l'amener dans cette ville. Quand ils furent sur les hauteurs de Castel Giraldi, d'où l'on découvre dans le lointain la citadelle de Cortone, le démon s'enfuit, en déclarant que l'atmosphère de ces montagnes était saturée des prières de Marguerite, et que ces prières étaient pour lui un feu dévorant. Les parents n'en poursuivirent pas moins leur route jusqu'à Cortone, afin de remercier la Sainte et d'être bénis par elle. A l'expression naïve de leur gratitude, Marguerite répondit en gémissant : « N'attribuez qu'à Dieu un miracle auquel mes péchés et mes ingratitudes n'auraient pu que mettre obstacle. » Et son humilité les édifia, autant que la délivrance de leur fils les avait consolés (1).

Ce prodige fut bientôt suivi d'un autre où fut guérie une jeune femme, également de Borgo San Sepolcro, qui aboyait comme un chien, mugissait comme un bœuf, rugissait comme un lion, et dont la tête s'agitait avec une violence capable de donner la mort. De retour dans sa patrie, la miraculée ne manqua pas d'y publier les mérites et la charité de sa libératrice (2).

La sainte thaumaturge était elle-même l'objet d'élévations surnaturelles qui la signalaient malgré elle à la vénération publique. Parmi ces faveurs, dont le récit émaille toutes les pages du chroniqueur toscan, il en est une que nous

1. BEVEGNATI, c. IV, p. 6.
2. *Ibid.*, c. XII, p. 27.

Digitized by Google

ne pouvons passer sous silence, parce qu'elle fait resplendir, dans les radieuses clartés des opérations divines, cette étonnante similitude de mission que nous avons déjà signalée entre la grande pénitente de la Judée et celle qui, treize siècles après, reproduit au vif ses ardeurs séraphiques, ses privilèges, son apostolat et jusqu'aux merveilles de sa vie cachée.

Marguerite vivait constamment par la pensée sur les hauteurs du Golgotha. Elle s'y tenait au pied de la croix dans la compagnie de la Mère des douleurs et des saintes femmes de l'Évangile, et suppliait l'adorable Victime du Calvaire de verser à flots dans son cœur les amertumes du calice de la Passion (1). Le divin Rédempteur condescendit à des désirs si conformes aux siens. Dans la nuit du Jeudi Saint, probablement en l'année 1287 (2), il lui ordonna de se rendre le lendemain matin à l'église des Frères Mineurs, où elle participerait plus que personne à l'ineffable martyre de Marie. Il faudrait une plume séraphique pour raconter de si célestes merveilles. Laissons du moins au vénérable dépositaire des secrets de la Sainte le soin de nous décrire la scène dont il fut témoin et que nous appellerons, avec Marguerite elle-même, la scène de son *crucifiement mystique*.

« Le Vendredi Saint, écrit-il, la servante de

1. BEVEGNATI, c. v, p. 10.

2. Ce qu'il y a de certain, c'est que le P. Bevegnati assistait à la *scène du Crucifiement*, et que, d'un autre côté, il partit pour Sienne en 1290.

Digitized by Google

Dieu vint de grand matin à Saint-François et me conjura de ne pas m'absenter du couvent, parce que Notre-Seigneur lui avait révélé qu'elle serait ce jour-là même *crucifiée en esprit* (1). Apres la messe conventuelle, en effet, vers 9 heures, elle fut ravie en extase. Tout le drame de la Passion se déroula sous ses yeux. Elle vit le Sauveur trahi par le baiser de Judas, renié par Pierre, abandonné par les Apôtres, exposé aux outrages des soldats de Caïphe et de Pilate, et put considérer sa face adorable meurtrie par les épines. Elle entendit les coups de fouet qui labouraient sa chair innocente, les clameurs de la populace ameutée par les pharisiens, le bruit des clous qu'on enfonçait dans ses mains et dans ses pieds. D'un mot, elle expliquait chacune des scènes de la Passion, sans qu'elle se doutât de la présence de la population cortonaise, accourue pour être témoin d'un spectacle si extraordinaire.

« Elle avait les bras en croix ; elle paraissait elle-même être étendue sur la croix, et les traits de son visage trahissaient la violence de ses émotions. A 3 heures, à l'heure même où la Victime du Calvaire expira, elle inclina, elle aussi, la tête et sembla près d'expirer. Les assistants éclataient en sanglots.

« Ayant repris possession d'elle-même, elle leva les yeux au ciel d'un air de jubilation, et re-

1. « Sicut sibi fuerat revelatum a Domino, debebat ad crucem die illa *mentaliter crucifigi.* » (BEVEGNATI, c. V, p. 3.)

Digitized by Google

mercia le Seigneur des grâces dont il l'avait enrichie. Mais lorsqu'elle se fut détournée et qu'elle eut aperçu la foule compacte qui se pressait autour d'elle, sa joie fit place à une profonde tristesse. Elle aurait voulu cacher les dons du grand Roi, et voici que prêtres et fidèles étaient associés aux communications intimes dont elle était favorisée. « Rassure-toi, « ma fille, lui dit l'Amant des humbles; je veux « que tu sois le *miroir des pécheurs*, même des « plus obstinés. Je veux qu'ils soient convain- « cus par ton exemple que le sein de ma misé- « ricorde est toujours ouvert au repentir. — « Seigneur, répliqua-t-elle, dès lors que votre « gloire et le salut des âmes sont en jeu, je me « soumets avec bonheur. » Et soudain elle se leva plus vigoureuse et plus alerte que le matin.

« A la tombée de la nuit, elle reprit le chemin de sa cellule. Nouvelle Madeleine, éperdue de douleur, elle interrogeait les passants; et l'amour, cette passion qui, dirigée vers le bien, enfante les grandes âmes, parce qu'elle les fait sortir d'elles-mêmes, l'amour lui arrachait des accents qui n'ont rien de comparable dans l'antiquité païenne. « N'avez-vous pas vu le Sei- « gneur mon Dieu? Infortunée que je suis, où « irai-je pour le retrouver? Ah! si je pouvais « vous voir, ô mon Dieu, de quelle joie infinie « mon cœur serait comblé! Je cherche, soupire, « crie, veille, souffre et sens mon cœur défaillir, « et cependant je ne vous trouve pas : la mort,

Digitized by Google

« l'inexorable mort, vous a soustrait à mes « adorations. Répondez-moi, ô anges ; répon- « dez-moi, enfants des hommes ; et vous, ô « créatures inanimées, écoutez mes supplica- « tions. Apprenez-moi où est mon amour cru- « cifié. Je le cherche et ne le trouve pas. O très « doux Jésus, mon souverain bien et les délices « de ma vie, pourquoi m'avez-vous délaissée? « Où vous êtes-vous caché? En vain je brûle du « désir de vous voir et de vous entendre. Hélas! « hélas! malheur à moi! Que me sert de vivre, « si je ne puis posséder celui qui a ressuscité « mon âme? »

« Rentrée dans sa cellule, elle passa toute la nuit au pied de son crucifix, ne voulant d'autre nourriture que sa propre douleur, et laissant échapper de temps à autre quelques plaintes comme celles-ci : « Qu'avez-vous fait, ô mon « Dieu, pour que les hommes vous aient si cruel- « lement traité? Qui a percé vos mains? Qui « vous a crucifié? »

« En parlant de la sorte, elle obéissait à l'action de l'Esprit-Saint, dont elle recevait par intervalles les touches embrasées. Il en fut de même le dimanche de Pâques, où pendant que j'expliquais au peuple l'évangile du jour, elle se leva et m'interrompit par cette soudaine apostrophe : « Savez-vous où est mon Sauveur, mon « Jésus crucifié? Où l'avez-vous placé? — Con- « solez-vous, lui répondis-je : il est si bon qu'il « ne tardera pas à se montrer à vous. » Elle se rassit, plus morte que vive, mais pleine d'espé-

Digitized by Google

rance. Le lendemain matin, Celui qu'elle cherchait lui apparaissait dans tout l'éclat de sa gloire, tel qu'il s'était montré à Marie-Madeleine au jour de sa résurrection; il dissipait ses inquiétudes, lui révélait les secrets de son Cœur, et disparaissait, la laissant inondée de grâces et de consolations (1). »

Sous la plume du vieux chroniqueur, le récit simple et naïf de ces extases a encore le don de nous émouvoir. Qu'était-ce donc pour les personnes qui en étaient les témoins attendris? Quelle impression la vue de ces phénomènes surnaturels ne devait-elle pas produire sur l'imagination d'un peuple croyant, avide de merveilleux, prompt à s'exalter? Et quand on pense qu'au don des miracles Marguerite joignait le discernement des cœurs, qu'elle lisait dans les consciences comme dans un livre ouvert, dévoilant aux pécheurs les plus secrets replis de leur conscience, leurs vices non combattus, leurs sacrilèges accumulés, aux justes leurs inquiétudes et les remèdes à y apporter; quand on se rappelle que la sainteté de sa vie effaçait l'éclat de ces prodiges, n'est-on pas naturellement amené à conclure que sa mission providentielle s'imposait avec évidence, et que sa parole, revêtue d'un tel caractère d'autorité, devait exercer sur les esprits un prestige incomparable?

C'est le résultat que constate son historien. Il

1. Bevegnati, c. v, pp. 3 et 7.

Digitized by Google

le fait d'abord pour Cortone; puis il ajoute: « L'action salutaire de sa mission s'étendit bien au delà des frontières de la Toscane. Prêtres et fidèles, nobles et plébéiens accouraient de tous côtés, de Gubbio, de Rome, de Florence, jusque de France et d'Espagne (1) », afin de contempler les traits de la Sainte, de recevoir ses conseils ou de solliciter par son entremise la guérison d'un malade, la délivrance d'un démoniaque, la conversion d'un pécheur. Lui-même raconte qu'il était assiégé par les pénitents, éclairés ou touchés par la parole de la Sainte, et qu'il lui arriva, dans un mouvement d'impatience, de laisser échapper ce mot devant elle : « Je ne puis suffire à nettoyer tant d'étables en un seul jour! — Ce ne sont point des étables que vous nettoyez, répartit-elle avec un doux sourire, mais des temples que vous purifiez (2). »

Nous avons cité cette boutade de Bevegnati, parce qu'elle fait ressortir, mieux qu'un long discours, l'influence profonde autant que bienfaisante qu'exerçait sur les âmes l'apostolat de Marguerite.

C'est donc un fait avéré, nul n'approchait de l'atmosphère divinement embaumée de sa cellule sans se sentir profondément remué. Ce résultat ne doit pas nous surprendre; car c'est le propre de ces temps de foi de nous présenter toujours le crime côtoyant la vertu, et souvent dans la même vie d'abominables désordres ré-

1. Bevegnati, c. iv, p. 17; et c. vi, p. 8.
2. *Ibid.*, c. vi, p. 8.

Digitized by Google

parés par une éclatante pénitence (1). Toujours est-il qu'à Cortone la voix de la conscience prévalut sur celle des passions, et que les deux grandes plaies de l'époque, le luxe et les discordes civiles, disparurent pour un temps. Les Guelfes tendirent publiquement la main aux Gibelins; la simplicité chrétienne et la chasteté furent remises en honneur; la paix rentra dans les familles.

Magnifique victoire, exclusivement due à l'empire de la persuasion, et qui fait l'honneur de ces âges de foi, comme elle reste l'éternel mérite de notre héroïne; mais, il faut bien le dire, victoire peu durable, par suite du réveil des passions, et nécessairement incomplète, parce que le champ d'action de la Sainte était relativement restreint. C'est ce qu'elle comprit du reste, à la suite d'une vision qui la terrifia. C'était pendant le Carême de l'année 1288, vers la fête de saint Joseph. Le Seigneur mit à nu devant ses yeux, à côté des âmes qu'elle avait converties, les abominations de toute sorte qui souillaient la surface de la terre : la corruption des chrétiens, les dissensions des princes, la scélératesse des Juifs, et par suite ses autels abattus, son tombeau et les Lieux saints livrés aux profanations des hordes mahométanes. « Mes ennemis, lui dit-il, sont plus nombreux

1. Gui de Montefeltro, un des principaux chefs du parti gibelin, en est un exemple frappant. Il se convertit en 1296, et finit ses jours dans les austérités de la pénitence, au couvent des Franciscains d'Ancône.

Digitized by Google

aujourd'hui qu'au jour de ma Passion, et tel est leur acharnement que si mon corps était grand comme le monde et encore passible, je serais, de la tête aux pieds, couvert de blessures (1). »

Le spectacle de tant d'horreurs, la connaissance certaine des calamités qui menaçaient la chrétienté et, plus que tout le reste, la vue de la face ensanglantée de son divin Époux, lui suggérèrent la pensée d'un sacrifice plus admirable que son apostolat, et qui n'a de supérieur que le martyre du sang. Elle s'offrit en victime expiatrice, acceptant à l'avance la lèpre, les maladies et tous les genres d'épreuves qu'il plairait à Dieu de lui envoyer. Son sacrifice fut agréé d'en haut et scellé dans le sang de l'Agneau immaculé. Peu de jours après la vision précédente, le 25 mars (2), immédiatement après la communion, elle vit descendre du ciel une croix lumineuse sur laquelle elle étendit ses bras, sans y être réellement attachée. « Où sont les clous pour me fixer sur cette croix ? » pensait-elle. A peine a-t-elle formulé cette demande au plus intime de son être, que l'Époux lui apparaît, une couronne d'épines sur la tête, les mains et les pieds percés de clous, tel enfin

1. Bevegnati, c. v, p. 14.

2. Il est hors de doute que cette vision précéda d'un mois environ son changement de cellule (1er mai 1288). Cette conclusion se dégage lumineuse des paroles mêmes de Notre-Seigneur à la Sainte : « Dic confessori tuo ut non impediat quin *libere possis ascendere ad cellam arcis.* » (Bevegnati, c. v, p. 25.)

Digitized by Google

qu'il était sur le Calvaire. A cette vue, le cœur de Marguerite se fond de douleur et de compassion. « Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle, que je sois sacrifiée avec vous! — Oui, répond le divin Maître, tu seras martyre avec moi. Il faut que ton âme se purifie au creuset des tribulations, comme l'or sous l'action du feu; mais ce n'est pas ta chair, *c'est ton cœur qui sera crucifié* (1). » Puis lui montrant en esprit, sur le glacis de la citadelle de Cortone, une pauvre et chétive habitation, il lui enjoint d'y vivre en recluse et se retire, après lui avoir transpercé le cœur d'une de ces flèches embrasées qui réjouissent et désolent à la fois l'âme éprise de son amour (2). Blessure dont on ne peut nier l'existence; car c'est le propre de la puissance divine d'effectuer sur-le-champ ce que signifient les paroles.

Obéis donc à l'esprit qui te pousse, ô Marguerite, victime volontaire et d'agréable odeur. Obéis aux secrètes harmonies qui t'attirent vers la solitude; n'écoute pas le cri de la chair; porte la croix sur tes épaules et gravis les pentes du Calvaire. L'heure de l'immolation mystique a sonné pour toi : tu es la *victime de Jésus*. Ta tête sera couronnée d'épines, tes

1. BEVEGNATI, c. v, p. 25 et 29. — *Martyr mea* (c. x, p. 16).

2. « Cette blessure, dit Scaramelli, est une touche enflammée et brûlante d'amour, par laquelle Dieu élève subitement l'âme à la possession affective et sentie de lui-même, et se retire aussitôt. » (Voir *La Mystique*, par RIBET, t. I, p. 423.)

Digitized by Google

lèvres abreuvées de fiel, ton cœur inondé d'amertume ; mais prends courage: la cime du Golgotha touche au ciel.

Lorsque Marguerite fit part à ses compagnes, à ses bienfaitrices, aux Frères Mineurs, de l'ordre qu'elle avait reçu d'en haut d'aller habiter sous la forteresse, les uns et les autres protestèrent à l'envi contre son projet : ses compagnes, parce que, étant leur fondatrice et leur supérieure, elle ne pouvait les abandonner ; Marinaria et Raneria, parce que l'état délabré de sa santé ne permettait point un pareil changement ; Bevegnati et ses collègues, parce qu'elle serait moins à portée des secours religieux, et en réalité parce qu'ils craignaient, si elle venait à mourir sur le sommet de la montagne, de perdre le trésor de sa dépouille mortelle. Rien n'arrêta la Bienheureuse. L'injonction du Seigneur était formelle; et dès lors, pour l'humble Tertiaire, il ne restait qu'un droit, celui d'obéir. Elle le fit avec ce désintéressement qui caractérise les saints, cet esprit de renoncement qui ne cherche que le bon plaisir de Dieu, et cette générosité qui ne connaît pas d'obstacles ; sans délai, mais non sans déchirements ! Car comment dire adieu sans émotion à cette église Saint-François toute parfumée du souvenir de son entrée dans le Tiers-Ordre, à cette cellule à laquelle l'attachaient tant de grâces et de faveurs surnaturelles, à cet hôpital de la Miséricorde dont elle était la fondatrice, à ces compagnes qu'elle avait formées à la vie religieuse,

Digitized by Google

à ces pauvres enfin qui étaient comme la moitié de son âme ? Le cœur des saints est loin d'être insensible; si leur courage ne faiblit pas devant l'épreuve, c'est qu'ils placent la volonté de Dieu au-dessus de tous les sentiments de la nature, et c'est là ce qui constitue leur mérite.

Donc, le 1er mai 1288, Marguerite, accompagnée d'une servante dont son état de santé réclamait les soins, gravissait les pentes escarpées du mont Saint-Gilles et prenait possession de la cellule qui lui avait été montrée en esprit. La solitude est le séjour favori des aigles de la sainteté comme des aigles de l'intelligence ; elle est le grand ressort des vocations extraordinaires, et pour l'humble pénitente de Cortone, elle sert de prélude à sa mission pacificatrice.

Digitized by Google

CHAPITRE X

SAINTE MARGUERITE ET LA TERRE SAINTE
(1280-1291)

Le changement de cellule de Marguerite coïncidait avec les plus graves événements. L'Orient, ce champ de bataille où depuis deux siècles se débattaient les destinées du monde, était redevenu le théâtre d'une guerre qui devait avoir un retentissement douloureux jusque dans les générations les plus reculées. En moins d'un an, le Soudan d'Égypte s'emparait d'Édesse et d'Antioche (1288), rasait l'opulente cité de Tripoli (27 avril 1289), et de là menaçait le reste des principautés latines, pendant que des hordes innombrables de Tartares, semblables au flot poussé par la tempête, franchissaient le Danube et frappaient aux portes de la Hongrie. Et les peuples latins, au lieu d'unir leurs forces pour repousser ces deux redoutables ennemis, s'entr'égorgeaient dans des guerres fratricides. Les crimes se multipliaient en Europe, les désastres en Asie, sans que les souverains pontifes, ces défenseurs nés de l'ordre chrétien, eussent le temps ni la possibilité de remédier à tant de maux (1).

1. Dans l'espace de onze ans (1276-1287), six papes se succédaient sur le trône pontifical : Innocent V, Adrien V,

Digitized by Google

Enfin Dieu suscita un de ces hommes qu'il offre comme une dernière chance de salut aux nations à l'agonie. C'était Nicolas IV (Jérôme d'Ascoli), ancien Général des Frères Mineurs, vaste intelligence, volonté inflexible, d'une science théologique et d'une habileté diplomatique qui avaient brillé aux regards de tous dans l'affaire de l'union des Grecs. Héritier du génie d'Urbain II et d'Innocent III, il tenta de ressusciter le saint enthousiasme de la première croisade, de soulever l'Europe contre la barbarie musulmane, et n'épargna rien pour assurer le succès d'une entreprise d'où dépendait l'avenir des États catholiques. D'une part, il invitait tous les esprits à la concorde, apaisait les querelles pendantes entre les rois de France et de Castille, de Naples et d'Aragon, et parvenait, non sans peine, à briser les fers de Charles II, roi de Naples ; de l'autre, il envoyait des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe, et le célèbre Jean de Montecorvino auprès de Koublaï-Khan, empereur de Chine et suzerain de différentes principautés tartares, qui se montrait favorable aux chrétiens (1). Il armait lui-même vingt galères, chargeait l'évêque de Tripoli, les Franciscains et les Dominicains de prêcher la croisade (2), et adressait à tout l'univers catholique une encyclique

Jean XXI, Nicolas III, Martin IV et Honorius IV, et après ce dernier, il y avait un interrègne d'un an !

1. WADDING, t. V, p. 196. Bref *Gaudemus in Domino*.
2. BAREILLE, *Hist. de l'Eglise*, t. XXIX, p. 605.

Digitized by Google

dont l'incomparable et pathétique éloquence dépeignait les malheurs de la Syrie. « Elle est tombée, s'écriait-il, cette opulente cité de Tripoli, au sort de laquelle étaient attachées les destinées de la chrétienté d'Orient ! Écoutez, peuples chrétiens, écoutez le cri de douleur qui s'échappe de ses débris fumants. Levez-vous pour confondre l'orgueil des infidèles et les chasser d'une terre arrosée du sang de l'Homme-Dieu (1). »

Pendant que le Pasteur suprême poussait un cri d'alarme qui dominait tous les cris de guerre, Dieu parlait dans le silence des nuits à une pauvre recluse de la Toscane. Il s'ouvrait familièrement à elle, dans diverses apparitions, de ses desseins à l'égard des nations latines, oublieuses de leur baptême et acharnées à se déchirer dans des luttes fratricides qui criaient vengeance. Il prenait plaisir à lui dévoiler combien il désirait les tirer de leur funeste aveuglement, et comment le danger commun leur fournissait l'occasion de racheter leurs fautes et d'arrêter les insolents triomphes des fils du Prophète (2).

Dans une première vision, il lui montrait les

1. Encycl. *Visio dura* (RAYNALD, t. IV, p. 75), en date du 5 janvier 1290.

2. Seule, la trame des événements auxquels il est fait allusion ici et qui se déroulent entre la chute de Tripoli et celle de Ptolémaïs, nous sert de fil conducteur. Ainsi guidé par les faits contemporains, nous croyons que les deux premières visions eurent lieu en 1289, et la troisième dans le cours de l'année suivante.

Digitized by Google

villes d'Orient s'écroulant les unes après les autres, moins sous les coups des Sarrasins que sous le poids de leurs propres crimes et de leurs divisions intestines. Dans une deuxième apparition, il lui promettait de bénir les sueurs des Franciscains chargés d'organiser une levée de boucliers pour la défense de la Palestine et lui commandait de leur transmettre cet ordre pressant : « Allez, prêchez partout, prêchez avec feu, hâtez le départ des croisés, Dieu le veut, et le salut des âmes en dépend (1). » Enfin, dans un troisième colloque, alors que devenait plus imminent le péril qui menaçait la chrétienté, et plus nécessaire l'apaisement des esprits, il associait directement l'humble voyante à cette œuvre de rédemption sociale. Ici, plus de doutes : il faut qu'elle entre personnellement en scène. « Va, lui dit le Sauveur ; *sois l'ange de la paix et l'apôtre de mes miséricordes.* Je veux que tu prêches la paix aux habitants de Cortone. Préviens-les que s'ils ne font pénitence, le bras de ma justice s'appesantira sur eux. — Mais qui suis-je, Seigneur, pour que vous me confiiez un tel ministère ? Choisissez un organe moins indigne de vous. — Ma fille, fais ce que je t'ai prescrit : prêche la paix. Dis à ton confesseur de déployer également tout ce qu'il a de zèle et de force, en chaire et dans les conversations privées, pour le rétablissement de la concorde entre les différents partis qui divisent

1. « Dic eis ex parte mea... Prædicationem Crucis vellem quod facerent. » (BEVEGNATI, c. IX, pp. 26 et 48.)

Digitized by Google

la cité. Je serai avec lui en tout ce qu'il fera (1). »

Marguerite était trop fille de l'obéissance, pour différer un instant d'accomplir une mission qui n'effrayait que son humilité. Aussitôt elle parcourt les rues de la cité et s'écrie, avec un accent que donne la conviction d'une mission providentielle : « Cortonais, faites pénitence, et réconciliez-vous avec vos ennemis. »

Telle, un demi-siècle auparavant, une autre fille de saint François, l'angélique Rose de Viterbe, prêchait sur les places publiques de sa ville natale, confondant les Manichéens, tonnant contre les désordres des mauvais chrétiens et réunissant ensuite les efforts des uns et des autres contre les sacrilèges entreprises de Frédéric II, dont elle prédisait la fin prochaine (2).

A Cortone, *l'ange de la paix* obtint un succès presque inespéré, dû certainement à la haute opinion qu'on avait de sa vertu. Sa parole inspirée y produisit l'effet d'une étincelle qui tombe sur une moisson, au milieu des chaleurs de l'été : elle ralluma dans les cœurs, avec les plus

1. BEVEGNATI : « Clama pacem inter homines de Cortona, quia clamatrix pacis eorum effecta es, etc. » (c. VIII, p. 13 ; c. IX, p. 25, et c. X, p. 40). — Bevegnati se contente de poser les prémisses ; nous en tirons les conséquences, c'est-à-dire l'intervention effective de Marguerite. Car ne serait-ce pas faire injure à sa mémoire que de supposer qu'elle ait désobéi aux ordres formels du Très-Haut ?

2. *Acta SS.*, 4 sept.

Digitized by Google

pures flammes de la foi, la flamme patriotique et l'esprit de dévouement.

Il n'en fut pas de même à Arezzo, dont le belliqueux évêque, Guillaume Ubertini, sans égard pour les instructions précises du pontife romain, ni respect pour les douleurs de l'Orient, ne méditait rien de moins, au lendemain de la chute de Tripoli, que l'écrasement de Florence et du parti des Guelfes. Le 1er juin 1289, la Sainte l'adjurait, au nom du Très-Haut, de déposer le heaume et le bouclier pour travailler, suivant les exigences du ministère sacré, à la pacification des esprits. Son message était accompagné d'une supplique où elle le conjurait d'autoriser la restauration et la réouverture du sanctuaire de Saint-Basile. Hélas ! l'homme a toujours ici-bas le terrible privilège de pouvoir se redresser de toute la puissance de sa liberté contre les lois de sa conscience. Au lieu de répondre à cet avertissement, qui devait être le dernier, le prélat, se mettant à la tête des Gibelins, lança son cheval contre l'ennemi, massé dans la plaine de Campaldino, en face de Bibbiena (11 juin 1289). La journée lui fut fatale : ses troupes furent taillées en pièces ; lui-même fut trouvé parmi les morts, et les vainqueurs, détachant son casque et son épée, suspendirent ce curieux trophée aux voûtes de Saint-Jean de Florence (1), où il resta jusqu'au règne de Cosme III. Triste fin pour un

1. BEVEGNATI, *Dissert.*, c. VII.

Digitized by Google

prélat ! Que n'avait-il écouté, comme en 1277, les conseils de la servante de Dieu ! Que n'était-il rentré dans les voies de la politique dont elle avait cherché à lui faire goûter les avantages, la politique des papes, ou plutôt de l'Évangile, la seule qui fût en harmonie avec ses devoirs, les circonstances et les besoins de l'Église !

Marguerite avait échoué à Arezzo devant l'obstination d'une injustifiable ambition; Nicolas IV ne devait pas être plus heureux dans ses négociations avec les différentes cours de l'Europe. Philippe le Bel refusait de sortir de ses États; Rodolphe de Habsbourg, loyal et vaillant prince sur qui le pontife romain fondait de grandes espérances, était emporté par la mort (30 septembre 1291); Alphonse d'Aragon et Jacques de Sicile, marchant sur les traces de Frédéric II, concluaient en secret avec le sultan Kélaoun, le 25 avril 1290, un pacte d'alliance qui n'était qu'une infâme trahison. Seul, Édouard d'Angleterre prenait la croix (1289) et s'engageait à conduire l'expédition d'outre-mer, pendant qu'aux extrémités de l'Orient, Argon, souverain des Tartares de Perse, et Koublaï-Khan, son suzerain, promettaient de seconder ses efforts (1).

Le roi d'Angleterre fixait le départ des croisés au mois de juin 1293. C'était trop tard ! Le 15 mars 1291, le sultan d'Égypte, Melek-Messor, profitant des dissensions des chrétiens, met-

1. ROHRBACHER, *Hist. de l'Église*, t. LXXXVI. — Cf. RAYNALD, t. IV, p. 72.

Digitized by Google

tait le siège devant Saint-Jean d'Acre (Ptolémaïs), et le 18 mai suivant, cette place forte, le dernier rempart de la Palestine, tombait au pouvoir du Croissant (1).

La nouvelle de cette catastrophe provoqua un long cri de douleur dans toute l'Europe; mais tout se borna là. En vain Nicolas IV essaya-t-il de relancer les preux de l'Occident à la délivrance des saints Lieux; en vain les pressa-t-il de voler au secours de leurs frères d'Orient et de tenter un suprême effort pour arracher au joug de l'islamisme une terre dont la conquête avait coûté à leurs pères deux siècles d'efforts gigantesques. Aucun souverain, aucun baron ne répondit à son appel. L'ère des croisades, ouverte avec Godefroy de Bouillon, s'était fermée sur la plage de Tunis avec le dernier soupir de saint Louis. La Croix reculait devant le Croissant, et l'Europe marchait à pas précipités vers une décadence dont les différentes phases se nomment la guerre de Cent Ans, le grand schisme d'Occident, la chute de Constantinople, et dont il ne faut pas chercher la cause ailleurs que dans les luttes intestines des nations chrétiennes. Du moins les souverains pontifes eurent-ils le mérite d'interposer leur autorité pour essayer de mettre fin aux funestes démêlés de l'Occident et de reconquérir l'Orient à la civilisation, et les enfants du séraphique Patriarche, celui d'être les plus

1. BAREILLE, *Hist. de l'Église*, t. XXIX, pp. 620-623.

Digitized by Google

dévoués auxiliaires de la Papauté et les infatigables champions d'une cause qui honore ses défenseurs et qui touche toujours aux intérêts les plus vitaux du monde catholique : la délivrance des saints Lieux.

Digne fille de saint François, la pénitente de Cortone ne pouvait demeurer étrangère ou indifférente au mouvement religieux de son siècle. Nous venons de voir qu'elle y prit part mais dans quelle mesure, c'est ce qu'il est plus difficile de déterminer. Du témoignage de Bevegnati et des visions citées à la page précédente, il ressort manifestement que Marguerite appuya de ses conseils le zèle des prédicateurs de la croisade. Mais est-ce une raison pour voir en elle un Pierre l'Ermite, un saint Bernard, une sainte Catherine de Sienne? Non; sa mission, bien que partie de la même source, ne s'éleva pas si haut! Elle se résume en deux mots : prier pour le recouvrement « tant désiré (1) » de la Terre sainte, et transmettre aux Franciscains les communications divines qui avaient trait à cet objet. C'est dire qu'elle ne franchit pas les limites de l'ordre privé.

En revanche, le rôle de la médiatrice de la paix sort des voies ordinaires. Là, la confidente du Très-Haut apparaît dans toute sa grandeur; là, elle exerce une action publique, sublime autant que féconde, toute au profit de sa patrie.

1. BEVEGNATI, c. IX, p. 48.

Digitized by Google

Résumons-nous. Une fille du peuple, une pauvre pécheresse choisie de Dieu pour être l'organe de sa voix et la médiatrice de la paix; une cité remuée par l'apostolat de sa parole et par l'efficacité de ses exemples; Cortone devenant l'écho de Rome, et les révélations d'une recluse confirmant les solennels avertissements du chef de l'Église : ces faits, si glorieux pour Marguerite, constituent sa mission extraordinaire.

On peut nier, quoique à tort, le caractère surnaturel de cette mission; mais on n'en saurait supprimer ni l'opportunité ni le côté grandiose, et même à ne considérer que les saintes audaces de cette fille de villageois, on sera obligé de reconnaître qu'elle avait, sur les questions alors agitées, des vues qui dépassaient celles des plus habiles diplomates de son temps. Si les résultats ne répondirent pas aux ardeurs de son zèle, si la tentative de croisade se termina par un désastre irréparable, ce n'est pas sur elle qu'il faut en faire retomber la responsabilité.

Nous livrons aux méditations des hommes habitués à réfléchir ces considérations, ou plutôt ces aperçus sur l'influence sociale de sainte Marguerite, et nous revenons en hâte à l'étude de son cœur. Aussi bien serait-ce se méprendre sur la grandeur réelle des saints que de les juger seulement d'après quelques actions d'éclat. Pour les bien connaître, il faut pénétrer dans leur vie intime. C'est là que

Digitized by Google

s'épanouissent, sans commande ni contrainte, toutes les qualités de leur esprit, toutes les tendresses de leur cœur. Ne craignons donc pas de descendre des hauteurs où nous avons contemplé l'héroïne de Cortone, de franchir le seuil de son ermitage et d'interroger les secrets d'une existence toute faite de silence, de sacrifices et d'abnégation. Nous y apprendrons par quels âpres et ténébreux sentiers marchent les âmes d'élite, avant d'atteindre les cimes lumineuses de la perfection.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

LA RECLUSE

(1288-1290)

Qu'avait-elle donc d'extraordinaire, qu'avait-elle de merveilleux, cette habitation du mont Saint-Gilles, pour mériter d'être visitée par les anges et d'attirer sur elle les complaisances du Très-Haut? Rien, sauf la magnificence du paysage. C'était une masure plus que modeste, bâtie sur une étroite esplanade, sur le glacis de la citadelle de Cortone et dans l'enceinte des remparts. Un crucifix en faisait l'unique ornement. Elle était contiguë à un vieux sanctuaire bénédictin dédié à saint Basile le Grand : sanctuaire saccagé par les Arétins en 1258 et abandonné depuis. Tout autour régnait une profonde solitude, qui n'était troublée que par le bruit des trompettes guerrières, lorsqu'elles sonnaient les heures de garde pour les soldats de la garnison. Une seule chose allait animer cette solitude, réveiller les échos de ces ruines et donner du prix aux moindres touffes d'herbe d'une roche que les souvenirs antiques n'eussent assurément point sauvée de l'oubli; cette chose, c'était la présence de Marguerite.

Effacer de l'oratoire bénédictin la trace des ravages causés par la guerre ou par l'action du

Digitized by Google

temps, fut le premier soin de la recluse. Pour assurer le succès d'une entreprise qui n'était pas sans difficultés, elle eut recours, selon sa coutume, à l'influence du *saint chevalier*. Ce ne fut pas en vain. Hugues Casali plaida victorieusement la cause de sa cliente devant le Grand Conseil et obtint que la commune se chargerait des frais de restauration. Mais les événements et les hommes semblaient conjurés contre la *Victime de Jésus*. L'évêque d'Arezzo, Guillaume Ubertini, auquel elle adressa sa supplique, ne répondit pas; l'année suivante, il tombait, comme nous l'avons vu, sur le champ de bataille de Campaldino. Ce ne fut que le 27 août 1290, après deux longues années d'attente, que le nouvel évêque d'Arezzo, Hildebrand, de la famille des comtes Guidi di Romena, prélat d'une grande pureté de doctrine et de mœurs, autorisa la bénédiction de la chapelle (1). Enfin, le 6 septembre suivant, le sanctuaire de Saint-Basile, rendu au culte et reprenant ses vêtements de fête, ouvrait ses portes aux fidèles; et sur la présentation de Hugues Casali, don Badia Ventura en était nommé le chapelain (2).

Aux épreuves suscitées par le caractère aventureux d'Ubertini s'en étaient mêlées d'autres, plus douloureuses encore. Affaiblie par les austérités, traînant une vie languissante,

1. BEVEGNATI, c. VII, p. 26, et *Dissert.*, c. XII. — Hildebrand gouverna l'Eglise d'Arezzo de 1289 à 1312.
2. *Ibid.*, *Dissert.*, c. III.

Digitized by Google

sevrée des consolations divines en même temps que du commerce des créatures (1), Marguerite était vraiment sur la croix. Son empire sur la création semblait enchaîné. Plus de miracles, plus de vues prophétiques; ces dons gratuits lui étaient retirés pour un temps, afin qu'elle sût qu'ils lui étaient seulement prêtés, et qu'ils ne lui étaient pas octroyés pour elle-même, mais pour le bien d'autrui. Dès lors, rien ne la distinguait plus de ses concitoyens, si ce n'est une patience supérieure aux tribulations dont elle était abreuvée.

Ces tribulations lui venaient de toutes les classes de la société. Le vulgaire qui l'avait admirée l'accusait d'inconstance de caractère et passait, avec sa légèreté habituelle, des accents lyriques de l'enthousiasme aux cruautés de la raillerie. Les gens d'affaires la trouvaient inutile; les sages du monde, ces pharisiens qui s'arrogent le droit de tout critiquer, prétendaient que Dieu ne pouvait se manifester à une créature si indigne de son choix, et se scandalisaient de l'importance que les Frères Mineurs attachaient à la direction d'une pécheresse; les gens de mauvaises mœurs l'accusaient de sortilège, la traitaient d'hallucinée, de visionnaire, de démoniaque, et se moquaient de la simplicité des personnes qui venaient de loin pour la visiter. Un jour, une femme du peuple, se faisant l'écho de la malignité publique, ne crai-

1. Le Sauveur lui avait interdit toute relation avec les séculiers, comme étant une source de dissipation.

Digitized by Google

gnit pas de lui reprocher en face *ses désordres d'autrefois* et *son hypocrisie actuelle* (1).

Par malheur, la conduite de sa servante donnait à ces calomnies une apparence de vérité, à ces injures une ombre de raison. Cette femme, abusant de la confiance de sa maîtresse, tournait en ridicule toutes ses pratiques de piété et quêtait tous les jours, au lieu de le faire tous les mois, un flacon de vin dont on devine l'emploi (2). Sous l'impression de pareilles critiques et de pareils soupçons, le zèle des amis de Marguerite se refroidissait, et l'impudente audace de ses détracteurs allait croissant.

Que faisait l'humble Tertiaire pendant cette épreuve? Toujours animée de l'esprit de l'Évangile, elle se vengeait en chrétienne : elle priait, elle pardonnait, elle rendait service! Cherchait-on à la défendre, à la consoler? elle répondait : « Les injures que je supporte pour l'amour de mon Dieu me semblent plus douces que le miel, et versent plus de délices dans mon âme que toutes les consolations intérieures (3). » Dure à elle-même et clémente aux autres, « elle aurait voulu baiser les lèvres qui l'avaient diffamée (4) », et toute sa vengeance, au plus fort de la tempête, consistait à s'offrir elle-même en

1. BEVEGNATI, c. v, p. 9; et c. x, p. 39.
2. BEVEGNATI, c. v, p. 15. — Le P. Bevegnati avait ordonné à la Sainte, en raison de l'épuisement de ses forces, de prendre un peu de vin, et à la servante d'en quêter un flacon par mois.
3. *Ibid.*, c. v, p. 9.
4. *Ibid.*

Digitized by Google

holocauste pour les coupables : « Pardon, ô Père des miséricordes ! Pardonnez à tous ! Au nom de la bienheureuse Vierge Marie et des saints, rendez-leur, en échange du mal qu'ils me font, l'abondance de vos bénédictions. S'il vous faut une victime, Seigneur, prenez-moi ; que les coups de votre justice tombent sur ma tête, mais que la leur soit épargnée (1). »

Le P. Bevegnati prit sa défense ; il chassa la servante infidèle, qu'il remplaça par l'incorruptible et dévouée Sœur Egidia, et consola la pauvre recluse, mais sans réussir à dissiper entièrement un orage dont il allait lui-même subir le contre-coup.

Sans s'arrêter aux calomnies semées contre la voyante, les Frères Mineurs étaient, en effet, partagés en deux opinions. Les uns, s'appuyant sur ses changements de cellule et ses visions, concluaient à l'illusion ou au surnaturel diabolique ; les autres, se fondant sur la sincérité de sa pénitence et l'héroïsme de ses vertus, penchaient pour le surnaturel divin. L'affaire fut portée au chapitre provincial, convoqué à Sienne en 1288, dans le but de pourvoir au remplacement de Raynald de Castiglione, décédé. Le nouveau custode, Jean de Castiglione, inquisiteur de la foi, homme d'une grande science et d'une éminente sainteté (2), ne se montra pas moins que son compatriote le protecteur de la Sainte, qu'il avait lui-même souvent éclairée

1. BEVEGNATI, c. IV, p. 11.
2. *Ibid.*, c. IX, pp. 13 et 30 ; et c. XI, p. 7.

Digitized by Google

de ses conseils ; mais il décida que, pour ne pas irriter les esprits, on se tiendrait sur la réserve, et qu'à moins de cas de nécessité, le P. Bevegnati ne visiterait plus la malade que tous les huit jours (1). Il mourut en 1290 et eut pour successeur le P. Philippe, qui, prenant tout de suite une mesure radicale, envoya le P. Bevegnati au couvent de Sienne (2), avec mission de rétablir la paix entre les diverses factions qui s'y disputaient le pouvoir.

Qu'on se figure l'affliction de la Sainte à cette nouvelle. De bronze pour les injures du monde, indifférente aux contradictions soulevées au sujet de la nature de ses visions, elle se montra très sensible au départ de son guide spirituel. Ceux-là ne lui en feront pas un crime, qui se souviendront de la bonté avec laquelle il avait accueilli la pécheresse ! A plus forte raison si, comme Marguerite, ils savent par leur expérience personnelle tout ce que vaut un sage directeur, tout ce qu'il déverse de lumière et de force, de patience et de courage, souvent au milieu des circonstances les plus délicates, dans l'âme qu'il conduit à Dieu ! N'est-il pas l'œil qui surveille, la main qui redresse, le cœur qui console, le souffle qui fait éclore et développe le germe de la grâce ? Quoi de plus naturel, quand il s'éloigne, que de pleurer un départ qui est toujours un brisement de cœur et la perte d'un conseiller sûr et discret !

1. Bevegnati, c. v, p. 9.
2. *Ibid.*, c. v, p. 9.

Digitized by Google

Toutefois, les adieux ne furent point sans consolation. La Bienheureuse prédit au vénérable P. Bevegnati « qu'il assisterait à ses derniers moments (1); que pour elle, en dépit des efforts de ses calomniateurs, les Frères Mineurs continueraient à la protéger et à diriger sa conscience (2), et qu'après un assez long intervalle, l'Ordre aurait la garde de son tombeau (3) ».

Après le départ du P. Bevegnati, Philippe, le nouveau custode, et Badia Ventura, le chapelain de Saint-Basile, devinrent les guides spirituels de la Sainte.

Toute séparation laisse une blessure au cœur, et la profondeur en est toujours proportionnée à l'intimité de l'attachement. Nulle douleur n'égale celle d'un ami séparé de son ami, celle d'une mère séparée de son fils, parce que personne n'aime comme un ami, comme une mère. Mais s'il en est ainsi lorsqu'il s'agit de simples créatures, que sera-ce donc si l'objet de l'amour est le bien suprême, la Beauté et la Bonté infinies, Dieu en un mot, et qu'on soit privé de sa présence? Alors, c'est plus qu'une douleur, « c'est, selon l'expression même de Notre-Seigneur, un martyre inexprimable (4) ».

1. Bevegnati, c. v, p. 40.
2. *Ibid.*, c. ii, p. 9.
3. *Ibid.*, c. ii, p. 9. — « Cum constet ex fama ipsam proprio ore prophetasse quod dicta Ecclesia ad regimen dicti Ordinis *post longum tempus* devenire debebat. » (*Ibid.*, *Dissert.*, p. 175.)
4. *Ibid.*, c. v, p. 1.

Digitized by Google

Ce martyre inexprimable, avec ses délaissements et ses crucifiantes angoisses, ce martyre qu'ont éprouvé tous les saints, la *Victime de Jésus* le subit à son tour; et au milieu de quelles amertumes! En proie aux aridités d'esprit, se croyant pour ce motif abandonnée et réprouvée de Dieu, haletante, éperdue, elle ressemblait à l'épouse du Cantique des cantiques, qui demande à toutes les créatures où est son Bien-Aimé, et qui court à travers les rues de Sion, s'imaginant qu'à chaque pas elle va le rencontrer. En vain ses confesseurs essayaient-ils de faire pénétrer un rayon de lumière dans la nuit obscure où son esprit était plongé. Elle était inconsolable : il lui manquait le Dieu de son cœur, et avec Dieu, tout lui manquait. « Seigneur, s'écriait-elle en gémissant, si je dois être damnée, comme je le mérite, accordez-moi du moins la grâce de vous aimer et de vous servir fidèlement ici-bas jusqu'à mon dernier soupir (1). » D'autres fois, la violence des sentiments qui l'oppressaient lui inspirait des appels déchirants, dont l'amour doublait la force : « Dieu tout-puissant, rendez-moi vos bonnes grâces! Que je vous voie, ô divin Époux de mon âme! Car sans vous je n'ai point de repos. Pardonnez-moi, Seigneur, la hardiesse de mon langage; car rien ne peut remplir mon âme, si ce n'est vous, qui seul renfermez la plénitude des délices (2). » Et l'Époux se cachait, comme la mère

1. Bevegnati, c. vii, p. 7.
2. *Ibid.*, c. v, pp. 2 et 15.

Digitized by Google

se cache à son enfant, pour aiguillonner encore davantage l'activité de ses désirs.

Pour concevoir l'étendue de la douleur de Marguerite, il faudrait aimer comme elle, et comme elle avoir entrevu, non plus dans les obscurités de la foi, mais dans les irradiations de l'extase, cette Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle qui illumine le ciel de ses splendeurs. Ces mystères nous dépassent; ne cherchons point à les approfondir. Disons seulement que la pauvre recluse soutint avec courage ce martyre mystique, le plus douloureux de tous, et qu'elle en sortit, comme saint Jean était sorti de sa chandière d'huile bouillante, plus alerte et plus vigoureuse qu'auparavant.

Quelle fut la durée de ce martyre? Nous ne pouvons pas l'indiquer d'une manière précise; mais la suite des événements nous incline à croire que l'épreuve se fit sentir toute une année, du 1er mai 1288 au mois d'avril 1289. Enfin, vint l'heure où Celui qui avait fait la blessure et seul pouvait la fermer, jugea à propos de répandre un peu de baume sur la plaie et de manifester sa présence. Au seul son de sa voix, Marguerite, tressaillant d'allégresse, hors d'elle-même, s'élança au-devant de lui avec l'impétuosité de la flamme retenue longtemps captive. « Seigneur, lui dit-elle, en se plaignant amoureusement de son absence, pourquoi m'avez-vous si longtemps délaissée? — Je ne t'ai point délaissée, répondit-il; je me tiens toujours près de toi. Mais tu voudrais toujours te nourrir du lait

Digitized by Google

des consolations sensibles, et il faut qu'étant la fille de mon Cœur, tu sois abreuvée de fiel avec moi. Sache donc que ta constance dans la sécheresse et la désolation intérieure m'honore davantage et t'est plus profitable, parce qu'alors tu me sers, non selon ton goût, mais selon le mien. La terre est le lieu des combats, et je ne veux pas que tu y goûtes les délices du paradis. — Ah! Seigneur, où vous êtes, là est le paradis », répliqua-t-elle aussitôt (1).

Sublime réponse, tout illuminée des clartés de l'Évangile, et que rediront avec Marguerite toutes les âmes qui cherchent Dieu et l'aiment sincèrement! Accomplir sa sainte volonté fait tout leur bonheur, et qu'elles soient sur le Thabor ou sur le Calvaire, dans les jubilations de l'extase ou dans les angoisses du délaissement, elles se plaisent à répéter ce cri de la recluse de Cortone : « Où vous êtes, Seigneur, là est le paradis. »

Consolée, la Sainte se fit consolatrice à son tour. Elle écrivit à son ancien directeur, Giunta Bevegnati, toujours au nom et de la part de Dieu, trois lettres, que nous enchâssons avec bonheur dans notre récit.

Voici la première : « Paix et bénédiction. Dieu vous recommande ses fils et spécialement les pécheurs, qu'il a rachetés à un si haut prix. Croissez chaque jour en grâce, et rendez au souverain Maître la gloire qui lui appartient. Il

1. BEVEGNATI, c. V, p. 17; et c. VII, p. 6.

Digitized by Google

sait honorer ses fidèles serviteurs. Il ne vous en coûtera pas, que dis-je? vous ferez vos délices de travailler pour lui, si vous avez présentes à la mémoire les souffrances du Calvaire et les pures voluptés du paradis. La coupe que le serviteur de Dieu Franco a vue en songe est le symbole de vos œuvres, parce que vous prêchez l'Évangile avec force à la face d'un peuple obstiné dans sa révolte. La croix posée dans vos mains est une invitation à la porter. La rose est l'emblème du parfum que répand autour de vous la fleur de votre chasteté. Tonnez contre les prévarications des chrétiens, mais sans oublier de rappeler aux prévaricateurs qu'ici-bas le trône de ma miséricorde est toujours accessible. Soyez toujours grave dans vos mœurs, et le Seigneur sera avec vous, pourvu que vous ne vous sépariez pas de lui par le péché. Il vous bénit, et l'auguste Mère de Dieu vous protège (1). »

Quelque temps après, elle lui faisait part d'une nouvelle vision où Notre-Seigneur lui avait dit : « Écris à mon fils (le P. Giunta) de pleurer sur moi qui suis quotidiennement crucifié par les pécheurs, surtout à Sienne; car il n'est pas de cité où, proportionnellement à la population et malgré les lumières de la foi, l'orgueil et l'impureté entraînent plus d'âmes en enfer. Qu'il répande son âme dans l'oraison et les larmes, et j'éclairerai son intelligence;

1. BEVEGNATI, c. VIII, p. 8.

Digitized by Google

qu'il n'attribue qu'à moi tout le bien qu'il fait; qu'il prêche à temps et à contre-temps, mêlant à la douceur qui attire la force qui entraîne; car il y a peu d'ouvriers apostoliques aujourd'hui (1). »

Enfin, le 25 novembre (1289?), après la vision sur la chute de Tripoli, elle lui mandait de revenir un instant à Cortone pour apaiser la querelle survenue entre les Rossi et les Recabeni, et lui transmettait ces encourageantes paroles du Sauveur : « Que le Père (Giunta) te console et te visite par amour pour moi. Qu'il n'épargne pas sa peine; car je lui prépare de grandes faveurs, en récompense de sa sollicitude pour ton avancement spirituel. Je le bénis pour tant de travaux entrepris en vue de ma gloire, et le ferai grand dans le ciel. Qu'il se prépare à recevoir mes dons surnaturels, et qu'il s'efforce d'effacer jusqu'aux moindres taches de sa conscience. Il aura une grâce spéciale pour rétablir la paix dans les âmes par la confession, et la concorde publique par la prédication. Qu'il soit un apôtre par sa fermeté de caractère, un prophète par l'amour de la vérité, un confesseur de la foi au sein des tribulations... Que l'épreuve n'abatte pas son courage; car on ne vient à moi que par le chemin du Calvaire, et mes grâces sont toujours proportionnées à la violence de la tempête. Qu'il conforme sa manière d'agir à cet écrit. Il est le fils béni que j'invite à travailler avec toi à la pacification de Cortone (2). »

1. BEVEGNATI, c. IX, p. 13.
2. *Ibid.*, c. IX, p. 26.

Digitized by Google

Par humilité, le P. Bevegnati n'a pas publié ses réponses à de tels messages; mais elles devaient évidemment porter ces caractères d'oubli de soi-même, d'abandon total à la volonté de Dieu, de zèle des âmes, que le souverain Juge se plaît à louer en lui. Ce dont on ne peut douter, c'est que grande fut sa joie en lisant des épîtres qui sont elles-mêmes une magnifique réponse à ses exhortations. Grande est aussi la nôtre, en les parcourant après lui. On sent qu'un souffle angélique, ainsi qu'il l'affirme lui-même, court à travers ces lignes. Quoi de plus suave que ces sentiments de paix qui les remplissent et qui contrastent si vivement avec les troubles de l'époque! Quoi de plus admirable que l'énergie avec laquelle la Bienheureuse s'élève contre les violateurs de la loi divine! Quoi de plus touchant que l'affection, plus pure et plus limpide que le cristal, qui unit ces deux belles âmes! Quoi de plus ravissant enfin que le saint enthousiasme avec lequel ces deux séraphins de la terre, l'apôtre et la recluse, mêlant leurs voix aux concerts harmonieux de leurs frères du ciel, modulent alternativement les versets du cantique de la louange et de l'action de grâces! « Nous vous louons, nous vous adorons, Seigneur, dit la recluse. — O Dieu trois fois saint, Dieu des armées, toute la terre est remplie de la majesté de votre gloire », répond l'apôtre.

Nous sommes loin d'avoir épuisé tout ce que renferme de poésie, de douleurs, de chant et d'enthousiasme, l'histoire de la *Victime de Jésus*,

Digitized by Google

et nous ne la connaîtrions que très imparfaitement, si nous ne pouvions parvenir à saisir quelques-uns des secrets de son commerce intime avec le Créateur.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

LA CONTEMPLATIVE

(1288-1297)

En posant le pied pour la première fois dans le réduit où elle allait s'ensevelir toute vivante, Marguerite aurait pu dire avec le Prophète-Roi : « C'est ici le lieu de mon repos ; j'y fixerai ma demeure. » Cette troisième cellule, ainsi qu'elle se plaisait à l'appeler, fut, en effet, la dernière qu'elle occupa en ce monde. Elle y resta neuf années, comme si Dieu eût voulu que, par une juste réparation, elle lui consacrât le même espace de temps qu'elle avait donné au monde et à l'iniquité.

Sur ces neuf années, la première s'écoula au sein des tribulations qui ont fait le sujet du chapitre précédent, et les huit autres dans les suavités de la contemplation, alternant avec les langueurs et les souffrances qui en sont inséparables. On ne peut comprendre cette seconde partie de sa vie pénitente qu'en se reportant à la Sainte-Baume (1), à ces roches de la Provence où la pécheresse de l'Évangile passa les trente dernières années de sa vie.

Dès le premier instant de sa conversion, Marguerite s'était senti un attrait particulier pour

1. Grotte située à douze lieues environ de Marseille.

Digitized by Google

sainte Marie-Madeleine. Elle ne pouvait lire la scène de son pardon dans saint Luc sans avoir les larmes aux yeux, ni se souvenir des grâces obtenues par son intercession sans chercher à inculquer les mêmes sentiments de confiance aux personnes qui l'entouraient (1). Tâche facile autant qu'elle lui était douce! Car la découverte des ossements de la Sainte et la cérémonie de leur translation dans une nouvelle châsse, en présence de Charles II d'Anjou et de la noblesse provençale (2), faisaient alors refleurir par tout l'univers un culte qui n'a cessé, dans le cours des âges chrétiens, d'être la consolation des pécheurs. Dès qu'elle eut conscience de la similitude de leur vocation, elle redoubla de dévotion envers elle, et, dans la solitude de sa troisième cellule, s'efforça de suivre de plus près la trace de ses pas.

« Mais que faisait-elle dans ce désert? nous demanderont les sages de ce monde. A quoi bon s'y ensevelir, et n'eût-elle pas rendu plus de services à la société en continuant son dévouement aux malades de l'hôpital de la Miséricorde? »

La réponse est facile. Elle y faisait ce que faisait Marie-Madeleine à la Sainte-Baume, ce que font tous les contemplatifs : elle adorait, elle priait, elle aimait. Accomplir la volonté de Dieu et procurer sa gloire, n'est-ce pas assez?

1. Bevegnati, c. III, p. 2 ; c. IV, pp. 12, 15 et 18; et c. VI, p. 10.
2. Rohrbacher, ad annum 1297.

Digitized by Google

Ou bien faudra-t-il dire que le don de soi et l'esprit de sacrifice, tout ce qu'il y a de meilleur et de plus délicat dans le cœur de l'homme, perdent leur saveur parce qu'ils se rapportent directement à Dieu ?

« Vie mystique, vie inutile ! » répètent à leur tour, inconsciemment, certains catholiques plus ou moins entachés de libéralisme. Nous disons inconsciemment, parce qu'ils rougiraient, nous n'en doutons pas, de se faire de propos délibéré les échos de préjugés, mensonges et calomnies entassés contre l'Église par ses plus déloyaux contradicteurs.

Non, la vie contemplative n'est pas une superfétation, digne tout au plus du sourire dédaigneux du philosophe. Elle est, au contraire, une grande chose, comme tout ce qui a ses racines dans l'Évangile ; car elle ne vise à rien de moins qu'à l'accomplissement intégral et constant d'une des lois les plus importantes de l'ordre surnaturel : « Demandez, et vous recevrez. » Au lieu d'en médire, que n'essayons-nous plutôt de connaître la place qu'elle occupe dans le plan de la Providence ! Cherchons. La nature a ses surprises, ses touchantes harmonies, ses richesses cachées. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la grâce ?

Au centre des Alpes et sur les cimes les plus inaccessibles, se cachent des lacs limpides, protégés par une ceinture de rochers stériles et de glaciers éternels. Il semble que ces régions désolées n'aient aucun rapport avec le reste de la

Digitized by Google

terre; il semble que ces ondes solitaires n'aient pas d'autre rôle à remplir que de réfléter la lumière scintillante des étoiles ou les feux du soleil qui s'y mire silencieusement. C'est la pensée qui monte naturellement à l'esprit du touriste assez hardi pour s'aventurer sur ces âpres sommets. Il change d'avis lorsque, redescendu dans la plaine, les riches vallées du Dauphiné s'ouvrent devant lui. Des torrents déchirent les flancs de la montagne et roulent avec fracas leurs eaux écumantes sur un lit rocailleux; les sources limpides jaillissent de toute part, et l'Isère, courant entre de vertes prairies et des collines boisées, étale ces belles nappes d'eau que les feux du soleil ne sauraient tarir et qui redoublent de fraîcheur et d'abondance à mesure que le soleil est plus brûlant. Le voyageur admire; il ne s'étonne plus.

Le contemplatif est dans l'ordre moral ce que sont dans l'ordre physique ces lacs ignorés. A genoux sur sa montagne et loin des regards humains, nouveau Moïse, les bras tendus vers le ciel, il s'interpose entre les criminelles jouissances des pécheurs et les revendications de la justice divine, et se regarde comme débiteur envers tous du service de la prière et de l'expiation.

Marguerite remplissait cet office si auguste, si nécessaire de médiatrice, et elle l'étendait à tout l'univers, aux défunts aussi bien qu'aux vivants. Elle descendait d'abord dans la prison temporaire du purgatoire, dont les pauvres cap-

Digitized by Google

tifs avaient la meilleure part de ses suffrages. Elle remontait ensuite sur la terre et priait pour l'Église militante. Quiconque a lu l'histoire du Patriarche d'Assise ne sera pas surpris de voir toutd'abord dans son cœur la dévotion à l'auguste personne du Pape, et sur ses lèvres une prière plus ardente pour celui qui tenait le gouvernail de la barque de Pierre dans des temps si troublés. Elle intercédait aussi pour l'Ordre auquel elle était agrégée; pour Cortone, sa patrie d'adoption; pour ses bienfaiteurs et même pour ses ennemis; enfin, pour la conversion des hérétiques et l'extension du règne de Jésus-Christ. Elle déclare elle-même que « lorsqu'elle priait pour les Sarrasins, et surtout pour les Tartares, elle éprouvait une joie indicible (1) ». C'est qu'en effet, à cette époque, un certain nombre de sectateurs du Coran, à Maroc et sur la côte africaine, abjuraient leurs erreurs; et, d'un autre côté, les portes de la Mongolie et de l'extrême Orient s'ouvraient devant le plus célèbre missionnaire de ces temps, Jean de Montecorvino (2).

Un seul peuple était excepté, le peuple juif, le peuple maudit! Dès qu'elle voulait prier pour les fils d'Israël, leur déicide et l'obstination de

1. BEVEGNATI, c. VI, p. 25.

2. Le Franciscain Jean de Montecorvino fut envoyé par Nicolas IV, en 1289, à la cour de Koublaï-Khan, chef des Tartares et petit-fils de Gengis-Khan, convertit les grands du royaume, et fut nommé par Clément V légat du Saint-Siège et archevêque de Cambalick (Pékin), avec sept suffragants pris dans son Ordre.

Digitized by Google

leur haine se présentaient à sa mémoire et arrêtaient la prière sur ses lèvres. Comment expliquer une pareille exclusion, un pareil sentiment de répugnance, dans une âme dont la charité embrassait tous les lieux, toutes les races, tous les temps, à moins d'admettre avec nous que ce sentiment était fondé sur l'attitude même de ceux qui le provoquaient? Attitude plus qu'étrange en effet! Dispersés parmi les nations, sans se mêler à aucune, trahissant tour à tour les Maures et les catholiques, chassés d'Espagne par les Almohades et de France par Philippe-Auguste, *à cause de leurs exactions*, sans patrie, sans autels ni sacrifices, mais unis entre eux, à travers toutes les patries, par le lien de la nationalité et par la haine du nom chrétien, les Juifs n'épargnaient rien pour se rendre odieux aux peuples qui leur donnaient l'hospitalité. L'usure, la trahison, les sacrilèges, l'assassinat même, étaient pour eux des faits coutumiers (1); et ce qui caractérise les perfidies et atrocités mises à leur charge, c'est qu'elles n'étaient pas le fruit d'une perversité ou d'une vengeance isolées, mais l'effet et la conséquence logique des enseignements du Talmud, code religieux et rituel occulte du judaïsme.

1. ROHRBACHER, *Hist. de l'Église*, l. LXXVI. — Cf. *Saint Jean de Capistran*, par LÉON DE KERVAL. Paris, 1887, ch. IV. — Nous sommes d'autant plus à l'aise pour dénoncer les méfaits des Juifs, que, de leur propre aveu, les souverains pontifes n'ont jamais manqué d'élever la voix, au besoin, pour les protéger contre les représailles et les colères des chrétiens.

Digitized by Google

Ouvrez le Talmud, et vous y lirez « que l'Église est un lieu de prostitution consacré aux idoles ; l'Évangile, un livre impie, destiné aux flammes du bûcher ; le chrétien, un être voué au mépris ». Ici les termes sentent la cruauté du fauve. On rougirait de les transcrire, s'il n'était nécessaire de les apporter en témoignage contre les coupables intéressés à les effacer de l'histoire comme ils les ont effacés de la lettre de leur code religieux. Les voici dans leur brutale crudité :

« Dieu a ordonné aux Juifs d'enlever tous les biens des Goïm (1), n'importe par quel moyen, la ruse, la force, l'usure ou le vol. — Il est ordonné aux Juifs de ne voir dans les chrétiens que des brutes, et de les traiter comme de vils animaux (2). »

C'est la haine érigée en dogme, le vol et l'in-

1. Par Goïm, les Juifs entendent tous ceux qui n'appartiennent pas à leur nationalité.

2. Ces deux prescriptions, imprimées dans les éditions de Venise (1520) et d'Amsterdam (1600), ont été, il est vrai, biffées dans les éditions modernes. Mais que de passages, sous un langage un peu moins cynique, ont gardé le même esprit ! Parmi les ouvrages qui traitent de la question juive, nous signalons les suivants : *Le Juif*, par GOUGENOT DES MOUSSEAUX ; *Le mystère du sang*, par H. DESPORTES ; *La France juive*, par DRUMONT ; *Le Juif tamuldiste*, par ROHLING, traduction de M. DE LAMARQUE, qui écrit en gros caractères sur la couverture du livre : « Récompense de 10.000 francs à celui qui prouvera qu'une seule des citations contenues dans cet ouvrage est fausse. » Les fils d'Israël, si âpres au gain, n'ont pas relevé le défi ! « Malheur au monde, s'écriait en 1803 un rabbin converti à la religion grecque, malheur au monde, si les Juifs parviennent à

Digitized by Google

justice en loi, le brigandage et le meurtre rituel en œuvres louables et saintes. A quoi bon parler de scrupule et de sens moral à des hommes qui professent de pareilles doctrines? Tout leur est permis, et ils se permettent tout, en effet, pour arriver à la domination universelle, rêve inavoué, et toujours inassouvi, d'une ambition dix-neuf fois séculaire.

Est-il étonnant que des doctrines si révoltantes aient attiré sur leurs têtes les sévérités d'Innocent III, de Philippe-Auguste et de saint Louis (1)? Est-il étonnant qu'elles aient soulevé contre eux les protestations indignées des Pères de l'Église, et que saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, Pierre le Vénérable, dénonçant tour à tour leurs menées souterraines, les aient traités de *race maudite*, d'*ennemis personnels du Christ*, de *réprouvés* (2)? C'étaient leur obstination dans

l'hégémonie sociale! » Ils y sont parvenus! C'est le châtiment de l'Europe apostate.

1. Innocent III, mis au courant des méfaits des Juifs et découvrant les principaux caractères de leur action occulte, néfaste et universelle, prit contre eux une mesure empreinte de plus de sagesse encore que de sévérité. Il exigea de Raymond VI, comte de Toulouse et chef des Albigeois, lorsque celui-ci fit sa soumission (18 juin 1209), qu'il prêtât serment, avec seize barons, ses vassaux, *d'exclure les Juifs de toutes les fonctions publiques* (LUC DE TUY, *adv. Albigens*). C'était une mesure de salubrité sociale que le concile de Latran, six ans après, sanctionna et étendit à toute la chrétienté (ROHRBACHER, *Hist. de l'Eglise*, l. LXXI).

2. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Œuvres complètes*, trad. BAREILLE, t. II, p. 283. Premier discours contre les Juifs. — S. *Hieronymus*, édit. Migne, p. 618. — *Petrus venerabilis*, édit. Migne, p. 603.

Digitized by Google

l'erreur et leur endurcissement incurable qui consternaient l'âme aimante de Marguerite et paralysaient les effets de sa prière.

Malgré cette répugnance, dont elle n'était pas maîtresse, la recluse de Cortone priait pour tous, sans acception de personnes, et sa prière s'élevait toujours sur les deux ailes de la mortification et de l'amour! Ah! si les rochers de l'Apennin pouvaient parler, que de macérations, que de sacrifices, ils nous dévoileraient! Que de larmes versées pour le salut des âmes!... Mais non, le voile qui couvre ces secrets ne sera déchiré qu'au grand jour des révélations. Ce que nous savons seulement, c'est que la solitude avait ses horreurs, les austérités leur effroi, que souvent la chair reculait épouvantée, et que l'esprit ne reprenait son empire qu'au souvenir de la Passion ou des récompenses futures. Quelquefois Notre-Seigneur intervenait directement pour réconforter l'âme de sa servante. Témoin cette vision du 21 juillet, où il lui apparaissait au milieu d'une radieuse escorte d'anges et accompagné de Marie-Madeleine, dont la terre et les cieux s'apprêtaient à célébrer la fête: « Vois-tu, lui disait-il, celle à qui je pardonnai dans la maison du pharisien? Cette robe d'argent qui recouvre ses épaules, ces diamants qui ruissellent à son diadème, cette gloire qui l'environne, voilà le prix de sa pénitence dans l'antre (de la Sainte-Baume) (1). » Et Marguerite,

1. BEVEGNATI, c. VI, p. 10.

Digitized by Google

fortifiée par cette vision, reprenait avec plus d'ardeur que jamais ces privations et ces sacrifices qui, tout en lui tressant au jour le jour une couronne impérissable, rachetaient les crimes de ses contemporains.

Comment sa prière n'eût-elle pas été agréable à Dieu? Sa vie lui chantait un cantique continuel! Nuit et jour, le parfum de ses jeûnes et de ses supplications montait jusqu'au trône du souverain Juge pour fléchir sa colère, puis redescendait en flots de grâces sur la terre, comme le grain d'encens monte sous l'action du feu jusqu'à la voûte du temple, pour se répandre ensuite en nuages odoriférants sur la foule agenouillée.

Qu'on ne s'étonne pas de cette vertu rédemptrice de l'oraison et du jeûne; elle découle de deux principes aussi féconds qu'inébranlables : la réversibilité des mérites de l'innocent en faveur du coupable, et le grand sacrifice du Calvaire, dont cette rédemption partielle n'est que la continuation et le complément. Elle découle aussi des promesses divines, aux conditions marquées par l'apôtre saint Jacques : « *La prière persévérante du juste est très puissante sur le cœur de Dieu.* »

Les faits confirment ici la doctrine, et les chroniques locales signalent maint fléau écarté, maint prodige obtenu par l'intercession de la recluse : tant sa prière était puissante sur le cœur de Dieu ! Le divin Maître alla un jour jusqu'à lui dire : « Tout ce que tu demanderas à

Digitized by Google

mon père en mon nom, tu l'obtiendras. Cortone méritait d'être châtiée; mais à cause de l'affection, de la vénération qu'elle te témoigne, je l'épargnerai, et les calamités dont elle était menacée ne tomberont pas sur elle. J'agirai de même avec quiconque t'aimera et prendra ta défense. Je bénirai ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront (1). » Un peu plus tard, il lui renouvelait la même promesse, sans réserve ni restriction : « J'exaucerai, je bénirai quiconque t'invoquera (2). »

Arrêtons-nous sur cette magnifique promesse. Qui pourrait, après cela, déverser le mépris sur une âme que Dieu enrichit de tant de privilèges, et dont l'héroïque pénitence servait de contre-poids aux iniquités de son siècle? Qui pourrait traiter d'inutiles des années qui contribuèrent si puissamment au bien d'une grande famille religieuse et d'une illustre cité? Non, non, ces neuf années de vie contemplative ne furent point des années perdues ; elles furent, au contraire, des années parfaitement remplies, et si l'on nous demande lequel nous paraît le plus admirable, de la Tertiaire se penchant au chevet des infirmes dans l'hôpital de la Miséricorde, ou de la pauvre recluse cachée dans les flancs de la montagne, nous répondrons sans hésiter : « C'est la recluse. »

Des vingt-quatre années que Marguerite

1. Bevegnati, c. iv, p. 11.
2. *Ibid.*, c. ix, p. 34 : « Quæcumque creatura diliget te, faciam et speciale donum gratiæ, amore tui. »

Digitized by Google

passa à Cortone, les neuf dernières ne furent pas seulement la partie la plus utile, parce qu'elle y traita exclusivement d'intérêts sacrés; elles en furent aussi la partie la plus méritoire, parce qu'elle y participa plus abondamment aux ignominies et aux douleurs de la Passion ; et la plus heureuse, parce que même au sein des orages de la partie inférieure, la fine pointe de son intelligence, comme dit saint François de Sales, demeurait dans une sérénité inaltérable, comme ces montagnes dont le sommet baigne dans des flots de lumière, pendant que la base tremble sous les éclats du tonnerre. C'est pour cette seconde période de sa vie pénitente qu'on peut lui appliquer ce que le Sauveur a dit de Marie-Madeleine : « Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée. »

La meilleure part, c'est la contemplation, avec ses adorations, ses joies, ses sacrifices et ses larmes : ne commence-t-elle pas, au sein même des douleurs de l'exil, cette vie de la patrie qui consiste toute dans la vision et l'amour de la vérité pure ? Mais à cette part où l'homme s'entretient avec Dieu et mêle son activité propre aux douces prévenances de la grâce, le Très-Haut en ajoute, quand il lui plaît, une autre purement gratuite, plus éminente, mais transitoire, où il parle et agit directement, et où l'homme est purement passif. C'est ce qui eut lieu pour la contemplative de Cortone, et si fréquemment, que son rocher était devenu, sous ce rapport, le pendant de la Sainte-Baume.

Digitized by Google

Ouvrons avec confiance le livre de ses révélations ; car l'atmosphère divine qu'on y respire, la droiture et la sincérité de l'extatique, la fidélité de l'historien, tout nous en garantit l'authenticité. Bien que l'humilité de la voyante et l'absence prolongée de son biographe aient dérobé à notre connaissance plusieurs de ces célestes entrevues ou ces détails qui donnent aux événements comme aux personnages leur véritable physionomie, ce qui nous en reste tient une place trop importante dans l'existence de notre héroïne et y trace un sillon trop lumineux, pour que nous n'y donnions pas toute notre attention. C'est comme un phare placé sur notre route pour l'éclairer.

On peut diviser ces révélations en trois classes : les unes sont relatives à l'état de l'Église et à la délivrance des saints Lieux ; les autres, à la recluse elle-même ; d'autres enfin, à cet Ordre de Saint-François auquel elle appartient. Les premières ont servi de base à notre étude sur l'essai de croisade de Nicolas IV ; il nous reste à examiner les deux autres.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

RÉVÉLATIONS RELATIVES A LA SAINTE ELLE-MÊME

Commençons par les révélations qui concernent directement la servante de Dieu.

Un jour, après la communion, Notre-Seigneur se manifeste à elle et l'interpelle trois fois, comme il avait interpellé Pierre le prince des Apôtres, dans des termes identiques et dans le même but, pour provoquer de sa part une protestation de foi et d'amour : « Marguerite, m'aimes-tu ? — Ah ! Seigneur, non seulement je vous aime, mais je souhaiterais d'habiter dans votre Cœur. — Pénètres-y donc et qu'il soit ton refuge. » Et il reprend : « Marguerite, m'aimes-tu ? » Et la voyante, intimidée par cette interrogation réitérée, réplique : « Non Seigneur. — Quand m'aimeras-tu ? — Je vous aimerai lorsque je ressentirai dans tout mon être tous les tourments de votre Passion. » Et le divin Maître l'interroge pour la troisième fois : « Marguerite, m'aimes-tu ? — Non, Seigneur ; si je vous aimais, je vous servirais mieux. J'estime qu'aucune créature ne peut vous aimer autant que vous le méritez ; mais je voudrais du moins pouvoir, par l'effusion de mon sang, vous prouver l'inviolable attachement de mon cœur. — Veux-tu mourir

Digitized by Google

sur la croix comme saint André ? — Comme il vous plaira, Seigneur, pourvu que je meure d'amour et que je sois crucifiée avec vous (1). — Et moi, je te bénis (2). »

Acte de foi et protestation d'amour, dévotion au Sacré-Cœur et esprit de sacrifice qui en découle, cette première révélation renferme déjà tout le secret de la sainteté de la recluse. Cependant Notre-Seigneur revint peu de temps après sur le même sujet. Il se montre à Marguerite tel qu'il s'était montré à l'apôtre saint Thomas et lui dit : « Mets ton doigt dans les plaies de mes mains. » Et comme elle n'ose le faire, retenue par le sentiment de son indignité, soudain il lui découvre, béante et resplendissante de lumière, la plaie de son côté. L'extatique y plonge un regard avide et, encore voyageuse ici-bas, elle contemple ce Cœur devenu le sanctuaire de l'amour et l'admiration des anges, ce Cœur d'où est sortie, rayonnante de beauté, l'Église catholique, comme Ève était sortie des flancs du premier homme, ce Cœur qui demeure à jamais la source intarissable d'où la vie s'épanche à flots sur la création, la grande école du sacrifice, le foyer toujours ardent où se ravivent les flammes de la divine charité. Alors l'amour bannit toute crainte du cœur de Marguerite. Elle baise avec transport les stigmates du divin Crucifié, et dans l'ivresse de sa jubilation elle se croit déjà parmi les dé-

1. Bevegnati, c. v, p. 42.
2. *Ibid.*, c. xi, p. 3.

Digitized by Google

lices du paradis ; elle n'en a qu'un avant-goût ! Puis le Sauveur lui dit avant de la quitter: « Ma fille, de cette blessure sacrée jailliront pour toi des torrents de lumière et de grâce; mais le moment n'est pas venu pour le clergé de proposer cette vérité et ces merveilles à l'intelligence du peuple (1). » Ainsi la voyante est initiée aux secrets du grand Roi. Elle a pénétré dans les replis intimes de son Cœur ; elle en sort transfigurée, « inondée de lumière et de grâce », et peut redire avec le Patriarche d'Assise :

In foco l'amor mi mise.
L'amour m'a mis dans un foyer d'amour.

Associer son directeur aux joies intimes de ses communications surnaturelles est pour elle un devoir auquel elle se soumet, parce qu'il est imposé par l'obéissance; mais être l'écho des divines miséricordes, exposer à ses Pères, les Franciscains, l'excellence et les richesses de la dévotion au Cœur de Jésus, ouvrir devant les fidèles, dans les champs de la grâce, des horizons à peine soupçonnés, serait au contraire pour son âme un festin sans égal, si les prévisions de l'avenir n'y mêlaient leurs amertumes. Elle sait, en effet, que l'heure de ce culte si consolant n'a pas sonné ; elle sait qu'il soulèvera de violentes contradictions et qu'il devra germer longtemps encore dans la solitude des cloî-

1. « De istis vulneribus trahes illa quæ nequeunt prædicatores referre. » (BEVEGNATI, c. VI, p. 17.)

Digitized by Google

tres avant de s'épanouir dans l'Église ; et elle attend. Qu'elle en reste donc le précurseur ; cette gloire lui suffit. C'est à des lèvres plus pures, à un cœur sans souillure ni défaillance, c'est à une vierge française du XVIIe siècle que sera confié l'honneur d'en être la révélatrice officielle et l'apôtre.

La pénitente de Cortone est la fervente adoratrice du Cœur de Jésus, mais pas encore assez fervente au gré de cet Amant des âmes. Dans une troisième vision, il l'introduit de nouveau dans les mystérieux abîmes ouverts par la lance du soldat, et cette fois il lui reproche doucement de ne pas venir assez souvent retremper ses forces à cette source de vie. Il termine par une pressante invitation : « Souviens-toi, ma fille, de ce que je t'ai révélé dans mes premières communications : c'est que le sang de mon Cœur doit être l'aliment de ta piété (1). »

Il ne se contente pas de l'instruire et de la consoler ; il veut qu'elle soit consolatrice à son tour. C'est ainsi qu'un jour il la charge de porter à une noble dame qui pleurait son fils unique, enlevé à la fleur de l'âge, le message suivant : message bien fait pour consoler, non seulement cette mère éplorée, mais toute mère frappée du même deuil. « Dis-lui que les adultes abusent odieusement de leur raison pour m'outrager, et que leur malice rend inutile pour eux

1. BEVEGNATI, c. VI, p. 18.

Digitized by Google

l'effusion de mon sang sur le Calvaire. Dis-lui que l'innocence des petits enfants captive mon cœur, et que j'aime à cueillir leurs âmes, lis immaculés, pour les transplanter au ciel, avant que le souffle empesté du monde n'ait flétri leur blanche corolle (1). »

Enfin, tandis qu'elle offre ses jeûnes et ses prières pour les âmes du purgatoire, elle apprend que son père, sa mère et l'époux de Marina sont montés, après un long séjour dans les cachots de l'expiation temporaire, au lieu de la béatitude et de la paix. Elle apprend de même que l'âme du P. Jean de Castiglione habite les parvis célestes, et que celle d'Égidia, sa compagne, est parmi les chérubins (2).

Jusqu'ici, c'est Notre-Seigneur qui lui parle directement. Ailleurs, c'est l'ange proposé à sa garde qui lui apparaît. Il lui montre son nom gravé en lettres d'or au livre de vie (3), et alors s'engage entre eux un colloque qui tient plus du ciel que de la terre. « Ange de Dieu, lui demande-t-elle avec une exquise simplicité, faites-moi connaître, je vous prie, à quels signes je dois reconnaître les vrais amis de Dieu, c'est-à-dire les élus. — Celui-là est un élu, répond l'envoyé céleste, dont le cœur, dégagé de toute convoitise terrestre, est uni à son Créateur, tend sans cesse vers lui et ne soupire qu'après lui. —

1. Bevegnati, c. ix, p. 1.
2. *Ibid.*, c. v, pp. 22 et 42 ; c. viii, p. 24 ; c. ix, pp. 31 et 34 ; et c. xi, p. 4.
3. *Ibid.*, c. ix, p. 4.

Digitized by Google

Mais quelles vertus doit-il posséder ? — Celui-là est un élu qui possède les trois vertus suivantes : une humilité profonde, à l'exemple de Jésus crucifié ; une charité parfaite, une extrême pureté de cœur. Celui-là est un élu qui se renonce lui-même, se crucifie, non par le fer, mais par la mortification de la volonté propre, et est prêt à souffrir, à verser son sang, s'il le faut, pour affirmer sa foi. Celui-là est un élu qui compatit aux souffrances du pauvre, déteste le mensonge et fuit avec horreur le vice impur. Enfin, celui-là est un élu qui prend pour soi les peines des autres et s'afflige ou se réjouit avec eux, sans jamais céder au bas sentiment de l'envie (1). » A ces mots, l'ange reprit son vol vers la cité de la paix, et Marguerite, redoublant de gratitude envers lui et de vigilance sur elle-même, s'appliqua sur-le-champ à mener une vie conforme aux graves enseignements qu'elle avait reçus.

Les événements lui fournirent bientôt l'occasion de pratiquer les vertus recommandées par l'ange et de percer à jour l'imposture des hérétiques qui, sous le nom de Fraticelles (2), désolaient alors la péninsule. En 1295, ces immondes sectaires s'étaient furtivement introduits dans les *Celle* de Cortone (3), souillant de leur présence ces grottes autrefois sanctifiées

1. Bevegnati, c. v, p. 23.
2. *Vie illustrée de la Sainte* (*Pièces justificatives*, II).
3. Ludovic de Pelago, *Ms. de sainte Marguerite* ; et Uccelli, *Histoire de Cortone*.

Digitized by Google

par les larmes du Séraphin d'Assise et abandonnées depuis la mort du bienheureux Gui Vagnotelli. L'humble recluse représentait pour eux ce qu'ils haïssaient le plus, Dieu et la vérité. Aussi la poursuivirent-ils d'une haine implacable. Ils la diffamèrent avec une perfide habileté, rappelèrent les désordres de sa jeunesse, crièrent sur les toits que la présence d'une telle femme était un déshonneur pour la cité, et, se flattant d'avoir commerce avec les esprits, déclarèrent, sous forme prophétique, qu'elle mourrait hors de Cortone.

Les calomnies se propagent vite dans les petites villes. Informés de ces diverses rumeurs, les Frères Mineurs s'émurent : non qu'ils doutassent de la sainteté de leur pénitente; mais, pressentant que le terme de son pèlerinage terrestre n'était pas éloigné, ils craignaient de se voir ravir à la dernière heure un trésor qu'ils estimaient plus que toutes les richesses de la terre, le trésor de ses restes mortels. Sachant avec quelle admirable familiarité le Fils de Dieu révélait ses secrets à l'humble recluse, ils la prièrent de l'interroger à ce sujet. Marguerite le fit avec simplicité, mêlant à une soumission sans réserve à la volonté de Dieu cette affection pour la patrie qui, chez les saints, est d'autant plus tendre, plus profonde, qu'elle a sa source dans des sentiments plus élevés. Celui qui se plaît parmi les humbles et les petits daigna répondre à sa demande. C'était pendant l'octave de l'Ascension : « Ma fille, lui dit-il, je veux que

Digitized by Google

tu sois la condamnation des *faux pénitents* (1). Ce *faux moine* crie à travers la ville que tu ne mourras pas ici. Il ment! Cortone recevra ton dernier soupir, et en récompense de son dévouement pour toi, je lui accorderai un privilège qui la rendra célèbre jusqu'aux extrémités de la terre. Entre les destinées de cet imposteur et les tiennes, ily a un abîme : j'exposerai au grand jour tous ses mensonges et toutes ses turpitudes, tandis que je glorifierai tes actes et garderai ton nom au livre de vie, où il est inscrit (2). »

Marguerite ne manqua pas de rapporter aux Frères Mineurs cette révélation, qui les rassura. Elle dénonça aux sévérités de la conscience publique ces prétendus réformateurs qui n'étaient en réalité que des loups cachés sous la toison des brebis, des fauteurs d'impiété, des semeurs de révolte, et démasqua sans ménagement, sans crainte, leur fourberie et leur scélératesse ; car, selon une remarque de Bevegnati qui ne peut s'appliquer qu'à cette occasion, « dès qu'on touchait au Symbole catholique, elle, or-

1. BEVEGNATI, c. v, p. 36.

2. « *Ille falsus religiosus.* » (BEVEGNATI, c. IX, p. 16.) — Le chroniqueur ne dit pas *malus*, mais *falsus religiosus*. Une expression si violente ne peut s'entendre que des faux moines du temps, c'est-à-dire des *Fraticelles*. Bevegnati ajoute : « Tu finies in Cortona, quæ pro amore tuo habitura est privilegium gratiæ speciale tam magnum, quod a remotis provinciis cognoscetur. » (*Ib.*) Cette grâce spéciale désigne le sanctuaire de Saint-Basile, devenu depuis la mort de sainte Marguerite, un lieu de pèlerinage et un centre de faveurs surnaturelles de tout genre.

Digitized by Google

dinairement si douce, n'était plus la même. Agneau pour les pauvres pécheurs, *lion pour défendre les droits de Dieu,* elle s'élevait avec une indomptable énergie contre les novateurs, quels qu'ils fussent, qui ne rougissaient pas de lacérer la robe sans couture du divin Rédempteur (1) ». N'avait-elle pas raison, et les ennemis de l'ordre religieux ne sont-ils pas dans tous les siècles les ennemis-nés de l'ordre social?

Elle ne vit point la fin de l'hérésie des *Fraticelles* (2); mais elle eut du moins la gloire de la combattre et le mérite de travailler selon ses forces à l'extermination du monstre.

Des révélations qui la concernent directement, passons à celles qui ont trait à l'Institut franciscain, dont elle va nous redire les glorieuses destinées, mêlées d'ombres passagères.

1. Bevegnati, c. v, p. 9, et c. vii, p. 32. — *Ms. de sainte Marguerite,* fol. 6.

2. Gérard Segarelli fut pris et condamné à mort, avec la compagne de ses débauches, en 1300; Dolcino, son disciple, en 1308. Les *Fraticelles* ne furent chassés des *Celle* qu'en 1318. L'hérésie subsista jusque vers le milieu du xvie siècle, où elle se fondit dans l'erreur plus audacieuse de Luther, dont Segarelli, Dolcino et Pongilupi n'étaient que les précurseurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

RÉVÉLATIONS RELATIVES A L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

L'existence de la Sainte se rattache à l'Ordre des Mineurs par des liens que Dieu lui-même avait formés et que le temps avait rendus indissolubles. Encore pécheresse, le divin Rédempteur, par suite d'une prédilection dont les motifs nous seront bientôt révélés, l'avait conduite comme par la main vers une de leurs résidences, qu'il lui montrait à l'horizon comme le port où elle trouverait le calme après la tempête. Pénitente éplorée, ces ouvriers évangéliques, ces hommes choisis d'En-Haut, l'avaient accueillie avec une bonté compatissante, et ils avaient entouré son âme d'une tendre sollicitude, semblables au jardinier auquel un ami a confié une plante délicate. Leurs soins empressés et constants, leur désintéressement absolu, ne pouvaient la laisser indifférente. Aussi ne parlait-elle de ses *Pères* (1), comme elle les appelait, qu'avec attendrissement, et considérait-elle comme un devoir de leur témoigner sa profonde reconnaissance.

Ce devoir, elle l'accomplissait avec son élan

1. BEVEGNATI, c. I, p. 3.

Digitized by Google

ordinaire, mais à la manière des saints, sans arrière-pensée, sans retour sur elle-même, sans acception de personnes. Que les directeurs de sa conscience eussent la première et la plus large part dans ses prières, c'était justice; mais bientôt, étendant sa gratitude à l'Ordre tout entier, elle pensait à ses innombrables légions de prédicateurs et de missionnaires, s'associait par des oraisons et des sacrifices ininterrompus aux labeurs de leur apostolat, et conjurait l'Auteur de toute grâce de féconder leurs sueurs sur toutes les plages de l'univers. Notre-Seigneur lui fit comprendre, dans une série de visions qui ne sont pas sans importance pour l'étude de l'histoire monastique du XIIIe siècle, combien lui étaient agréables la ferveur de ses prières et la pureté de ses affections.

De ces dialogues, tous ineffables, entre le Créateur et sa créature, le plus frappant est celui du 28 décembre (1288 ou 1289) (1). « Ma fille, dit-il à Marguerite, je t'ai déjà plusieurs fois révélé tout l'excès de mon amour pour les âmes que j'ai rachetées à un si haut prix. C'est à cause de son zèle pour le salut du genre humain que l'Ordre des Frères Mineurs me plaît entre toutes les milices spirituelles de l'Eglise; ses

1. Bevegnati affirme (c. VIII, p. 20) qu'il était encore à Cortone. Par conséquent, la vision du 28 décembre est antérieure à son départ, qui eut lieu en 1290. Pour les autres révélations, comme pour celle-ci, le chroniqueur cite les jours, jamais les années. Nous suivrons donc l'ordre et indiquerons les dates qui nous paraissent le mieux concorder avec les événements.

Digitized by Google

apôtres sont les plus grands pêcheurs d'âmes qu'il y ait aujourd'hui sur la terre. *C'est moi qui ai planté cet arbre dans le jardin de l'Église.* Que ses profès s'aiment et se soutiennent les uns les autres, sans acception de personnes; que les supérieurs répriment sévèrement les abus. L'Océan ne rejette-t-il pas avec une sorte d'horreur tout ce qui pourrait altérer la limpidité de ses flots? Que l'Ordre rejette de même de son sein tout ce qui serait de nature à y porter le trouble et le désordre. Que les Pères qui se livrent au ministère évangélique prêchent avec une fermeté égale à la droiture de leurs intentions, sans rechercher les faveurs, sans craindre les menaces (1), et que leurs discours ne se composent pas de citations frivoles, mais de la moelle de l'Évangile et du récit de ma Passion (2). Si l'on murmure contre eux, qu'ils se souviennent que ma doctrine et mes miracles ont soulevé contre moi la haine de mes ennemis. Oui, ma fille, l'Ordre de mon serviteur François, voilà l'Ordre qui ressuscite les âmes, et dont je bénis et bénirai toujours les œuvres. Voilà mon jardin de prédilection. — Seigneur, s'écria Marguerite, émerveillée de tels éloges,

1. BEVEGNATI, c. VIII, p. 22.

2. *Ibid.*, c. VII, p. 23. — C'était la mode, parmi les prédicateurs du temps, de composer des discours prétentieux, dont l'exorde était invariablement un commentaire d'Aristote ou de Platon. Jean de la Rochelle, dans la première moitié du XIIIe siècle, leur reprochait publiquement ce défaut : « Magis curant... philosophica quam evangelica. » (Ms., *Serm.*, p. 86.)

Digitized by Google

pourquoi l'appelez-vous votre jardin de prédilection? N'y a-t-il pas, dans votre Église, d'autres parterres où se cultive la fleur du divin amour? — Il y en a; mais aucun ne lui est comparable. C'est à cet Ordre que je t'ai confiée, et j'y susciterai des directeurs à qui je donnerai l'intelligence de mes desseins sur toi (1). Puis, ajoute-t-il, en lui montrant la Reine des anges et la place suréminente qu'elle tient dans le plan divin : « Voici ta mère, elle t'aime et te protège. » Et Marguerite, succombant sous le poids des consolations, de s'écrier : *C'est trop, mon Dieu, c'est trop! Mon cœur est trop étroit pour contenir ces torrents de délices* (2). »

La vision avait disparu; mais ces deux mots, *mon jardin de prédilection*, résonnaient toujours à ses oreilles. Sans doute l'Ordre des Mineurs, dans l'espace de temps qui va de saint François à saint Bonaventure, lui était déjà apparu dans l'histoire comme le jardin réservé de l'Époux, comme un parterre émaillé de fleurs où les lis se mêlaient aux roses, les vierges aux martyrs. Mais entendre le Verbe incarné proclamer lui-même ces vérités, être assurée qu'elle trouverait toujours dans cet Institut des directeurs qui la mèneraient à Dieu, quels motifs de joie pour elle!

Le 22 décembre 1290, Notre-Seigneur lui renouvelait, en les confirmant, les déclarations précédentes : « Quel que soit le lieu que tu ha-

1. BEVEGNATI, c. VIII, p. 22.
2. *Ibid.*

Digitized by Google

bites, lui disait-il, partout les enfants de saint François prendront soin de ton âme, et en récompense de leur sollicitude pour ton avancement spirituel, leur Ordre brillera dans tout l'univers d'un lustre nouveau. » Et comme elle réclamait instamment pour eux une bénédiction spéciale : « Tes désirs, reprit-il, sont exaucés : ceux que tu recommandes à ma bonté sont les élus et les privilégiés de mon Cœur, parce que ce sont des hommes de larmes, de vrais pénitents et d'infatigables apôtres (1). « Et dans une autre circonstance : « Je les comblerai de mes faveurs, et les inonderai de mes lumières dans leurs prédications. Ils seront tes apôtres et prêcheront les mystères de ta vie, comme mes apôtres prêchèrent l'Évangile devant les nations, et ta conversion sera une lumière pour un grand nombre de pécheurs (2). »

Vers la même époque, il lui annonçait que l'heure de l'épreuve allait sonner pour l'Institut qu'elle affectionnait à tant de titres : « Avertis les Frères Mineurs de se tenir prêts; car l'enfer est déchaîné contre eux, et le temps est proche où des tempêtes éclateront de toute part, soudaines et violentes. Il leur semblera alors être déchus de leur ferveur primitive. Mais que cette pensée ne te trouble pas; car cette épreuve ne servira qu'à les purifier. Je les couvrirai de ma protection, et il n'y aura pas, dans ce combat, de milice qui me reste plus

1. Bevegnati, c. ii, p. 5 et c. ix, p. 48.
2. *Ibid.*, c. iv, pp. 7 et 10.

Digitized by Google

fidèle et à laquelle j'accorde plus de faveurs (1). »

Notre-Seigneur fait allusion ici aux divisions qui, du vivant de sainte Marguerite, agitaient l'Ordre et, après sa mort, devaient le troubler : divisions dont la probité historique nous fait un devoir de dire un mot.

Le Patriarche d'Assise n'était pas encore descendu dans la tombe, que déjà deux courants opposés se manifestaient dans sa famille spirituelle, les zélateurs et les relâchés (2), ayant pour chefs respectifs Jean Parenti et Fr. Élie. Cet antagonisme ne fit que croître avec le temps. Vers la fin du XIIIe siècle, la discorde éclata publiquement entre les deux partis, désignés sous le nom de *Conventuels* et de *Spirituels* : les *Conventuels* qui s'appuyaient sur l'usage et la tradition pour plier la règle aux secrètes inclinations de leur cœur; les *Spirituels* qui réclamaient l'extirpation de ces abus (3). Les premiers tendaient à se rapprocher de la vie des autres clercs; les seconds cherchaient à

1. BEVEGNATI, c. IX, pp. 19 et 26.

2. Le mot *relâchement* ne signifie pas ici oubli des devoirs essentiels de la vie religieuse, contamination des cloîtres par l'irruption des vices du siècle, mais déviation des sentiers de la très haute pauvreté, par lesquels saint François a voulu conduire ses disciples au sommet de la perfection.

3. Les *Spirituels* eux-mêmes se scindèrent en deux branches. Les uns, avec Conrad d'Offida et Jacopone de Todi, constituèrent une famille distincte, celle des *Ermites Célestins*, ainsi nommée du pape Célestin V, qui l'approuva (1294); elle fut dissoute par Clément V. Les autres restèrent dans l'Ordre.

Digitized by Google

entraîner les clercs dans le mouvement de perfection séraphique qu'avait imprimé saint François. Les uns et les autres défendaient leurs opinions avec chaleur.

Bientôt les Spirituels eux-mêmes se scindèrent en deux branches : les *Ermites Célestins* et les *Spirituels* proprement dits.

Les Ermites Célestins, ainsi nommés du pape Célestin V, qui les approuva (1294), formèrent un groupe indépendant de l'Ordre et soumis seulement aux évêques, sous la direction du Fr. Libérat. Plusieurs d'entre eux, Conrad d'Offida, Ange de Cingoli, saint Thomas de Tolentino, le poète Jacopone de Todi, jouissaient d'une véritable célébrité, d'ailleurs bien justifiée. Cette Congrégation était fort peu nombreuse et n'eut qu'une durée éphémère. Quelques-uns de ses membres se donnèrent le tort de contester la légitimité de l'élection de Boniface VIII (1), et celui non moins grand de résister opiniâtrement à l'injonction qu'il leur fit de rentrer dans le giron de la famille religieuse d'où ils étaient sortis. La Congrégation fut dissoute par Clément V, sans qu'il leur imputât la moindre erreur doctrinale ; il voulait seulement maintenir l'unité dans l'Ordre des Mineurs.

1. C'est ce qui ressort d'une lettre de Pierre Olive adressée au bienheureux Conrad d'Offida et conservée à Rome (*Bibl. borghesiana*, sæc. XIII, n° 250). Dans cette épître, qui est comme son testament, il établit la légitimité de Boniface VIII et prie le bienheureux Conrad de travailler à dissiper les préventions répandues contre ce pontife.

Digitized by Google

La branche des Spirituels eut plus d'importance et souleva beaucoup plus d'orages que la précédente. Elle agita surtout les provinces de Toscane, de Provence et de Sicile. Le vénérable Pierre-Jean Olive était l'âme du parti; Hubertin de Casal, Jean de Parme, Pons Carbonnel et Raymond Geoffroy en étaient les colonnes (1).

Il est certain qu'Hubertin de Casal fut en rapport avec la recluse de Cortone. Lui-même le laisse à entendre et Bevegnati l'affirme (2). Après avoir enseigné pendant neuf ans la philosophie et la théologie à Paris, Hubertin revint en Toscane, y lia connaissance « avec des personnages tout remplis de l'esprit de Dieu, Pierre de Sienne le cardeur, la pieuse vierge Cécile de Florence, et *d'autres encore* (3) ». Parmi ces autres qu'il ne nomme pas, il faut compter sainte Angèle de Foligno et sainte Marguerite de Cortone. Il vint, en effet, dans cette dernière ville, où demeurait son frère Johannin (4), également Frère Mineur, visita l'humble voyante et s'entretint avec elle des affaires de l'Ordre.

Le P. Ubald, Gardien du couvent de Cortone, et Giunta Bevegnati la consultèrent à leur tour sur l'idée de la réforme qu'Hubertin propageait partout, et sur diverses questions qui passionnaient alors les esprits. Aussi docile qu'elle

1. WADDING, t. V.
2. BEVEGNATI, c. IX, p. 27, et c. X, p. 14.
3. *Arbor vitæ crucifixæ*, prolog. I.
4. BEVEGNATI, c. X, p. 14.

Digitized by Google

était humble, elle s'agenouilla devant son crucifix, et dans la même journée elle eut une vision où le Verbe incarné, lui montrant parmi les séraphins le trône étincelant d'or et de pierreries où siégeait saint François, et tout autour un vaste espace réservé à ceux de ses disciples qui marcheraient sur ses traces, répondit en ces termes à sa demande : « Ma fille, cet Institut est grand; c'est un arbre immense où circule une sève généreuse et dont les moindres branches seront vivifiées par ma grâce. Que les supérieurs ne craignent donc pas d'accueillir favorablement ceux qui désirent entrer dans l'Ordre. Quand les postulants n'auraient en vue que la conservation de la belle vertu et le chant des louanges divines, il me plairait qu'on leur ouvrît les portes du cloître; et quand ils ne songeraient qu'à fuir le spectacle des vanités, crimes et scandales du monde, il me plairait encore qu'on les admît (1). »

Ainsi, le monastère est un abri assuré contre les scandales du monde; il n'exige point, de la part du postulant, l'état de perfection. Mais ceux qui l'habitent ne doivent-ils pas tendre sans relâche à la sainteté? N'est-ce pas le fond même de leur vocation? Et alors quel sera le vrai religieux, le vrai disciple de saint François, le vrai *Spirituel?* A cette nouvelle demande de la Bienheureuse, le divin Maître fait la réponse suivante : « Le vrai disciple de saint François,

1. BEVEGNATI, c. VI, p. 17.

Digitized by Google

c'est celui qui s'attache à reproduire mes vertus, à être véridique et pur, parce que je suis la Vérité même et la pureté sans tache. Frère lai, il conserve en tout lieu l'esprit d'oraison; prêtre ou prédicateur, il partage son temps entre l'office de la prière et le ministère des âmes, et ses méditations, fécondées par les larmes, lui ouvrent le sens des saintes Écritures. Le vrai disciple de saint François, c'est celui qui aime la pauvreté pour l'amour de moi, qui ai vécu dans le dénûment; qui se rend obéissant, comme je le fus à mon Père jusqu'à la mort sur la croix, qui est prêt à tout souffrir et qui, au sein des humiliations et des épreuves subies à cause de moi, conserve son âme dans la patience et la joie (1). »

Hubertin de Casal connut-il ces deux révélations? Nous l'osons croire; car il était très versé dans la mystique et l'intime ami des principaux contemplatifs de la Toscane. Dans tous les cas, il n'en sut pas profiter. A la suite de débats passionnés, froissé dans son orgueil et n'ayant pu obtenir ni de Clément V ni de Jean XXII l'autorisation de constituer avec ses partisans une Congrégation indépendante, il sortit de l'Ordre, mena une vie vagabonde et mourut vers 1330, on ne sait où, ni comment (2).

1. BEVEGNATI, c. IX, p. 21.

2. La dernière trace qu'on trouve de lui est un bref de Jean XXII, *Petitio Ubertini*, du 1er août 1326, prescrivant au cardinal Bertrand Poget, légat en Italie, d'informer contre l'ancien cordelier. « Olim de Ordine Ves-

Digitized by Google

Après Hubertin de Casal, Marguerite recevait la visite d'un autre *Spirituel*, dont nous pouvons louer la mémoire sans réserves ni restriction. C'était Conrad d'Offida, célèbre ascète et grand zélateur de la pauvreté, qui s'était d'abord agrégé à la famille des Ermites Célestins, puis un an après était rentré dans l'Ordre. Ce vieillard descendait du mont Alverne, vers l'année 1295, pour se rendre en Ombrie, et passait par Cortone, attiré sans doute par la haute réputation de Marguerite et le doux parfum de ses vertus. Ce ne fut pas une médiocre consolation pour la recluse et le vénérable missionnaire de pouvoir discourir ensemble sur l'amour de Dieu et sur les destinées de l'Ordre.

Lorsque le Bienheureux fut sur le point de se retirer, l'humble pénitente le pria de la bénir, et chacun des deux se recommanda aux prières de l'autre. La nuit suivante, un spectacle étrange vint tout à coup frapper les yeux du serviteur de Dieu, pendant qu'il était en oraison. Il lui semblait qu'une lueur surnaturelle enveloppait le front de la montagne et que, sur la pente,

tro », écrivait le même pontife dans un rescrit de l'année précédente. Esprit indépendant, moine vagabond et en rupture de ban avec le Saint-Siège, voilà ce qui lui a valu de nos jours les éloges, peu enviables, de Renan et de Paul Sabatier. — Son ouvrage, *Arbor Vitæ crucifixæ*, n'a de bon que la première partie, la vie de Notre-Seigneur ; le reste sent le libelle et le pamphlet. Voir notre étude sur Hubertin de Casal, *Annales franciscaines*, juillet 1891-1893.

Digitized by Google

une âme jetait des gerbes de feu, pareilles à celles qui sortaient du buisson ardent sur le mont Horeb, et il se demandait avec étonnement quel pouvait être cet homme ou cet ange, lorsqu'il entendit une voix céleste lui répondre : « Cette âme que tu vois tout embrasée d'amour et qui ne cherche que Dieu, c'est l'âme de Marguerite (1). »

De son côté, la Sainte avait en même temps une vision relative à l'avenir de l'ancien ermite Célestin, et lorsqu'il revint pour continuer l'entretien commencé la veille, elle dissipa ses doutes au sujet de sa vocation et de son goût pour la vie érémitique, l'exhorta de la part du Seigneur « à garder la vie de communauté » et lui recommanda d'être fidèle « à célébrer tous les samedis la messe de l'Immaculée-Conception (2) », conformément aux prescriptions du Patriarche séraphique et de saint Bonaventure. N'était-ce pas le mettre en garde contre les innovations du Fr. Libérat et le ramener aux traditions primitives de l'Ordre, à cette vie conventuelle, à cette vie cachée, qui doit être, dans les desseins du Patriarche d'Assise, une préparation prochaine aux labeurs de l'apostolat (3)? Le vénérable visiteur l'entendit de la sorte, et il s'en alla fortifié et consolé, admirant

1. Bevegnati, c. IX, p. 24.
2. *Ibid.*, c. X, p. 20.
3. Créer le *moine apôtre*, tel fut le but que se proposa le saint Patriarche d'Assise dans l'institution des Frères Mineurs. (Voir notre Vie de *saint François*, 7e édition, ch. VII.)

Digitized by Google

les trésors de sagesse que Dieu avait déposés dans le cœur d'une pauvre recluse.

La violente tempête annoncée par la Sainte n'éclata qu'après sa mort. Quelques centaines de faux Spirituels (1), soi-disant disciples de Pierre Olive, esprits intrigants et pleins de jactance, qui oubliaient que l'Ordre est né sur les marches du trône apostolique, que le successeur de Pierre est l'arbitre suprême des questions de discipline et que, quand Rome a parlé, il ne reste plus qu'à s'incliner respectueusement, se laissèrent entraîner à d'injustes récriminations contre l'autorité pontificale (2). Jean XXII, dès le début de son règne, les pressa de revenir à résipiscence et leur enjoignit de rentrer sous l'obédience de leurs supérieurs légitimes (3). La

1. Les Spirituels de Provence n'avaient que deux résidences, Narbonne et Béziers, renfermant cent vingt religieux (WADDING, an. 1314). Rien ne prouve que ceux de Toscane fussent plus nombreux. Ce n'était donc qu'une poignée de religieux, si on les compare au reste de l'Ordre, qui comptait alors plus de quarante mille profès, divisés en trente-trois provinces. (WADDING, *loc. cit.*)

2. Ils prétendaient : que le prêtre en état de péché mortel perd le pouvoir d'absoudre et de consacrer ; qu'il n'est pas permis de prêter serment (Bulle *Gloriosam Ecclesiam*, apud WADDING, an. 1318) ; que la Règle, à l'instar de l'Evangile, est supérieure au Pape ; que Jésus-Christ et les Apôtres n'ont rien possédé ni en particulier ni en commun ; que le clergé s'éloigne de cette voie de la perfection et qu'il faut l'y ramener (Décrét. *Cum inter nonnullos*, *ibid.*, ann. 1323).

3. Décrétale *Quorumdam exigit* (apud WADDING, année 1317, n° 18). Dans cette constitution, Jean XXII adresse aux Spirituels un conseil que ne sauraient trop méditer les religieux de toute robe : « Magna quidem

Digitized by Google

plupart obéirent; mais un tiers environ s'obstina dans la révolte. Quatre de ces insoumis furent condamnés au supplice du feu et exécutés à Marseille; les autres s'enfuirent en Sicile, élurent pour supérieur Henri de Céva, et tombèrent par une pente fatale de la rébellion dans le schisme, du schisme dans l'hérésie (1). Un peu plus tard, les deux sommités du parti, Michel de Césène et Guillaume Occam, passaient dans le camp du schismatique Louis de Bavière et de l'antipape Pierre de Corbaro, franciscain de la même école. Tous ces réfractaires opiniâtres et contumaces furent excommuniés par Jean XXII, et l'Institut séraphique, affermi dans son unité et purifié par une amputation douloureuse mais salutaire, qu'il avait lui-même sollicitée, resserra les nœuds qui l'attachaient au Saint-Siège et reprit au dehors, chez les Tartares et les autres nations infidèles, sa mission civilisatrice.

Selon la prédiction de Marguerite, la rafale qui avait secoué l'Institut de saint François avait fait tomber les feuilles mortes et n'avait réussi qu'à démontrer sa puissante vitalité.

Pour nous, que le bruit de querelles intestines, dont le dernier écho s'est éteint depuis longtemps, ne nous scandalise pas! Partout

paupertas, sed major integritas, horumque obedientia maximum, si custodiatur illæsa : La pauvreté est bonne, la chasteté vaut mieux ; l'obéissance tient le sommet de la perfection. »

1. Bulle *Gloriosam Ecclesiam*, apud WADDING, an. 1318.

Digitized by Google

où se trouve l'humanité, il faut s'attendre à des faiblesses. Du reste, ce n'était qu'un nuage dans un ciel resplendissant. Les schismatiques ne formaient qu'une infime minorité, et l'Ordre, enfantant sans cesse, à côté des discordes trop connues, des dévouements trop ignorés, n'en poursuivait pas moins sa marche majestueuse à travers le monde, le front couronné — avec saint Louis de Toulouse, Jean de Montecorvino, Richard de Middletown, Oderic de Pordenone, Duns Scot, Gentil de Matelica, tous contemporains de sainte Marguerite — de la triple auréole de l'apostolat, de la science et du martyre.

Telles sont, en résumé, les révélations de la Bienheureuse relatives à l'Ordre; révélations où l'Institut franciscain nous apparaît vraiment, malgré les quelques épines cachées sous les roses, « comme le jardin de prédilection, le parterre réservé du souverain Maître »; extases sublimes, visions exquises, où l'énergique et belle figure de la nouvelle Marie-Madeleine s'empreint d'une majesté surhumaine, lorsque l'Homme-Dieu la choisit pour être la confidente de son cœur et l'apôtre des Apôtres! Nous avons raconté, nous avons admiré, plus édifiés que surpris, le choix que le Saint des saints fait d'une misérable pécheresse pour une si noble mission; ne trouve-t-il pas son explication dans ce mot de l'Évangile : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Il est le maître de ses dons, et l'amour est le dernier mot de ses œuvres.

Digitized by Google

Hâtons-nous d'ajouter pourtant que, outre ces manifestations surnaturelles, qui projettent sur son beau visage un si brillant reflet des splendeurs du monde invisible, mais un reflet extérieur et passager, la grande contemplative de la Toscane a d'autres titres, plus intimes, plus durables, à la vénération des peuples. N'est-elle pas une de ces fleurs mystiques qui, baignées par la rosée du ciel, fleurissent dans le jardin de l'Église? Et Celui qui sonde les reins et les cœurs n'a-t-il pas daigné lui-même lui appliquer les dénominations, si expressives sous leur forme symbolique, de *lis des champs* et de *rose du parterre séraphique?* Rose dont les exhalaisons embaumées ont attiré nos pas, lis dont les pétales éblouissants de blancheur ont captivé nos regards! Mais allons au fond, et puisque l'impérissable beauté de ce lis des champs est toute à l'intérieur, tâchons d'en découvrir l'essence et les qualités distinctives.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

VERTU CARACTÉRISTIQUE DE LA SAINTE

Un peintre italien, compatriote de la Sainte, Pietro Berettini, a bien saisi le type de la pénitente de Cortone. Il la représente à genoux devant le crucifix miraculeux de saint François, et portant les insignes du Tiers-Ordre séraphique : la robe grise, le manteau de même couleur, la corde nouée à la ceinture, un voile blanc retombant en plis modestes sur les épaules, et le chapelet traditionnel. Le visage de la Sainte n'a plus l'éclat, ni ses lèvres le doux sourire qui faisait le charme de sa jeunesse ; il est pâle, émacié, et porte les traces de vingt ans de luttes et de souffrances. Mais, en revanche, transformé sous les victorieuses influences de la grâce, il rayonne de cette beauté immatérielle dont l'idéal nous suit partout, de cette beauté qui est le signe d'une grande âme (1).

Marguerite est une grande âme, en effet, dans toute la force de l'expression. Mais il ne faut pas se méprendre sur le sens que nous attachons à ce mot. Ce qui fait la grandeur de notre Bienheureuse, ce n'est ni cette étendue de connaissances humaines que nous admirons

1. Nous avons reproduit en tête du volume la belle gravure de Pierre de Cortone.

Digitized by Google

dans sainte Catherine d'Alexandrie, ni ce courage patriotique qui distingue Jeanne Hachette et Jeanne d'Arc, les libératrices de Beauvais et d'Orléans, ni ces larmes qui, en rachetant ses fautes, ajoutent à sa physionomie un charme incomparable, ni même ces communications surnaturelles qui ravissent notre esprit, toujours avide de merveilleux. La grandeur de Marguerite se puise ailleurs, nous voulons dire au fond même de son cœur, dans son énergique correspondance aux grâces dont elle est prévenue, en un mot, dans l'excellence de ses mérites et l'éclat de ses vertus. Grandeur surnaturelle d'où jaillit une beauté également invisible, quoique réelle, qui dépasse tout ce que l'esprit humain peut rêver et dont nous allons tracer une esquisse, ou plutôt une ébauche, en nous efforçant de conserver à la Bienheureuse son originale physionomie.

Tous les saints ont observé intégralement, jusqu'à l'héroïsme, les préceptes ou les conseils de l'Évangile, en harmonie avec les devoirs de leur état. Chacun d'eux pourtant a pratiqué une vertu spéciale, qui forme pour ainsi dire la trame de son existence et doit servir de modèle à la postérité chrétienne. De plus, s'il appartient à quelque famille religieuse, il porte au front un signe radieux, un trait qui lui est commun avec tous les saints du même Ordre. C'est ce qu'il est facile de constater dans la vénérable Tertiaire de Cortone. Sur son beau profil s'accuse nettement le trait distinctif de la famille

Digitized by Google

franciscaine, l'amour divin ; mais il y apparaît voilé de larmes. En d'autres termes, l'*amour pénitent,* voilà la vertu caractéristique de notre héroïne ; voilà sous quel aspect Marguerite nous provoque à une généreuse imitation. Mettons cette vérité dans tout son jour, en nous aidant des lumières de la science théologique et de la chronique de Bevegnati.

Aimer est le plus noble attribut de la créature intelligente et libre. C'est un mouvement dont l'essence est de vouloir du bien, une force qui tend à l'union. Ainsi l'ont défini saint Denis l'Aréopagite et l'Ange de l'École (1). Transporté dans les sphères de l'ordre surnaturel, il prend le nom de *charité.* Il accomplit alors des prodiges et devient non seulement une vertu, mais la racine et le principe vivifiant de toutes les vertus. la base et le faîte de toutes les grandeurs morales. C'est lui qu'a chanté Moïse et qu'il a dépeint sous la figure de « l'aigle planant au-dessus de ses petits, provoquant leur essor et les emportant sur ses ailes vers les régions éthérées (2) ». C'est lui qui inspirait à saint François son courageux langage en face du soudan d'Égypte, à Jacopone de Todi ses poésies lyriques, à saint Bonaventure les traités de théologie qui lui ont valu les titres de Docteur séraphique et de Docteur de l'amour. C'est lui enfin qui pressait le pas des martyrs de Maroc, de Valence, d'Avi-

1. Dionys., *de div. nomin.*, c. IV ; et Thom., *Summa theolog.*, I, 2, p. 28.
2. Deuteron., c. XXXII, p. 11.

Digitized by Google

gnonet, lorsqu'ils couraient au-devant du glaive des bourreaux, s'estimant heureux de verser leur sang pour la cause de la vérité. Il est et sera toujours le père des grandes œuvres, l'âme des sublimes dévouements; mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait eu sur les sentiments et les actes de l'héroïne de Cortone, une puissance d'action plus qu'ordinaire. Chez elle, de sa conversion à son dernier soupir, la charité domine tout; elle grave partout son empreinte: elle gouverne tout.

Déjà, au pied du chêne du Mauvais-Conseil et sous le figuier de Laviano, les flammes de la divine charité commencent dans l'âme de Marguerite encore pécheresse leur œuvre réparatrice et sanctifiante. Plus tard, un séraphin aux six ailes de feu y allume un vaste incendie auquel chaque jour, chaque heure apportent un nouvel aliment. Ces touches de l'Esprit-Saint ont leur signification. Ne prouvent-elles pas que ce fut l'amour qui présida au retour de la Marie-Madeleine Lavianaise et affermit ses pas dans la voie du bien? Ne prouvent-elles pas encore que son cœur, emporté par le souffle de la grâce, s'élançait continuellement vers Dieu, centre de toutes ses affections, avec une impétuosité dont la flamme, montant d'un jet rapide vers le firmament, est l'image et le symbole?

On concevrait difficilement, du reste, qu'il en eût été autrement. Ayant entrevu son Créateur, soit à travers les obscurités de la foi, soit à la demi-lumière des visions, Marguerite le

Digitized by Google

poursuivait partout, de toutes les puissances de son âme, et ne poursuivait que lui ; car, disait-elle confidemment au P. Bevegnati, « quand on a une fois goûté aux suavités de la contemplation, on ne peut plus rien désirer, rien entendre, rien sentir, qui ne se rapporte à Dieu (1) ».

Sa vie était donc un *Sursum corda* continuel. Elle allait à Dieu par l'amour de *complaisance*, éprouvant une joie inexprimable à penser qu'il est l'Être par excellence, l'Être éternel, l'Être immuable, et qu'il trouve en lui-même la plénitude de sa félicité. Elle allait à lui par l'amour de *bienveillance :* elle ne cherchait qu'à procurer sa gloire, et elle eût voulu, au prix de mille vies, amener au pied de la croix un plus grand nombre d'adorateurs. Enfin, elle allait à lui par l'amour de *désir* : elle ne convoitait que les biens qui ne périssent pas, et avait pour ainsi dire la nostalgie du Ciel, dont le seul nom la jetait en extase (2).

Ame de feu, âme ravissante, parce que l'amour l'avait ravie tout entière ! Et quel amour ! Amour si pur, qu'elle abandonnait tout pour garder cette perle de l'Évangile : « Dieu me conduit, répétait-elle avec le Psalmiste ; rien ne me manquera : il me placera dans ses gras pâturages (3). » Amour si désintéressé, que lorsque le Rédempteur lui renouvela, vers la fin de sa vie, la demande qu'il lui avait adressée les

1. BEVEGNATI, c. IX, p. 26.
2. *Ibid.*, c. III, p. 7 ; c. X, p. 15 ; c. V, p. 11.
3. Ps. XXII. — BEVEGNATI, c. IV, p. 12, et c. V, p. 8.

Digitized by Google

premiers temps de sa conversion : « Ma fille, que désires-tu », elle répondit sur-le-champ : « Je ne désire qu'une seule chose, Seigneur : vous aimer et vous servir de jour en jour plus fidèlement (1). » Amour si violent, qu'il la mettait hors d'elle-même et que, dans les jubilations de l'extase, elle félicitait ceux qui avaient su garder ce feu divin : « Je vous loue, ô bienheureux Pierre, d'avoir dit : « A qui irions-nous, Seigneur ? Vous seul avez les paroles de la vie « éternelle (2). » — Je vous loue, ô bienheureux Paul, d'avoir porté ce défi aux créatures : « Qui « donc pourra me séparer de Jésus-Christ, mon « Sauveur ? » Puis, se retournant vers le divin Maître, elle complétait ainsi sa pensée : « Non, non, Seigneur, ni la faim, ni la soif, ni le feu, ni le fer, ni aucune tribulation, rien ne pourra me séparer de vous. Vous m'avez mis au cœur tant d'amour, que le monde entier est incapable de m'empêcher de suivre l'attrait qui me pousse vers vous (3). »

Ainsi, par l'amour, Marguerite était la sœur des sainte Marie-Madeleine, des saint Pierre, des saint Paul ; par l'amour, elle était la sœur des séraphins. Telle était sa ferveur, que Notre-Seigneur lui déclara un jour que, parmi toutes les femmes de son époque, il n'y en avait pas une seule qui lui fût plus agréable qu'elle (4). Et

1. Ps. XXII. — BEVEGNATI, c. XI, p. 10.
2. BEVEGNATI, c. IV, p. 12.
3. BEVEGNATI, c. V, p. 43.
4. *Ibid.*, c. VI, p. 20.

Digitized by Google

pourtant à cette époque vivait une pléiade de belles âmes, les Agnès de Bohême, les Marguerite Colonna, les Cunégonde, les Yolande, les Mathia Nazzarei. Quelle pouvait être la cause de cette prédilection, sinon l'intensité de la charité divine qui consumait le cœur de la recluse ?

L'amour n'est pas seulement, en effet, un feu qui dévore les iniquités ; c'est aussi un océan qui envahit le cœur pour en dilater les rivages à l'infini, sans lui laisser de repos. Marguerite se donne sans compter avec la fatigue ; elle se donne à tous. C'est ce que nous avons admiré dans la Tertiaire de Cortone, dans la fondatrice de l'hôpital de la Miséricorde. Mais l'action n'apaise pas sa soif de dévouement ; il lui faut une autre marque d'amour, il lui faut la croix ! Car la plus haute expression de l'amour n'est pas d'agir, mais de souffrir pour l'objet aimé. Marguerite endure avec résignation, avec joie même, ce martyre à petit feu qui se compose de tous les déchirements de la vie. On ne surprend jamais chez elle ni les murmures de ces âmes qui, dans l'affliction, blasphèment contre la Providence, ni le dégoût de ces voluptueux qui, blasés sur tout, sans courage en face du devoir, sans espérance en face de l'avenir, laissent échapper de leurs lèvres ce cri de désespoir : « A quoi bon la vie ! (1). » Chez elle, l'amour est plus fort que la douleur et lui en allège le poids. Loin de se

1. « Qu'est-ce donc que la vie, et qu'y venons-nous faire ? » (Alfred de Musset.)

Digitized by Google

plaindre, elle éprouve ces deux sentiments communs à toutes les âmes saintement passionnées, le regret de n'avoir encore rien fait pour Celui qu'elle adore, et le vif désir de le servir d'une manière plus digne de lui.

L'Époux immortel daigne la consoler et lui indiquer comment les signes du pur amour éclatent au milieu de ses souffrances : « N'es-tu pas prête à mourir pour moi ? Ne mets-tu pas tes délices à mortifier tes sens pour l'amour de moi ? N'observes-tu pas la plus étroite pauvreté par amour pour Celui qui s'est fait pauvre pour toi ? Ne fuis-tu pas le commerce du monde, pour m'être plus intimement unie ? Quel est le supplice que tu ne subirais volontiers pour ton Dieu ? — C'est vrai, Seigneur, reprend l'humble recluse ; mais vous me laissez dans une si grande crainte de vous offenser, que je me crois dépourvue des qualités du pur amour. — Cette crainte t'est salutaire, reprend le divin Maître : elle achève de purifier ton âme. Souffre donc avec courage, et mes promesses s'accompliront : tu seras couronnée de gloire là-haut (1). »

Ces protestations d'amour sont émaillées d'une faute qui est plus instructive pour nous que le tableau de ses vertus, parce qu'elle peint au vif la servante de Dieu, ardente, mais fragile, tombant, mais rachetant par la générosité de l'expiation un moment d'oubli. Elle avait fait

1. Bevegnati, c. v, p. 16.

Digitized by Google

venir dans sa cellule un pécheur qui n'avait de l'ange que le nom, et dont Notre-Seigneur lui avait révélé les débordements. Elle le reprit sévèrement, et ne trouvant en lui que résistance à la grâce, elle le renvoya sèchement. Après son départ, elle céda à nous ne savons quel sentiment de vanité, et fit à ses compagnes une demi-confidence de ce qui s'était passé. Péché d'orgueil et d'indiscrétion! La femme s'était retrouvée après la Sainte (1). Mais cette chute passagère fut pour elle une leçon dont elle profita pour donner, plus que jamais, un libre cours à ses larmes, à cette soif d'expiation qui forme le cachet spécial de son amour.

N'avons-nous pas vu la pénitence devenir pour elle, dès qu'elle a compris les folies des passions, une loi impérieuse, un besoin? Saisissant les verges de la justice divine, elle a châtié d'une main impitoyable les sens, qui l'avaient indignement trahie. Cette haine vigoureuse ne diminue pas avec le temps. Plaintive, vêtue d'un sac, couchée sur des sarments ou sur la terre nue, la servante de Dieu passe vingt-trois ans, c'est-à-dire près de la moitié de son existence, dans d'incroyables austérités, sans jamais plus se laisser éblouir par l'éclat trompeur des créatures. A l'exemple de la pécheresse de l'Évangile, elle met tant de générosité dans son repentir, que l'amour dévore son péché, comme l'incendie dévore les forêts où la foudre l'a

1. BEVEGNATI, c. X, p. 18.

Digitized by Google

allumé. A son exemple aussi, elle entend une sentence de vie sortir des lèvres du Sauveur, quand il lui adresse ces paroles : « Va, je t'absous de tous tes péchés. » Toutes ses fautes sont effacées : mais elle-même ne peut se pardonner d'avoir offensé un Dieu si bon, et elle continue sa vie mortifiée, s'estimant heureuse de lui immoler ses membres par l'holocauste du jeûne, et son cœur par les effusions de la charité.

Qu'elle ait été la grande amante de la Croix, cette vérité se lit à toutes les pages de son histoire ; elle ressort plus particulièrement d'une vision où le Verbe incarné lui-même établit un parallèle entre la recluse de Cortone et les grands amants de la Croix qui l'ont précédée. Après l'avoir félicitée d'avoir pris pour son partage la couronne d'épines et les opprobres de sa Passion, il ajoute immédiatement : « Si saint François fut la première lumière de l'Ordre séraphique, sainte Claire la seconde, tu seras la troisième (1). » N'est-ce pas indiquer clairement qu'elle est le modèle de l'*amour pénitent*, comme le Patriarche d'Assise est le modèle de la *vie apostolique*, et sainte Claire le modèle de la *virginité* ?

Nous avons tenu à rapporter fidèlement, avec le ton de touchante simplicité propre aux chroniques du moyen âge, tout ce qui, dans le récit du P. Giunta, est relatif à notre sujet, événe-

1. Bevegnati, c. xi, p. 9.

Digitized by Google

ments, paroles et visions. Ces pages émues et sincères dessinent une grande figure, mélange de douceur et d'austérité, où se rencontrent et s'harmonisent tous les contrastes, l'ardeur de la vie active avec le calme de la vie contemplative, l'abnégation qui s'oublie avec la générosité qui se donne, les notes plaintives du repentir (et quel repentir !) avec les chants du pur amour. Loin de nous heurter, ces contrastes nous plaisent ; ils répondent à un sentiment intime de notre nature. Est-ce qu'après un violent orage le soleil ne nous paraît pas plus radieux ? Est-ce qu'après une rafale qui a soulevé les abîmes de l'Océan, les vagues se jouant mollement sur les sables de la grève n'offrent pas à nos yeux un spectacle plus riant ? Ainsi en est-il de la fille de Tancrède. Après les désordres de Montepulciano, si noblement réparés, son visage revêt un charme de plus. Sous les larmes qui voilent le feu de son regard, nous découvrons une beauté nouvelle, celle de l'innocence recouvrée. Cette beauté rend l'héroïne plus aimable à nos yeux, parce qu'elle la rend plus imitable, et par là même elle nous touche plus que celle de l'innocence conservée ; et dans cette femme en pleurs, vaincue par la grâce et victorieuse d'elle-même, nous saluons avec bonheur la plus suave image, après la pécheresse de l'Évangile, de l'*amour pénitent*.

Cet aperçu sur la vertu prédominante de Marguerite nous permet d'assigner sa place dans la phalange des saints. Parmi les myriades d'élus,

Digitized by Google

en effet, qui peuplent le paradis, il n'y a au fond que deux sortes d'âmes : les âmes pures, les Marthe, les Agnès, les Cécile, colombes aux blanches ailes ou victimes empourprées dans leur sang, dont le souffle du mal n'a pas terni la virginale beauté ; et celles qui, ayant péché, se sont retrempées dans les larmes de la pénitence et y ont reconquis une justice et une beauté nouvelles. C'est à cette seconde classe qu'appartient notre Bienheureuse, mais avec certaines prérogatives qui lui sont personnelles. Quoique pénitente, elle est de la famille de ces âmes séraphiques qui, comme les sainte Marie-Madeleine, les saint François d'Assise, les sainte Thérèse, sont couronnées de plus de gloire, parce qu'elles se tiennent plus près de Dieu par l'amour. N'est-ce pas dans ce sens qu'il faut entendre la vision où, vers la fin de sa vie, l'Époux immortel lui laisse entrevoir le trône étincelant de pierreries qu'elle doit occuper dans le chœur des Séraphins (1) ? Quoiqu'elle soit du nombre des âmes pénitentes, il l'appelle le *lis des champs* (2) ; il lui annonce qu'elle siégera à côté de Marie-Madeleine et de sainte Catherine d'Alexandrie, et qu'elle jouira du privilège des vierges, de suivre l'Agneau partout où il va (3). Promesses et privilèges qui confondent

1. BEVEGNATI, c. IV, pp. 13 et 15, et c. XI, p. 15.
2. *Ibid.*, c. VII, p. 20.
3. *Ibid.*, c. IV, p. 15 : « Ego te collocabo inter *Seraphim*, ubi sunt ardentes *virgines* caritate. » Cf. c. V, p. 39, et c. XI, p. 15.

Digitized by Google

la raison, mais qui nous étonneront moins, si nous nous souvenons que Marguerite fut tout amour, et que c'est sur la divine charité, mère, inspiratrice et reine de toutes les vertus, que se mesure le degré de perfection, de gloire et de béatitude dont les saints jouissent au ciel.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

FOYER DE SES VERTUS

Les saints ne sont pas seulement une lumière pour la génération qui contemple leurs œuvres; après leur mort, leurs exemples brillent encore au firmament de l'Église comme un sillon lumineux qui invite les âmes de bonne volonté à marcher sur leurs traces. Cette pensée trouve une application saisissante dans notre Bienheureuse, qui a été donnée au monde comme la troisième grande lumière de l'Ordre séraphique, et tout spécialement comme le secours et le modèle des pécheurs. Aussi notre étude sur ses vertus serait-elle incomplète, décourageante ou sans profit pour le lecteur, si nous omettions de dire quel en a été le foyer.

Ce qui frappe tout d'abord dans son histoire, c'est un contraste subit, définitif, entre les deux grandes phases de son existence. Dans l'une, elle livre sa jeunesse à toutes les voluptés de la terre; dans l'autre, elle déploie tous les trésors d'un cœur où la pureté ne cède le pas qu'aux plus exquises tendresses de l'amour, avec une énergie de caractère et une constance dans les affections que les débuts ne pouvaient faire prévoir. Comment expliquer une fermeté qui entre si peu dans les habitudes de l'humanité? Ce se-

Digitized by Google

rait folie de l'attribuer à l'âge, au tempérament, aux seules forces de la nature. L'homme le moins passionné ne trouve pas en lui-même un idéal assez puissant pour le soustraire longtemps à l'empire de l'habitude ou aux suggestions de l'égoïsme; il ne tarde pas à apprendre par des défaites souvent désastreuses, que son plus grand ennemi, c'est lui-même. Marguerite, avec l'impétuosité de ses passions, était plus exposée que tout autre à de lamentables défaillances. Ce n'est donc pas en elle-même qu'il faut chercher le secret de sa constance. Toutefois, pour le trouver, nous n'avons pas besoin de nous livrer à de longues investigations ; il suffit d'interroger la Sainte; elle-même nous le dévoilera.

Le 27 décembre, peut-être dans la même matinée où Notre-Seigneur l'avait assurée qu'elle était la fille de son Cœur, elle était en prière devant le crucifix miraculeux de l'église Saint-François et se préparait à recevoir le Pain des anges. Tout à coup elle s'écria dans un transport de ferveur : « Courons tous au foyer de l'amour divin (1). » Quel est ce foyer de vie surnaturelle? Nos lecteurs, pour peu qu'ils soient familiarisés avec les doctrines du christianisme, l'ont deviné, c'est le Tabernacle. Là est l'Éden spirituel dont le paradis terrestre n'était que la figure, l'arbre de vie dont le fruit a la vertu de guérir les âmes, le palmier qui couvre de son ombrage le désert de ce monde, la vigne dont le fruit délicieux

1. BEVEGNATI, c. v, p. 40.

Digitized by Google

donne un avant-goût des joies de la Terre promise. Là, Celui qui est la splendeur et l'image consubstantielle du Père, cache sous la blanche hostie son humanité sainte et sa divinité, et c'est de là qu'il étend son action sur les peuples d'une façon irrécusable, en y développant la vie surnaturelle conférée par le baptême, en y faisant germer des vertus absolument inconnues du paganisme et qui ne croissent que sous les ardeurs du Soleil eucharistique : l'angélique pureté des vierges, le zèle des apôtres, la constance des martyrs. L'enfant prodigue, rentré sous le toit paternel, y vient, à côté de la vierge pure, puiser la force de résister à la voix enchanteresse du monde ou aux sollicitations de la chair. Voilà ce que signifie la touchante invitation de Marguerite : « Courons tous au foyer de l'amour divin. »

Elle-même en donnait l'exemple. Dès les premiers temps de sa conversion, elle communiait fréquemment ; peu de temps après son entrée dans le Tiers-Ordre, le P. Bevegnati l'autorisa à communier tous les jours. Elle s'y préparait avec un soin extrême, sachant que l'hôte de nos tabernacles est un Dieu jaloux et qu'il ne se plaît que parmi les lis. A minuit, elle commençait ce qu'on nous permettra d'appeler la toilette de son âme ; elle se rendait avant 6 heures à Saint-François, où elle restait deux ou trois heures en oraison, perçant du regard de la foi les nuages qui lui dérobaient la vue du Roi immortel des siècles, et se tenant au seuil du sanc-

Digitized by Google

tuaire dans l'attitude suppliante du pauvre à la porte des riches. Puis, lorsque la foule s'était retirée, elle s'avançait, sans voile, la corde au cou, les yeux baignés de larmes, vers la sainte Table, pour s'y nourrir du froment des élus (1). Après la communion, elle demeurait plongée dans une sorte d'extase, et faisait une action de grâces où elle mettait plus de ferveur encore que de temps, ne pouvant se lasser de contempler, d'adorer et d'aimer l'Amour qui s'anéantit pour se donner à l'homme. La pensée du Tabernacle ne la quittait plus de la journée, et rayonnait à travers la douce expansion de ses entretiens avec ses compagnes, ou l'allégresse des soins qu'elle prodiguait aux infirmes de l'hôpital de la Miséricorde.

« Elle avait faim et soif selon l'énergique expression de son historien, de ce mets régénérateur (2) », et courait au Tabernacle, comme le cerf altéré court à la source limpide, l'avare à ses trésors, le voluptueux à ses plaisirs. Telle était la véhémence de ses désirs, qu'elle eut un jour des scrupules à ce sujet. « Seigneur, s'écria-t-elle, est-ce que cette ardeur pour la communion vous offense ? » Et elle entendit la voix du céleste Époux lui répondre : « Non ; ce sentiment m'est, au contraire, très agréable, et je bénis ton confesseur de te l'avoir inspiré (3). »

Une autre fois, lorsqu'elle s'approchait de la

1. BEVEGNATI, c. II, p. 6.
2. *Ibid.*, c. V, p. 42.
3. *Ibid.*, c. IV, p. 10.

Digitized by Google

sainte Table, elle s'arrêta tout à coup, comme l'avait fait avant elle saint Bonaventure, suspendue entre deux sentiments d'une égale violence, *la crainte et l'amour*, le désir de communier et la conscience de son indignité. Ne sachant auquel céder, elle eut recours à la prière et supplia Celui qui scrute les reins et les cœurs de l'éclairer. « Ma fille, lui dit la voix qu'elle connaissait, bien purs sont les rayons de lumière que le soleil envoie à la terre; plus pure encore doit être l'âme qui communie (1). » Il se plaignit ensuite à elle des irrévérences et des profanations dont il était l'objet, et comme elle tremblait en entendant ces reproches, il ajouta : « Rassure-toi, ton cœur est une rose vermeille dont le parfum m'attire, un ciboire d'or où je fais mes délices d'habiter. Communie sans crainte, communie tous les jours, selon l'ordre de ton confesseur, et laisse-toi toujours guider par l'obéissance. T'abstenir sans motif, ce serait me faire injure (2). » Marguerite ouvrit les yeux, à l'exemple du Docteur séraphique, sur les condescendances et les amabilités infinies du bon Pasteur, et à partir de cette révélation, la confiance l'emporta sur la crainte.

Nous ne pouvons passer ici sous silence une observation souvent répétée dans les visions de la Sainte. C'est que la communion fut pour elle le centre des faveurs spirituelles qui lui furent

1. Bevegnati, c. vii, p. 2.
2. *Ibid.*, c. iv, p. 16; c. vii, pp. 12 et 13; c. ix, p. 2, et c. xi, p. 18.

Digitized by Google

accordées. C'est au moment de l'union eucharistique que l'Époux lui parlait le plus familièrement, la ravissait dans les plus douces extases, l'enrichissait de ses dons les plus précieux, lui communiquait les plus profonds secrets de la divinité, des secrets que l'oreille de l'homme n'a jamais entendus (1). « Chacune de tes communions, lui disait-il, t'a valu, avec une augmentation de grâce, un surcroît de lumières et de forces. L'Eucharistie a été la source féconde de tes progrès dans la vertu et le principe des rapides ascensions de ton âme (2). »

Toute pénétrée de ces lumineux enseignements, la voyante en partageait le bénéfice avec ses visiteurs ; car, elle savait que si les consolations intérieures étaient pour elle seule, les bienfaits de la doctrine s'adressaient à tous (3). Elle se faisait donc l'apôtre du culte eucharistique et prenait un plaisir infini à proclamer les merveilleux effets de la sainte communion.

Le P. Bevegnati nous a conservé un de ces entretiens familiers, où elle s'épanchait avec un parfait abandon, parce que le sujet l'entraînait. L'héroïsme des premiers âges du christianisme formait le thème de leur conversation. Pour l'expliquer, Marguerite montrait le Tabernacle. Puis, faisant un retour sur elle-même et s'ani-

1. Bevegnati, c. vi, p. 29 ; c. vii, p. 11, et c. x, p. 15.
2. *Ibid.*, c. v, p. 40 ; c. vi, p. 29 ; c. vii, p. 7, et c. xi, p. 19.
3. *Ibid.*, c. vii, 13.

Digitized by Google

mant soudain, elle s'écriait d'un air inspiré : « Que les martyrs aient couru au-devant de la mort, le sourire sur les lèvres, la joie au cœur, je n'en suis pas surprise; car moi-même, si misérable que je sois, je me sens un tel courage à la pensée des délices du paradis, que pour en acquérir la possession j'affronterais n'importe quel supplice, fallût-il passer à travers des épées nues ou marcher sur des charbons ardents! — Avec la force que je puise *ici* (au tabernacle), rien ne m'arrêterait et je compterais pour rien les tortures les plus atroces. Par amour pour mon Jésus, que ne ferais-je pas? Avec les enfants d'Israël, je chanterais dans les flammes de la fournaise; avec Marie-Madeleine, je me tiendrais au pied de la croix; avec saint Jean, je me plongerais dans une chaudière d'huile bouillante; avec les martyrs, je voudrais non seulement tremper mes lèvres au calice d'amertume, mais, si c'était possible, mille fois par jour mourir pour mon Dieu : tant est grande la joie que me fait éprouver sa présence! (1) » C'est évidemment au sortir du banquet eucharistique qu'elle parle de la sorte. C'est là que son âme, déjà transfigurée par la pénitence, prend ce cachet séraphique qui la distingue, et que son corps s'imprègne de cette odeur céleste qui s'en échappera après sa mort. C'est là aussi que, sans art, sans effort, elle apprend cette langue surhu-

1. Bevegnati, c. iii, p. 7, et c. v, pp. 8 et 10.

Digitized by Google

maine de l'amour « qui n'est comprise que de ceux qui aiment (1) ».

La sainte communion, voilà donc le secret des merveilles de désintéressement et d'abnégation, de charité et de dévouement, qui, à partir de sa conversion, remplissent sa vie! Prodiges admirables, mais qui n'ont rien de surprenant : « Car n'est-ce pas le propre de ce divin breuvage de jeter l'âme dans de saints transports et de la faire sortir d'elle-même? Une céleste ivresse arrache l'esprit aux basses convoitises de la chair et le pousse aux actes d'une vie supérieure; un torrent de délices envahit et agrandit les rivages du cœur. Saints transports, délices ineffables, que ceux-là seuls connaissent qui trempent leurs lèvres à la coupe eucharistique (2). »

Tous ces prodiges, Notre-Seigneur les a prédits, quand il a dit à ses disciples : « Celui qui mange ma chair vivra de moi, vivra pour moi. »

Nous insistons à dessein sur ces principes; car, si la sainteté de Marguerite nous désespère, la facilité du moyen qu'elle emploie nous engage à l'imiter. A tous ceux qui n'ont pas désarmé dans le grand combat contre le mal, elle indique le Tabernacle comme la manne de l'exil, le foyer des vertus et le moteur invisible des sublimes

1. BERNARD., serm. 79, *in Cantic.*

2. GREGOR. NYSSEN., in *Cant. cant.*, hom. X. — « Per hoc sacramentum, excitatur in actum » (*Summ. theolog.*, p. III, q. 79, art. 1), dit excellemment saint Thomas, avec la précision de sa langue théologique.

Digitized by Google

dévouements ; tous, elle les invite à s'approcher du Dieu vivant, de Celui qui est la *vie essentielle* et qui la communique à tous les degrés, depuis l'humble violette jusqu'au sublime Séraphin ; à tous, elle désigne l'Eucharistie comme le dernier mot de l'amour ici-bas, le ciel sur la terre et le gage certain de la résurrection glorieuse.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

SES DERNIERS INSTANTS ET SA MORT

Vers la fin de l'année 1296, le P. Bevegnati, que le Chapitre provincial de 1290 avait envoyé à Sienne, revint à Cortone, ainsi que Marguerite le lui avait prédit. Dieu ménageait cette joie à l'un et à l'autre : — au Franciscain, afin qu'il pût soutenir dans la lutte suprême celle dont il avait protégé les premiers pas dans la voie du retour, se convaincre par ses propres yeux qu'il ne s'était pas trompé dans la direction qu'il lui avait imprimée, et laisser à l'histoire un témoignage d'une valeur irrécusable ; — à la Sainte, afin qu'elle reçût les encouragements et les consolations dont a besoin toute âme à l'heure décisive d'où dépend une éternité.

Percluse de rhumatismes, atteinte de cruelles névralgies, consumée par la fièvre, la pauvre recluse était visiblement sur son déclin ; mais, à l'inverse de l'astre du jour, qui embrase l'horizon de ses feux mourants et semble ne quitter qu'à regret notre hémisphère, elle avait hâte d'achever sa carrière : elle désirait mourir. Non par appréhension des souffrances, elle qui répétait sans relâche : « Je suis prête, Seigneur, à souffrir les tribulations les plus cruelles pour l'honneur de votre nom. La douceur de votre

Digitized by Google

amour me rend tout facile à supporter. » Non, elle obéissait à des sentiments meilleurs : la crainte de perdre son Dieu par le péché, et par-dessus tout une sainte impatience de jouir de sa présence et de ses promesses. Ces sentiments se retrouvent chez tous les saints. L'Époux céleste les appelle en les blessant, et il leur fait, en les appelant, une de ces inguérissables blessures qui laisse au cœur l'amour non satisfait. Seulement, chez la voyante de Cortone, la plaie était plus profonde, parce qu'elle aimait davantage. Aussi quels irrésistibles élans vers Dieu ! Quels soupirs enflammés vers cette Jérusalem céleste dont elle avait entrevu les splendeurs !

Debout sur la grève, l'exilé cherche du regard, par delà l'immensité des mers, la patrie absente. Il interroge le mât qui se dresse à l'horizon, le nuage qui passe, la vague gémissante qui vient expirer à ses pieds ; et se sentant toujours seul, toujours loin des rivages où il a laissé tout ce qu'il adore, il se consume de cette tristesse dévorante qui s'appelle le mal du pays. La Bienheureuse souffrait de ce mal : elle avait la nostalgie du ciel. Que de fois ne dut-elle pas, pour tromper la longueur de l'attente, emprunter aux Juifs emmenés en captivité à Babylone ces accents inimitables qui égalent la plainte à la douleur ! « Nous nous sommes assis aux bords du fleuve de Babylone, nous avons suspendu nos harpes aux saules, et nous avons pleuré, au seul souvenir de Sion ; et lorsque nos vainqueurs nous ont invités à chanter les cantiques

Digitized by Google

de Sion, nous leur avons répondu : — Comment pourrions-nous chanter le cantique du Seigneur sur la terre étrangère ? — Que j'oublie ma main droite et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, et si je ne te mets pas toujours en tête de mes cantiques de réjouissance ! »

Le souverain arbitre de la vie et de la mort se laissa fléchir par des vœux et des plaintes dont le motif était si pur, et le 3 janvier 1297 un ange annonçait à la recluse que l'hiver de son existence était passé et qu'à la saison des frimas allaient succéder les douceurs du printemps, aux tristesses de l'exil les triomphantes allégresses de la patrie, dans un bref délai. Les termes étaient formels. « Sèche tes pleurs, ô Marguerite ! Ce 22 du mois de février, aux premières lueurs de l'aube, tu prendras ton essor vers le séjour des élus, où la divine miséricorde te réserve une place d'honneur (1). » A ces mots, Marguerite tressaillit d'allégresse, pareille au pauvre exilé qui vient d'apercevoir le port et devant qui les portes de la patrie vont enfin s'ouvrir ! Toutefois, son bonheur n'était point sans mélange. Un doute s'élevait dans son esprit : était-il possible que Dieu lui réservât une place d'honneur parmi les élus ? N'était-elle point le jouet des supercheries diaboliques ? Doute cruel, poignante incertitude que dissipa l'Amant des âmes simples, couronnant ainsi

1. BEVEGNATI, c. VI, p. 11, et c. XI, pp. 4 et 20.

Digitized by Google

par un acte de suprême condescendance vingt années de faveurs exceptionnelles. « Rassure-toi, ma fille, lui dit-il ; c'est bien ton ange gardien qui t'a parlé, et ce qu'il t'a prédit s'accomplira. L'auguste Vierge Marie, ton séraphique Père saint François, sainte Marie-Madeleine et toute la cour céleste me supplient de hâter le jour de ton entrée dans le paradis, et j'ai résolu de les exaucer. — Merci, mon Dieu ! s'écria-t-elle dans l'ivresse de sa joie. Moins j'ai de droits à vos bienfaits, plus vous en avez à ma reconnaissance. Que je meure à l'heure et de la manière qu'il vous plaira, pourvu que je meure pour l'amour de vous qui êtes mort pour l'amour de moi (1). » Et ses lèvres entonnèrent l'hymne de la délivrance.

Elle était encore sous l'impression de l'heureuse nouvelle, lorsque le démon s'approcha d'elle à son tour pour tenter un suprême assaut. Il exagéra la gravité de ses fautes, lui suggéra la pensée qu'elle n'en avait jamais eu une contrition suffisante, s'écria d'une voix triomphante, comme fait un général sûr de la victoire : « Tu es à moi ! » puis disparut, laissant la pauvre recluse dans un grand trouble. Don Badia, qui était à ses côtés, la rassura. Survint ensuite le P. Bevegnati, qui l'exhorta à se jeter avec une entière confiance dans les bras de l'infinie miséricorde du Seigneur, et lui promit non seulement de l'assister de ses conseils, mais de

1. Bevegnati, c. v, p. 42.

Digitized by Google

lui apporter chaque matin le Pain des forts, jusqu'à ce qu'elle eût cueilli les palmes d'un triomphe inamissible. Alors Marguerite recouvra la paix pour ne plus la perdre ; elle oublia la terre pour ne plus penser qu'au ciel et se préparer à paraître sans tache au tribunal du souverain Juge.

Du 5 au 22 février, sa vie nous présente un spectacle rare, même dans la vie des saints. Pendant ces dix-sept jours, elle ne put prendre aucune nourriture, à l'exception de la sainte Eucharistie. Malgré ce long jeûne, son intelligence était plus libre, ses discours plus célestes que jamais ; c'était une lampe qui, avant de s'éteindre, projetait une plus vive clarté. Toute la ville voulut contempler la vénérable malade sur son lit de sarments, les Moscari, les Casali et la masse du peuple aussi bien que les Frères Mineurs et les Tertiaires. Pour chacun, elle avait un de ces mots du cœur qui ne s'effacent jamais de la mémoire. A ses bienfaiteurs, elle adressait les plus chaleureux remerciements ; aux Tertiaires, elle recommandait la patience et la résignation dans les croix ; aux principaux seigneurs, cette concorde et cette bonne harmonie qui font fleurir les États. A tous, elle disait avec un sourire angélique : « La voie du salut est facile : il suffit d'aimer (1). » De temps à autre, elle se tournait vers le P. Bevegnati, pour réclamer de lui la nourriture de son intel-

1. MARCHESE, l. III, c. IV.

Digitized by Google

ligence : « Père, lui disait-elle d'une voix presque éteinte, ouvrez-moi les trésors des pages sacrées, parlez-moi de Dieu, parlez-moi de Jésus. La sainte Écriture est une lumière pour mon esprit, une force pour ma volonté, un mélodieux concert pour mes oreilles, une liqueur enivrante pour mon âme, qui oublie alors les souffrances de ce pauvre corps (1). »

Le 21 février au soir, le P. Bevegnati lui administra l'Extrême-Onction. Elle reçut ce sacrement avec de grands sentiments de piété, fit les plus touchants adieux aux Frères Mineurs et aux Sœurs du Tiers-Ordre, leur demanda pardon pour tous les scandales de sa jeunesse et de son âge mûr, et les pria de joindre leurs actions de grâces aux siennes pour bénir Dieu de ses infinies miséricordes. Elle passa toute la nuit dans une suave contemplation. Enfin, le lendemain matin, 22 février, jour désiré, jour béni où l'Époux la conviait aux noces éternelles, elle fit ses derniers préparatifs. On lui apporta le saint Viatique, elle adora dans ses anéantissements Celui qu'elle allait bientôt contempler dans la splendeur de sa gloire, et aux premières lueurs de l'aube, selon la prédiction de l'ange, elle rendit son âme à Dieu dans un suprême élan d'amour. Elle avait cinquante ans ; elle en avait passé près de la moitié à Cortone, dans les larmes de la pénitence et les effusions de la charité (2).

Au moment où elle expirait, un vénérable ser-

1. Bevegnati, c. vi, p. 6.
2. *Acta canoniz.*

Digitized by Google

viteur de Dieu, un grand contemplatif de Città di Castello, vit son âme s'élever vers le firmament sous la forme d'un globe de feu, au milieu d'une nombreuse escorte d'âmes délivrées du purgatoire par la vertu de ses suffrages, et, dans son admiration, il la salua du titre de *nouvelle Marie-Madeleine*, titre qu'a ratifié la voix du peuple et qu'a consacré l'autorité pontificale (1).

Le bruit de sa mort, dont elle avait prédit avec tant de précision le jour et l'heure, se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toute la ville, et y causa un émoi que notre époque matérialiste ne comprend plus. Dans ces temps de foi, qui savaient regarder au delà de la tombe, le trépas d'un saint était un événement, et sa dépouille mortelle un trésor inappréciable. Aussi les habitants de Cortone se hâtèrent-ils de gravir les pentes de la montagne et de visiter, ou plutôt de vénérer le corps de la défunte. Il était étendu sur une claie et recouvert de la tunique du Tiers-Ordre. L'âme, en partant, lui avait laissé quelque chose de sa beauté; le visage avait la fraîcheur de la jeunesse; sur les lèvres courait un sourire angélique, et de tous les membres s'échappait une odeur suave, comme du vase d'albâtre brisé s'échappe le parfum qu'il contenait. Tous les assistants respirèrent avec délices ces émanations balsamiques, qui n'avaient rien de commun avec celles de la terre; ils conclurent de là qu'elles étaient l'indice d'une

1. BEVEGNATI, c. XI, p. 20. — Bulle de canonisation.

Digitized by Google

éminente sainteté (1). Bientôt l'allégresse qui remplissait tous les cœurs fit explosion. Les uns racontaient les miracles opérés en leur faveur ou les extases dont ils avaient été témoins; les autres, comment la Sainte leur avait dévoilé tous les secrets de leur conscience; d'autres enfin, comment elle les avait édifiés par l'héroïsme de sa pénitence ou par les séraphiques ardeurs de sa charité. Ce fut comme une béatification anticipée, votée par acclamation.

A cette époque, le droit chrétien et les pensées de foi régissaient encore les républiques d'Italie. « La voix du peuple, c'est la voix de Dieu », pensèrent les magistrats de Cortone, réunis pour délibérer sur la question des funérailles de la recluse. Et sans préjuger en rien la question de sainteté, ils décidèrent à l'unanimité qu'en reconnaissance des services rendus à la ville par *l'ange de la paix et la mère des orphelins*, on lui rendrait les plus grands honneurs : « Son corps serait parfumé d'aromates, revêtu de pourpre et d'étoffes précieuses, transporté à l'église au milieu d'un cortège formé du clergé, tant séculier que régulier, du podestat et des membres du Grand Conseil, et, après un service solennel, déposé dans un sépulcre neuf (2). » Le peuple applaudit à cette ordonnance ; mais il en retarda l'exécution pour un motif de piété : il ne pouvait se séparer d'une dépouille qu'il considérait déjà comme une relique et qui lui ap-

1. Bevegnati, c. xi, p. 20.
2. *Ibid.*, *loc. cit.*

Digitized by Google

portait quelque chose des parfums du paradis.

Enfin, les obsèques eurent lieu, non avec l'aspect des cérémonies funèbres ordinaires, mais plutôt avec l'éclat d'un triomphe et au milieu d'un concours immense. Après la messe, le précieux dépôt fut solennellement transféré dans cet oratoire de Saint-Basile que la Sainte avait restauré, et fut renfermé dans un cercueil de fer qu'on scella dans la muraille et que protégeait une grille ouvragée. Il était ainsi exposé à la vénération publique, avant que le Siège apostolique se fût prononcé ; mais aucune loi ecclésiastique n'interdisait alors ces démonstrations de la foi et de la piété populaires.

Les Moscari durent alors se réjouir d'avoir accueilli sous leur toit l'exilée de Laviano, la pécheresse de Montepulciano ; et, s'il faut en croire certaines traditions locales et les données de la peinture (2), Hugues Casali vint avec bonheur prosterner ses cheveux blancs sur la tombe de celle dont il s'était invariablement montré l'admirateur et le soutien.

1. Une fresque de l'oratoire de Saint-Basile, fresque aujourd'hui détruite, mais dont Vasari fait mention dans la Vie de Buffalmacco de Florence et d'Ambroise Lorenzetti de Sienne, peintres du XIVe siècle, représentait les obsèques de la Sainte : et parmi les principaux personnages se trouvaient Hugues Casali et Guillaume, son fils. Après la mort du vainqueur de Monteaperto, les Cortonais lui élevèrent une statue de marbre, qu'ils placèrent dans le vestibule du susdit oratoire, comme pour affirmer l'intimité de l'affection qui avait uni la pénitente et le soldat. Cette statue fut mise en pièces par la populace en 1409, lorsque Cortone chassa de ses murs Louis-Baptiste Casali, l'indigne descendant du héros.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

MIRACLES APRÈS SA MORT

Pour celui qui a renfermé tout son bonheur dans l'étroit horizon de ce monde, la mort n'est pas seulement un malheur ; c'est une catastrophe irréparable où puissance, honneurs, plaisirs, tout s'effondre, tout s'engloutit dans la nuit du tombeau. Horrible nuit ! L'au-delà est pire encore : car c'est l'inconnu, l'infini, un mystère plein de visions effrayantes, en face desquelles il ne reste à l'impie que le blasphème et le désespoir.

Tout autres sont les destinées du juste et de tous ceux qui placent résolument leurs espérances par delà les rivages terrestres. Pour eux, la mort est une aurore ; elle ouvre à leur âme affranchie les portes d'une région où s'épanouit, aux clartés d'un soleil sans déclin et dans l'opulence de la paix, ce qui n'était qu'en germe ici-bas. Leur chair refleurira ; souvent leurs ossements prophétisent et deviennent un foyer d'action surnaturelle, un centre de grâces et de prodiges qui nous sont garants que leur âme s'abreuve aux sources mêmes de la vie. C'est ce que nous observons dans l'histoire posthume de la pénitente de Cortone (1).

1. Nous n'avons pas à prouver ici la possibilité des miracles. Que le souverain Maître de l'univers puisse

Digitized by Google

A peine a-t-elle rendu le dernier soupir, que les prodiges éclatent sur sa tombe : résurrection des morts, guérisons instantanées, délivrance des captifs ou des matelots en péril de mer, et autres faveurs spirituelles dont l'œil peut percevoir les effets et qui, toutes, dépassent évidemment les forces de la nature. Il appartenait aux contemporains, aux témoins oculaires, de soumettre ces faits à l'investigation scientifique et d'en certifier l'existence pour l'édification de la postérité, et c'est ce qu'ont fait successivement le P. Bevegnati, le cardinal Orsini, légat apostolique (1308), les évêques et les médecins chargés de l'enquête juridique (1). Mais il était réservé au Saint-Siège de prononcer sur la nature de la cause, c'est-à-dire sur la réalité du surnaturel divin ; et il a, en effet, dans le procès de canonisation, porté son jugement sur quelques-unes des opérations transcendantes soumises à son examen. Relater toutes ces interventions de la puissance divine serait long et monotone ; nous préférons choisir les plus frappantes, pour en composer un bouquet mystique

intervenir dans son empire, n'est-ce pas là, après tout, une question de bon sens ? Et le philosophe de Genève n'a-t-il pas mille fois raison de dire : « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement faite serait impie, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir ; il faudrait l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais douté que Dieu pût faire des miracles ? » (J.-J. Rousseau, 3e *lettre de la Montagne.*)

1. BEVEGNATI, c. XII. — *Act. canoniz.*

Digitized by Google

que nous déposerons sur l'autel de la Sainte.

Les habitants de Cortone avaient adopté pour concitoyenne l'exilée de Laviano; après sa mort, ils l'honorèrent d'un culte spécial de confiance et d'invocation : ils eurent la première part, et aussi la plus considérable, à ses bienfaits, et l'un de ses historiens affirme que la bienheureuse Marguerite manifesta encore plus d'empressement à les protéger et à les secourir, qu'ils n'en déployaient à l'invoquer dans leurs besoins, « semblable à une mère pleine de tendresse qui rend à ses enfants beaucoup plus de caresses qu'elle n'en reçoit (1) ». Ici, c'est un enfant de cinq ans, nommé Barthélemy, qui est saisi et broyé par la roue d'un moulin ; la mère éplorée, mais pleine de cette foi qui transporte les montagnes, fait vœu de se rendre en pèlerinage au tombeau de la Sainte, et l'enfant se relève aussitôt, parfaitement guéri et ne portant aucune trace de fracture (2). Là, c'est un robuste montagnard qu'emporte en peu de jours un mal implacable et qu'on a déjà déposé sur le brancard funéraire, lorsque sa mère, se rappelant la résurrection du fils de la veuve de Naïm, implore le même miracle par l'intercession de la vénérable pénitente. Sa prière est exaucée sur-le-champ, et le jeune homme, rendu à la vie, déclare hautement qu'il doit sa guérison au crédit dont la Bienheureuse jouit auprès de Dieu (3).

1. Giovagnoli, l. III, c. v.
2. Bevegnati, c. xii, p. 38.
3. *Ibid.*, c. xii, p. 43.

Digitized by Google

Bientôt toutes les maladies se donnent rendez-vous à son tombeau, où la multiplicité des prodiges accroît encore la confiance publique. Une dame de haut rang, dona Constance Alticozzi Orselli ; une femme du peuple, Baccia Zefferini ; une religieuse hiéronymite, Sœur Marie-Fortunée Vannucci ; un seigneur nommé Buzio ; un médecin nommé Antoine Ciarpaglini et cent autres personnes atteintes de maladies incurables affirment, sous la foi du serment, avoir été subitement et miraculeusement guéris par l'intercession de Marguerite (1).

A ces bienfaits d'ordre privé s'en joint un autre d'une portée plus générale, dont Cortone a gardé un souvenir impérissable. C'était en 1529, à l'époque des démêlés entre François Ier et Charles-Quint, qui se disputaient la possession de l'Italie. Philibert de Challon, prince d'Orange, lieutenant de Charles-Quint (2) et successeur du connétable de Bourbon, qui avait été tué au siège de Rome, venait d'emporter le château Saint-Ange, de battre Lautrec à Naples, et se rabattait, avec des troupes gorgées de sang et de rapines, sur Florence, où il voulait relever les aigles impériales. Aucune ville, aucune place forte n'osait résister à la fougue de ce jeune capitaine de vingt-sept ans. Cortone fut la première, sur ce long parcours, à refuser de se soumettre, soit qu'elle eût des attaches avec le parti français, soit plutôt qu'elle voulût sim-

1. BEVEGNATI, *loc. cit.*, et *Acta canoniz.*
2. Voir la *Biographie universelle*, art. *Orange*.

Digitized by Google

plement conserver son indépendance. Elle n'avait pour défense, il est vrai, que ses remparts et deux compagnies de soldats; mais elle comptait sur le patriotisme de ses enfants et sur l'assistance de la Sainte, qu'elle regardait comme l'invincible protectrice de la cité. Le prince, furieux de se voir arrêter dans sa course par une place de médiocre importance, jura de s'en venger. Il l'investit avec vingt-cinq mille hommes et commanda l'assaut du côté le plus accessible, le quartier Saint-Vincent. Mais tous ses efforts furent inutiles : le bienheureux Hugolin et sainte Marguerite planaient dans les airs sous une forme visible, exhortant d'une main les assiégés au combat, et de l'autre repoussant les ennemis (1). Philibert, humilié de cet insuccès, leva le siège de Cortone, après lui avoir imposé seulement une contribution de guerre, et alla porter la dévastation sous les murs de Florence, où il trouva la mort le 3 août de l'année suivante.

Le bruit des miracles opérés sur le tombeau de la servante de Dieu franchit rapidement les murs de Cortone et les limites de la Toscane, et son nom fut connu, invoqué, béni, partout où pénétrèrent les Franciscains. En tête des villes et des villages qui ont recours à son intercession et chantent ses louanges se trouve Pozzuolo. Dans cette bourgade ombrienne que connaissent nos lecteurs, une femme nommée Bénassaï était

1. Procès du bienheureux Hugolin, art. IX. — Une fresque de Baldelli (Cortone, église Saint-Augustin) reproduit cet événement.

Digitized by Google

atteinte d'une hémiplégie. Animée comme toutes ses compatriotes d'une tendre dévotion pour la thaumaturge de Cortone, elle fit vœu, si son infirmité disparaissait, d'aller en pèlerinage à son tombeau. A peine eut-elle formulé cet engagement au fond de son cœur, qu'elle sentit la vie et la force renaître dans ses membres. On devine avec quels transports d'allégresse et de reconnaissance elle accomplit sa promesse (1).

Après Pozzuolo, c'est Città di Castello. Là, une dame était depuis de longues heures dans les douleurs de l'enfantement. Les secours de l'art étaient impuissants; la mort paraissait imminente. Seule la malade estimait que tout espoir n'était pas perdu, et mettant toute sa confiance dans la bonté de celle qu'elle invoquait, elle répétait à voix basse : « Sainte Marguerite, ne m'abandonnez pas ! » Sa foi fut récompensée par une prompte délivrance, et elle mit heureusement au monde un enfant plein de vie (2).

Voici un autre fait, aux allures un peu étranges, mais qui ne surprendra point ceux qui ont l'expérience de la vie. Un enfant avait des plaies purulentes et incurables aux jambes. Dona Bruna, sa mère, implora l'assistance de la thaumaturge cortonaise et s'engagea, si son fils guérissait, à monter au sanctuaire de Saint-Basile. Sa prière fut exaucée, mais chrétienne insouciante, elle négligea d'accomplir sa pro-

1. BEVEGNATI, c. XII, p. 25.
2. *Ibid.*, *loc. cit.*, p. 52.

Digitized by Google

messe et vit avec stupéfaction les ulcères couvrir de nouveau le corps de son enfant. N'était-ce pas le châtiment de sa négligence ? Elle l'entendit de la sorte et, repentante, renouvela son vœu, avec le même succès que la première fois. Le miracle était saisissant, et le cœur de la mère débordait de joie. Mais on oublie vite les bienfaits. Dona Bruna, par suite d'une incurie qui ressemble à de l'ingratitude, différa encore de tenir ses engagements, et le mal redouté fit sa réapparition. Enfin, prise de remords, elle se rendit à Cortone, s'humilia dans les larmes et la prière sur la tombe de la vénérable thaumaturge ; et pour la troisième fois son fils fut subitement guéri. Elle ne dissimula point sa faute et raconta ingénument, devant don Félix, aumônier du sanctuaire, les circonstances du triple miracle opéré par celle qui se montrait si obstinément la consolatrice des mères affligées (1). La déposition se rapporte à l'année 1311.

L'année suivante met en scène le propre frère de notre Bienheureuse, Barthélemy de Laviano, affiliée comme elle au Tiers-Ordre séraphique.

Lorsque le concile de Vienne eut décrété la croisade (6 mai 1312), Barthélemy s'était embarqué à Ancône pour la Terre sainte, avec quelques-uns de ses compatriotes. Pendant la traversée, ils essuyèrent une affreuse tempête, qui

1. Bevegnati, *loc. cit.*, p. 60.

Digitized by Google

les jeta sur les côtes de la Dalmatie et les mit à deux doigts de la mort. Barthélemy, montrant à ses compagnons le reliquaire où étaient enfermés les cheveux de sa sœur, les exhorta à mettre en elle toute leur confiance. Ces rudes soldats s'agenouillèrent et prièrent avec ferveur. Aussitôt les vents s'apaisèrent, la mer redevint calme, et le navire put mouiller à Raguse. Là, Barthélemy éprouva de nouveau la puissance de l'intercession de sa sœur. Une épidémie sévissait alors dans cette ville sur les petits enfants. Un riche seigneur, ayant rencontré dans le port les croisés toscans, leur offrit généreusement l'hospitalité. Pendant le repas, il leur confia sa peine : la contagion avait atteint et allait emporter son propre fils, âgé de deux ans. Barthélemy lui raconta le miracle de la traversée, fit renaître l'espérance au fond de son cœur ; puis il posa le reliquaire sur la tête du jeune moribond, qui fut immédiatement et radicalement guéri, à la grande satisfaction des parents (1).

Longtemps après, en 1745, un vénérable missionnaire du Pérou, attaché à la Propagande et de passage à Rome, fit devant l'autorité ecclésiastique la déposition suivante. Son collègue, prêtre très dévot à sainte Marguerite, avait entrepris de prêcher une neuvaine en son honneur. Or, un des jours de cette neuvaine, pendant que les Indiens étaient réunis autour

1. BEVEGNATI, c. XII, pp. 39 et 54.

Digitized by Google

de la chaire sacrée, Marguerite apparut aux yeux de tous, en habit de Tertiaire, s'approcha du prêtre et lui promit de le récompenser du zèle qu'il mettait à procurer sa gloire. Sa voix était si mélodieuse, son visage si radieux, ses promesses si encourageantes, que les Indiens, enflammés d'enthousiasme, vouèrent à la Sainte un culte d'honneur et d'invocation qui a survécu aux vicissitudes des temps.

Si émouvant que soit le récit de ces divers prodiges, il en est deux autres qui nous semblent plus saisissants encore, parce qu'ils sont une dérogation plus constante aux lois de la nature.

C'est d'abord la conservation du corps de la Bienheureuse. Ce corps purifié par la pénitence est incorruptible. Dieu a dit aux vers : « Vous n'y toucherez pas », et au temps : « Tu ne le réduiras pas en poussière. » Et les vers et le temps, qui n'épargnent aucun enfant des hommes, ont respecté ces dépouilles sacrées.

De plus, de ces ossements bénis s'échappent quelquefois des émanations suaves, pénétrantes, sans analogue parmi les essences aromatiques de ce monde, et produisant un double effet : elles déposent dans l'âme un germe de sanctification, en même temps qu'elles délectent l'odorat.

Les rationalistes auront beau nier le surnaturel, il s'affirme ici d'une manière évidente. « Car, que le cadavre n'exhale aucune odeur désa-

1. GIOVAGNOLI, *Sainte Marguerite de Cortone*, l. III, c. VIII.

Digitized by Google

gréable, c'est possible, dit le savant Benoît XIV ; mais incorruptible ou non, qu'il exhale des senteurs embaumées, persistantes, sans qu'il y ait aucune cause naturelle pour les produire, ce phénomème accuse nécessairement l'action cachée d'une puissance supérieure qui n'est autre que le souverain Maître de la création (1). » On peut raisonner de la même manière pour le phénomène de l'incorruptibilité (2) ; et de ces principes inattaquables se dégage, en traits lumineux, la conclusion suivante : les deux phénomènes en cause ne peuvent avoir qu'une origine surhumaine, et l'un et l'autre attestent, avec la même force, l'excellence des vertus de celle qui, nourrie du Pain des anges et tout imprégnée des parfums de l'Eucharistie, comme l'abeille l'est du suc des fleurs, répandit pendant sa vie mortelle, devant Dieu et devant les hommes, la bonne odeur du Christ.

Prodiges extraordinaires, il est vrai, mais qui ne trouveront d'incrédules que parmi les hommes qui ne connaissent pas le cœur de Dieu ! Marguerite a tant aimé Notre-Seigneur ! Est-il donc difficile d'admettre qu'à son tour il se soit plu à glorifier sa servante et à manifester aux yeux des mortels l'amour infini qu'il lui portait et qu'il lui porte éternellement ?

Cortone a toujours eu une part spéciale dans les bénédictions de Marguerite, et s'il est vrai que les miracles soient autant de bienfaits, il

1. *De serv. D. beatif.*, l. IV, c. XXXI, p. 18.
2. *Ibid.*, *loc. cit.*, c. XXX, p. 16.

Digitized by Google

n'est pas surprenant qu'il se soit établi entre elle et sa protectrice des rapports plus intimes, et que les annales de la vieille cité se confondent souvent, au cours des siècles, avec celles de la Bienheureuse dont elle garde la précieuse dépouille.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

CULTE IMMÉMORIAL ET CANONISATION DE LA BIENHEUREUSE

Sainte Marguerite a ceci de commun avec plusieurs saints, qu'elle fut honorée d'un culte public avant que ses restes se fussent refroidis. L'oratoire de Saint-Basile, où ils avaient été déposés, étant immédiatement devenu le centre d'un pèlerinage, ne suffit bientôt plus ni à la reconnaissance de la population, qui se plaisait à regarder la Bienheureuse comme la protectrice et le plus solide rempart de la cité, ni à la piété des étrangers qui affluaient de toutes parts.

On vit alors se reproduire à Cortone ce qui s'était passé dans le même siècle à Assise, à Padoue, à Bologne. Ces fières républiques savaient faire trêve, au besoin, à leurs divisions politiques, pour glorifier, non le vice et la débauche, comme on le fait trop souvent de nos jours, mais tous les nobles sentiments, l'héroïsme et la sainteté aussi bien que le courage militaire. Ainsi avaient-elles élevé de splendides basiliques à saint François, à saint Antoine, à saint Dominique, comme aux meilleurs de leurs concitoyens.

Sous le souffle de la même foi et du même en-

Digitized by Google

thousiasme, la république cortonaise résolut d'ériger, elle aussi, un monument qui portât aux générations les plus reculées le nom de la thaumaturge devenue l'honneur et la gloire de sa patrie adoptive. On se mit à l'œuvre sans délai, et dès l'année 1297, l'autorité ecclésiastique, de concert avec le podestat et les membres du Grand Conseil, posait la première pierre de l'édifice. C'est ce que constate une inscription lapidaire, faite dans le style du temps, et dont voici la traduction :

L'an du Seigneur 1297,
Au temps de don François,
Prieur des consuls de la commune de Cortone,
A été posée la première pierre de cette église (1).

Pendant que s'élevait le nouveau sanctuaire, un artiste de grand mérite (on croit généralement que c'est Jean de Pise) était chargé par les consuls de sculpter un monument destiné à en décorer l'intérieur. D'un autre côté, les évêques d'Arezzo et de Chiusi, non contents d'intéresser les fidèles à l'érection du sanctuaire, s'empressaient de réunir les matériaux d'un monument plus durable et plus précieux encore que le marbre. Ils recueillaient avec respect les

1. ANO. DNI. MCCLXXXXVII.
TEMPORE. DNI. FRANCISCI.
PRIORIS. CONSVLVM. COMVNIS. CORTONE.
INCEPTA. FVIT. HEC. ECCLESIA.
Voir G. Bevegnati, *Dissert.*, c. XII. — La plaque de marbre sur laquelle est gravée cette inscription se trouve actuellement sous le portique de l'église.

Digitized by Google

actes de vertu et les miracles qui devaient figurer dans le procès de canonisation de la recluse et adressaient à leurs diocésains respectifs, en 1308, une circulaire dans laquelle ils exaltent à l'envi « la thaumaturge qui rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts (1) ».

Dix ans après, Isnard, patriarche d'Antioche, Béranger, évêque de Carpentras, et dix autres prélats de divers pays signaient une lettre collective où ils recommandaient également le pèlerinage de Cortone, et accordaient chacun quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteraient le tombeau de la Bienheureuse, ou verseraient une aumône pour l'achèvement de l'édifice (2). Leur diplôme est daté d'Avignon, et rien ne nous prouve mieux quel était déjà le prestige attaché au nom de la pénitente de Cortone. Lorsque le pape Jean XXII eut fait de cette ville le siège d'un nouvel évêché (3), le premier évêque, Raineri Ubertini, revit avec soin la cause de la pénitente, confirma le 8 avril 1328 les indulgences précédemment accordées, en ajouta de nouvelles (4), et invita deux peintres de talent, Buffalmacco et Lorenzetti, émules de Giotto, à écrire avec le pinceau sur les voûtes de Saint-Basile le poème de la vie de la Bienheureuse.

1. *Acta canoniz.* — BEVEGNATI, *Dissert.*, pp. 160-166.
2. *Acta canoniz.* et BEVEGNATI, *Dissert.*, p. 167.
3. Bulle *Vigilis speculatoris*, du 19 juin 1325.
4. BEVEGNATI, *Dissert.*, p. 171.

Digitized by Google

Dès lors, l'oratoire de Saint-Basile eut son histoire, qui se confondit pendant un siècle avec celle du culte de sainte Marguerite. Il fut d'abord desservi par des prêtres séculiers, puis en 1385 par les Olivétains, qui se retirèrent volontairement cinq ans après, et enfin par les Franciscains de l'Observance (1). Voici à quelle occasion ces derniers furent appelés à Cortone. En l'année 1392, le Provincial des Observants de la Toscane, Martin de Massa, visitant à pied tous ses couvents dans le dessein d'y affermir l'œuvre de Jean de la Vallée et de Paul de Trinci, s'arrêtait à Cortone. Le gouverneur et les magistrats de la ville, heureux de cette visite inattendue, lui rappelèrent l'attachement de Marguerite à l'Ordre de Saint-François, le veuvage du sanctuaire depuis le départ précipité des Olivétains, et lui offrirent ce poste d'honneur. Martin de Massa accéda volontiers à leur demande. L'acte de cession fut signé le 25 novembre 1392 ; Boniface IX le confirma le 2 décembre suivant, et les Observants prirent immédiatement possession du couvent (2).

Ainsi se trouvait réalisée la prédiction de

1. L'Observance est la plus considérable des réformes de l'Ordre séraphique. Inaugurée en 1334 par Jean de la Vallée, propagée par Paul de Trinci, elle jeta un vif éclat, avec saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran, au milieu de la crise du grand schisme d'Occident. En 1390, elle comptait vingt-trois couvents, situés pour la plupart en Ombrie et en Toscane. Le bienheureux Jean de Stroncone en était le commissaire général. (Voir l'*Auréole séraphique*, t. I, p. 127.)

2. BEVEGNATI, *Dissert.*, p. 175.

Digitized by Google

la Sainte, que l'Ordre aurait la garde de sa dépouille mortelle, comme il avait eu la garde de son âme, mais seulement après un assez long espace de temps : *Post longum tempus* (1).

De leur côté, les Franciscains surent apprécier l'honneur qui leur était fait. On les vit imprimer au pèlerinage un nouvel essor, une physionomie nouvelle, et défendre sans relâche la mémoire de la Bienheureuse contre les assauts de l'hérésie, ses reliques contre les invasions de l'étranger, son culte contre l'outrage, peut-être pire encore, de l'indifférence et de l'oubli.

On peut adresser le même éloge à la vieille cité étrusque, dont l'histoire, à partir du XVe siècle, se confond de plus en plus avec celle de son sanctuaire. Chacune des modifications apportées à l'un devient pour l'autre un événement qu'elle enregistre avec soin dans ses annales. En 1515, le pape Léon X visite le monument, s'agenouille devant la châsse de la Sainte, perçoit l'odeur céleste qui s'en échappe (2), et attache au sanctuaire de nombreuses indulgences (3). En 1542, à l'entrée des temps modernes, au moment où Luther met le feu aux quatre coins de l'Allemagne, le municipe de Cortone décide que sainte Marguerite sera officiellement rangée parmi les patrons de la ville, que sa fête sera célébrée comme une fête natio-

1. BEVEGNATI, c. II, note 26.
2. *Acta canoniz.*
3. BEVEGNATI, *Dissert.*, c. XII, p. 135.

Digitized by Google

nale, et qu'il y aura trois jours fériés, le 21, le 22 et le 23 février (1). Et telle est encore la force de l'esprit chrétien qui anime les lois, les institutions publiques et les mœurs, que les grands et le peuple accueillent ce décret avec la même joie qu'ils auraient accueilli une victoire signalée. Le 31 décembre 1580, lorsqu'on ouvre le tombeau de la Sainte et qu'on transfère le corps béni au maître-autel, où il repose encore aujourd'hui, les magistrats civils occupent une place d'honneur dans la cérémonie. Le 3 décembre 1602, c'est encore par les soins du gouverneur de la ville, Pierre Strozza, qui commande au nom des Médicis, qu'on transporte en grande pompe à Saint-Basile ce qui semble être l'accompagnement nécessaire de son trésor sacré et demeure la plus magnifique ornementation de ses murs : le crucifix miraculeux de Saint-François. En 1636, l'évêque de Cortone, don Ludovic Serristori, consacre l'église sous le vocable de sainte Marguerite. Trois ans après, sur la demande du Grand Conseil, il institue la fête de la *Translation des reliques* de la pénitente, et en fixe le jour au dimanche qui suit l'Ascension (2). Vers le milieu du même XVIIe siècle, un enfant de Cortone, artiste de grand renom, Pierre Berettini, fait don d'une châsse de cristal qui permet de contempler à souhait le visage de la Bienheureuse (3).

1. *Acta canoniz.* — BEVEGNATI, *Dissert.*, c. XII.
2. LUDOVIC DE PELAGO, ms., folio 70-74.
3. *Ibid.*

Digitized by Google

Tous ces faits sont autant de preuves qu'il y avait entre la cité cortonaise et les religieux de saint François une sainte émulation de ferveur dans le culte public qu'on rendait à l'illustre pénitente. Les uns et les autres travaillaient avec une égale ardeur à sa glorification, et ils hâtaient de leurs vœux le jour où son nom serait solennellement inscrit dans les diptyques sacrés. Car, ils le savaient, on avait beau recourir sans cesse à son intercession et couvrir son tombeau de lumières, d'or, de pierres précieuses : à tous ces témoignages de la piété populaire, à ces honneurs, il manquait une sanction définitive, celle de l'autorité dont les jugements sont irréformables et dont la sentence confère au culte public ou privé le caractère de la certitude. Nous voulons parler de l'Église romaine ; car il n'appartient qu'à elle de lire le nom de ses enfants à la voûte du firmament invisible, de proclamer l'héroïcité de leurs vertus, de tirer leurs cendres de la poussière du tombeau pour les placer sur les autels, et de convier toutes les générations à chanter avec elle : « Qu'elle est belle, la race des âmes pures ! Leur mémoire est immortelle, bénie de Dieu et des hommes (1). »

Ce n'est pas que la cause de Marguerite n'eût été introduite de bonne heure en cour de Rome ; mais, par suite du malheur des temps, ou plutôt par une disposition spéciale de la Providence, qui la réservait comme une force pour des

1. *Sap.*, c. IV, 1.

Digitized by Google

temps plus calamiteux, comme un avertissement solennel pour ce XVIIIe siècle qui devait successivement acclamer Voltaire et Marat, la débauche de l'esprit et celle du sang, elle ne sortit des ombres qui l'enveloppaient qu'à partir du XVIe siècle. Léon X approuva le culte immémorial rendu à la pénitente de la Toscane, permit d'exposer ses reliques à la vénération des peuples, et autorisa la célébration de sa fête dans tout le diocèse de Cortone (1) ; Urbain VIII étendit ce privilège à tout l'Ordre de Saint-François (2) ; Clément IX inséra le nom de la Bienheureuse au martyrologe romain ; enfin il fut donné au pape Benoît XIII de terminer la cause.

Ce fut le 16 mai 1728, à la messe du dimanche de la Pentecôte, qu'il promulgua le décret de canonisation. Il avait choisi tout exprès cette solennité pour rehausser l'éclat de la cérémonie. La basilique de Saint-Pierre, toute décorée de l'image de la Sainte, de médaillons représentant ses miracles, et des armes de Cortone alternant avec celles du Souverain Pontife, était parée comme une reine. A dix heures du matin, ses vastes nefs étaient envahies par des flots de peuple, et le Pape y pénétrait porté sur la *sedia gestatoria,* précédé de sa cour, des généraux de l'Ordre de Saint-François, des deux re-

1. Bulle *Regimini universalis Ecclesiæ*, du 6 février 1515. (BEVEGNATI, *Dissert.*, p. 182.)

2. Bulle *Cœlestis aquæ*, du 13 décembre 1623. (*Ibid.*, p. 184.)

Digitized by Google

présentants de Cortone, Nicolas Pancrazzi et Joseph Tomasi, et entouré de sa garde suisse. Après le chant du *Veni Creator,* il exposa en termes émus quelle était la cause présentée au jugement du Saint-Siège. Rien de touchant comme le parallèle qu'il établit entre la Madeleine de l'Évangile et celle de l'Ordre séraphique :

« Notre illustre prédécesseur, le pape saint Grégoire, prêchant sur la conversion de Marie-Madeleine, estimait que c'est un sujet où les larmes conviendraient mieux que les discours. Il n'avait pas de termes pour exalter le courage de la pécheresse venant se prosterner aux genoux de l'Homme-Dieu, et la miséricorde du Messie accueillant avec une tendresse ineffable celle que repoussaient les Pharisiens. Ce qu'il admirait dans les pages de l'Évangile, nous l'admirons dans des temps plus rapprochés de nous. Marguerite de Cortone est une autre Marie-Madeleine. Même chute et mêmes désordres ; mêmes prodiges de la grâce, qui attire l'une et l'autre aux pieds du Sauveur ; mêmes larmes d'amour et même sentence de pardon. »

Le Docteur infaillible, debout, mitre en tête, prononça ensuite ces paroles solennelles : « A l'honneur de l'adorable et indivisible Trinité, et pour l'exaltation de la foi catholique, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, après mûres délibérations accompagnées de longues prières, de l'avis et du consentement

Digitized by Google

unanime de nos frères les Cardinaux de la sainte Église romaine, des Patriarches, archevêques et évêques, rassemblés dans la basilique Vaticane, attendu que la sainteté des mœurs, l'intégrité de la foi et l'excellence des miracles de la bienheureuse Marguerite sont des faits notoires, nous l'inscrivons au catalogue des Saints et fixons sa fête au 22 février (1). »

A ce moment, les trompettes d'argent retentirent sous les voûtes de la basilique ; le bourdon de Saint-Pierre s'ébranla ; des salves d'artillerie partirent du château de Saint-Ange. En même temps, le Pape, déposant la mitre, entonnait le *Te Deum*, que continuaient les cardinaux et l'assistance, alternant avec les chantres de la chapelle pontificale.

L'hymne de saint Ambroise fini, l'auguste vieillard monta à l'autel pour offrir à Dieu la Victime sans tache. Pendant la messe, un chœur de voix harmonieuses chantait : « Dès que la grâce eut éclairé les profondeurs de son âme, la Madeleine de l'Ordre Séraphique se repentit. Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Un autre chœur répondait : « Je suis à mon Bien-aimé ; il s'est tourné vers moi. J'ai trouvé Celui que j'aime ; je le possède, je ne le laisserai point aller (2). » Après la messe, le Pasteur suprême ouvrit les trésors de l'Église et accorda l'indul-

1. Bulle *Sanctitate et doctrina*, du 27 mai 1728, apud BEVEGNATI, *Dissert.*, p. 186.
2. *Breviar. Rom. Franciscan.*, 22 febr.

Digitized by Google

gence plénière aux assistants. Le soir, la ville s'illumina comme par enchantement, et les Romains manifestèrent un enthousiasme indescriptible (1).

Toutes ces splendeurs, qui empruntent à la majesté pontificale et à la basilique Vaticane un éclat incomparable, se reflétèrent à Rome et au loin, partout où s'élevait un couvent de l'Ordre.

A l'*Ara cœli*, résidence du Général de l'Observance, les fêtes du triduum de sainte Marguerite se célébrèrent avec une grande magnificence. A Cortone, elles revêtirent nécessairement un cachet particulier, religieux et national, plus intime que partout ailleurs. Sainte Marguerite n'était-elle pas pour les Cortonais une compatriote, une patronne, une gloire enviée de tous ? Ils le comprirent de la sorte. Pendant trois jours, du 21 au 23 mai 1730, les tribunaux furent fermés, les affaires suspendues, le peuple tout entier à sa joie. Décorations, chants, panégyrique, illumination, rien ne manqua pour que le triduum fît époque dans les fastes de l'antique cité. Ce fut aussi à l'occasion de ces fêtes que le municipe décida qu'on agrandirait le sanctuaire, devenu trop étroit pour contenir la foule des pèlerins. Quelques années après (1739), un prince fort dévot à la sainte pénitente, Jean V, roi de Portugal, prenait à sa charge la majeure partie des frais de restauration, et bâ-

1. GIOVAGNOLI, *Vie de sainte Marguerite*, liv. III, et *Archives* du marquis Pancrazzi, de Cortone.

Digitized by Google

tissait le transept, la coupole et deux chapelles latérales (1).

De leur côté, les pontifes qui succédaient à Benoît XIII n'oubliaient point, dans la distribution de leurs largesses, le sanctuaire de Sainte-Marguerite. Clément XII transférait au dimanche qui suit l'Ascension, ou à un des jours de l'octave, l'indulgence plénière fixée par Benoît XIII au 22 février (2); et Pie VI concédait au diocèse de Cortone, pour ce même dimanche, l'usage de l'office et de la messe propres de la Sainte (3). Ces faveurs ne témoignent pas seulement du haut intérêt que les pontifes portaient au vénérable sanctuaire; elles indiquent aussi que la religion était alors libre, florissante, et que les hauteurs de Cortone étaient le rendez-vous des pèlerins.

Il n'y a rien de fortuit dans les œuvres de Dieu. C'est sur un signe de sa main que les étoiles cachées dans les profondeurs du firmament sont accourues en criant : « Nous voici », et qu'elles ont commencé de luire pour Celui qui les a créées. C'est sur un autre signe que les saints apparaissent sur la scène du monde et

1. *Ms. de Sainte-Marguerite.*

2. Bref *Alias felicis*, du 18 décembre 1734. (BEVEGNATI, *Dissert.*, p. 191.)

3. Bref *Curis in civitate Cortona*, du 24 novembre 1781. (BEVEGNATI, p. 196.) Il s'établit en outre à Cortone une confrérie de pénitents de Sainte-Marguerite qu'Alexandre VII approuva et que Benoît XIV érigea en archiconfrérie (*Ibid.*, pp. 185 et 194). Le but de cette confrérie est d'entretenir parmi les fidèles l'esprit de prière et de sacrifice.

Digitized by Google

qu'après leur mort, ils prennent part parmi les modèles et les défenseurs de l'Église militante. La glorification de Marguerite arrivait à son heure, au lendemain des orgies de la régence. A une génération prise du vin de l'orgueil et de la volupté, la pénitente prêchait, par ses exemples, les fatales conséquences de l'oubli de Dieu et la nécessité de l'expiation. Le XVIIIe siècle, à son aurore, avait encore assez de sens chrétien pour entendre ce langage, qui était celui de l'expérience et de la raison ; mais il n'en était pas de même sur son déclin. Nourri des blasphèmes de Voltaire, des pastorales de Jean-Jacques Rousseau, des scandales de la Pompadour, il s'endormait dans les plaisirs, sans souci du lendemain.

Le réveil fut terrible. Quatre-vingt-neuf éclatait comme un coup de foudre et sonnait l'heure des châtiments, l'heure des saturnales de la Révolution. Les trônes et les autels renversés, les couvents supprimés, les échafauds établis en permanence, l'Italie piétinée par nos soldats, Pie VI brutalement arraché de Rome et transporté mourant à Valence, pendant que les adeptes du philosophisme criaient sur les toits qu'il était le dernier des Papes, toutes ces violences, tous ces outrages jetaient un voile d'ignominie sur le visage de la France, un voile de deuil sur la face auguste de l'Église. Mais le Christ, qui veille sur les destinées de son Épouse immaculée, imposait tout d'un coup silence aux vents et aux tempêtes déchaînés pendant dix

Digitized by Google

ans, et le XIXe siècle, dès son aurore, contemplait avec stupéfaction le triomphe de la Croix, le réveil des croyances antiques, la réapparition des pèlerinages, c'est-à-dire la résurrection de ce que la Révolution s'imaginait avoir pour jamais étouffé dans le sang et dans la boue. Nous avons hâte de voir comment ce mouvement de renaissance chrétienne, le plus subit, le plus prodigieux que nous présente l'histoire des temps modernes, s'étendit jusqu'au fond de la Toscane.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

A CORTONE. — SANCTUAIRE DE LA SAINTE (1855-1887)

C'est d'un vœu émis par une population terrifiée, qu'est née l'église actuelle de Sainte-Marguerite de Cortone.

En 1855, le choléra, cette peste noire des temps modernes, s'était abattu sur les grandes villes de la Péninsule, promenant partout la désolation et la mort. Il gagna Cortone, et, dans l'espace de quelques mois, y moissonna mille victimes, c'est-à-dire le tiers des habitants, sans que la science, déroutée, pût conjurer le mal. Devant les tombes entr'ouvertes, la foi des Cortonais se réveilla. Ils se ressouvinrent qu'ils étaient au pied de la colline d'où était descendu tant de fois sur leurs aïeux, dans les jours de détresse, le secours imploré. Ils y montèrent donc, magistrats en tête, dans l'attitude qui convient aux suppliants. Il n'y avait pas de larmes dans leurs yeux ; leur douleur était trop profonde ! Mais leur prière était fervente, et leur cœur plein de confiance. Prosternés sur les dalles de l'oratoire, nu et délabré, de leur patronne séculaire, ils la conjuraient d'écarter le terrible fléau, et prenaient l'engagement, s'ils étaient exaucés, de lui élever un autre temple,

Digitized by Google

plus riche et plus vaste, qui perpétuerait le souvenir de cette insigne faveur. Il y a, dans la prière de tout un peuple, une puissance qui ébranle les fondements des montagnes et qui retient la foudre dans les mains de Dieu. Le cri d'affliction et d'espérance parti du mont Saint-Gilles fut entendu ; car, au même moment, l'ange de la destruction s'arrêtait, remettant le glaive au fourreau sans plus frapper personne.

Fallait-il donc ne voir dans cette coïncidence, si précise, entre les ardentes supplications d'une cité en deuil et la subite disparition de l'épidémie, qu'un des jeux du hasard ? Les Cortonais ne le crurent pas, et remontant à une cause intelligente, à une cause supérieure, ils attribuèrent, sans hésitation ni respect humain, à la bonté de Dieu et à la médiation de sainte Marguerite, une délivrance où l'art, la science et le génie de l'homme n'entraient absolument pour rien.

Ils ne se montrèrent point ingrats. Une commission composée des noms les plus illustres, les Bourbon di Petrella, les Pancrazzi, les Corrazzi, se forma immédiatement sous la présidence de l'évêque de Cortone, et, chaudement soutenue par les supérieurs généraux de l'Ordre, elle se mit en demeure d'accomplir le vœu de la reconnaissance. Par malheur, le zèle des nobles patriciens fut contrarié par des événements plus douloureux les uns que les autres, tremblements de terre, invasion des bandes de Garibaldi, effondrement des anciens duchés et

Digitized by Google

royaumes de la Péninsule, et prise de Rome. Ce n'est qu'en 1873, sur l'initiative de l'évêque actuel de Cortone, Mgr Laparelli Piti, qu'on put reprendre les travaux. Deux vaillants serviteurs de sainte Marguerite, deux infatigables propagateurs de son culte, le P. Marie de Brest (Mgr Potron, évêque de Jéricho), de l'Ordre des Franciscains, et le P. Antonin Fioresi, des Écoles Pies de Florence, se firent les apôtres de cette entreprise. Encouragés et bénis par Pie IX, ils eurent enfin le bonheur de voir leurs efforts couronnés d'un plein succès ; le 13 octobre 1877, l'édifice construit avec l'or de l'Italie, de la France et de la Belgique, était livré au culte ; et le 8 septembre de l'année suivante, Mgr Laparelli en faisait la consécration solennelle.

Avec le nouveau sanctuaire, le pèlerinage reprenait une vie nouvelle. D'illustres visiteurs accouraient de Rome, de Florence et de Paris, mûs par le même sentiment de dévotion envers la Madeleine de l'Ordre séraphique. En 1885, toute la cité cortonaise était à genoux sur la montagne, se répandant en actions de grâces et se reconnaissant redevable à sainte Marguerite d'avoir été épargnée par le fléau qui dépeuplait de nouveau les côtes de l'Adriatique.

Le mont Saint-Gilles et le val de la Chiana sont le terroir propre du culte de sainte Marguerite. C'est là qu'il est né ; là que, semblable au palmier planté au bord des eaux, il donna ses premiers fruits et versa l'arome de ses premiers parfums ; c'est de là qu'il étendit au loin,

Digitized by Google

sur tout l'Ordre de Saint-François, ses rameaux et son ombrage protecteur. Aujourd'hui, après avoir longtemps fleuri dans la Toscane et dans la solitude des cloîtres franciscains, il commence à s'épanouir dans les deux hémisphères. Déjà des milliers de voix en France, en Belgique, en Hollande, au Canada, chantent les louanges de la Bienheureuse ou réclament le secours de sa protection ; et à ces hommages ou à ces invocations suppliantes correspondent d'innombrables bienfaits, qui attestent que les richesses dont elle est la dispensatrice ne sont point épuisées.

Ainsi se réalise la promesse que le Dieu des miséricordes avait faite à sa servante : « Je bénirai tout spécialement tous ceux qui t'aimeront, tous ceux qui t'invoqueront (1), et dans beaucoup de contrées tu seras la lumière des pécheurs (2). »

Chacun des élus a son don particulier. On s'adresse à saint François d'Assise pour obtenir l'esprit de pénitence et la ferveur ; à saint Antoine de Padoue, pour retrouver les objets perdus. Il semble que le privilège accordé à la pénitente de Cortone soit d'exercer toujours son empire sur les maladies du corps ou de l'âme qu'elle aimait à soigner durant les jours de son pèlerinage terrestre : les pécheurs et les jeunes mères ont évidemment ses prédilections.

1. BEVEGNATI, c. IX, p. 34.
2. *Ibid.*, c. IV, p. 10. « Eris lux in multis provinciis mundi. »

Digitized by Google

Nous n'aurons point la témérité d'essayer d'établir une statistique dont Celui-là seul connaît les chiffres, qui a compté les gouttes d'eau de l'Océan ; mais nous savons de source certaine que des centaines de malades lui doivent une guérison inespérée ; bon nombre de femmes appelées aux honneurs de la maternité, une heureuse délivrance ; et ce qui vaut mieux encore, des milliers d'esprits égarés, l'opulence de la paix dans la calme possession de la vérité ; des milliers de cœurs déchus, leur réhabilitation.

Non, suaves appels de la miséricorde divine, vous n'avez pas retenti en vain dans les solitudes de la Toscane ! Non, chastes larmes de la pécheresse convertie, baisers doux et amers de la pénitence, parfums exquis de la prière, non, vous n'avez point été stériles ! D'autres Marguerite se sont levées de la couche du vice. Elles ont, à leur tour, abordé les pieds encore humides du Rédempteur, les ont arrosés de leurs larmes, les ont essuyés de leur chevelure dénouée, et ont recouvré, à ce divin contact, avec la dignité et l'honneur, une seconde innocence, moins belle mais plus attendrissante que la première ; car elle est née des pleurs du repentir.

L'élan est donné ; d'autres pécheurs, d'autres pécheresses viendront, et la société moderne y trouvera son profit. Car, le jour où les masses s'ébranleront et ploieront le genou pour prier, ce jour-là annoncera le réveil des âmes et le

Digitized by Google

commencement du relèvement moral. L'Écriture sainte ne nous dit-elle pas que l'iniquité produit la décadence des nations, et que la justice les relève ? Et l'histoire ne nous apprend-elle pas que c'est du pied des autels que part toute rénovation religieuse, principe nécessaire et fécond de toute rénovation sociale ?

Quand viendra ce jour ? Bientôt peut-être ; car, il ne faut pas s'y méprendre, notre époque n'est pas seulement le règne des démolitions ; elle est aussi le règne des réparations courageuses, et à voir le mouvement qui emporte les esprits vers les sommets de l'affirmation doctrinale, nous sommes fondé à croire que nos yeux verront poindre l'aurore des restaurations chrétiennes, avant que ce siècle agité soit rentré dans la nuit des temps. Le culte de sainte Marguerite n'aura point été étranger aux triomphes que nous pronostiquons. Il est si bien approprié aux temps actuels, aux besoins d'une génération qui souffre, qui se meurt pour avoir déserté l'Évangile, et qui a surtout besoin d'espérance et de pardon ! Il est si attrayant pour les brebis errantes, qu'il invite doucement à rentrer au bercail ! Ne fait-il pas aimer la vérité ? Et qui ne sait que de la vérité découlent, comme le fleuve de sa source, l'union des esprits, l'énergie des volontés, la proclamation intégrale des droits de Dieu, toutes ces grandes choses qu'implique le mot de restauration chrétienne? Mais laissons à Dieu le secret de ces transformations morales qui seront la joie de l'avenir,

Digitized by Google

et revenons à notre sanctuaire, où tout nous attire, la beauté du site, la pureté des lignes architecturales et le parfum de souvenirs historiques et de faveurs spirituelles qui s'échappe de ces murs.

C'est un bel édifice à trois nefs, en style roman, avec coupole et campanile. La voûte est un champ d'azur constellé d'étoiles d'or, et animé çà et là par l'image de la Sainte ou par d'autres figures de Bienheureux. Sous la coupole, quatre fresques représentant la Foi, l'Espérance, la Charité et la Paix, attirent l'attention ; c'est l'œuvre de Bandini de Sienne. Le maître-autel est en marbre : la châsse de la Sainte s'élève au-dessus de l'autel, comme celle de saint François dans la crypte du Sagro Convento.

A droite du transept, se dresse le crucifix miraculeux qui parla à la Sainte. Ce crucifix de bois, du xe ou du xie siècle, appartient à l'école byzantine. Il est de grandeur naturelle. Avec ses bras décharnés, sa couronne royale sur la tête et son semis d'or sur la poitrine, il produit un effet saisissant. On dirait que les lèvres vont s'ouvrir pour redire à l'humble pénitente : « Ma pauvre pécheresse, que veux-tu ? » Près de l'autel est une statue de Marguerite qui semble répondre : « Seigneur, je ne veux que vous. »

A gauche, près de l'autel du Saint-Sacrement, le sarcophage attribué à Jean de Pise. Il est en marbre de Carrare et de style ogival. La Sainte, les deux anges qui la convient aux noces de l'Agneau, et les six bas-reliefs qui racontent les

Digitized by Google

principaux épisodes de sa vie et deux miracles obtenus après son bienheureux trépas, toutes ces figures, vivantes, sveltes, délicates, accusent l'habileté d'un maître du XIIIe siècle (1).

Plus bas, une plaque de marbre scellée dans un des piliers de la nef nous avertit que la première travée du bas côté occupe l'emplacement de la cellule de notre contemplative : cellule qui communiquait avec l'oratoire de Saint-Basile et qui fut détruite, à notre grand regret, lors de la restauration du sanctuaire. Deux belles statues en marbre blanc, représentant saint François et sainte Claire, et dues au ciseau d'Amalia Dupré, fille de l'éminent artiste de ce nom, gardent l'entrée du transept. Çà et là sont suspendus à la muraille quelques tableaux, dont le plus remarquable est le *Massacre des saints Innocents,* par Pierre Zanotti, peintre bolonais. N'oublions pas de mentionner la rosace de la façade et l'inscription gravée au frontispice du temple :

PŒNITENTI MARGARITÆ :
A Marguerite pénitente.

Hardiment posé sur la croupe de la montagne, à sept cents mètres environ d'altitude, élé-

1. Voici l'ordre des sujets traités dans les bas-reliefs du sarcophage : 1° sainte Marguerite revêt l'habit du Tiers-Ordre ; 2° elle donne sa tunique à une pauvresse ; 3° elle reçoit de Notre-Seigneur le pardon de ses péchés ; 4° sa mort ; 5° les malades, agenouillés devant son tombeau, implorent leur guérison ; 6° délivrance d'un démoniaque.

Digitized by Google

gant sans avoir le cachet grandiose des basiliques de Saint-François d'Assise et de la Portioncule, cet édifice est un des plus majestueux monuments de la cité cortonaise, qu'il domine ou plutôt qu'il protège. Après tout, il contient un trésor près duquel pâlissent toutes les magnificences de l'art, et qui est la cause même de son érection : c'est le corps de sainte Marguerite. Voilà bientôt six siècles que l'âme a pris son vol vers les parvis éternels, et le corps est là, intégralement conservé, respecté par le temps comme par les révolutions politiques qui ont tant de fois bouleversé l'Italie. Il est enfermé dans une châsse en cristal de roche, dont les angles sont retenus par des lames d'argent ciselé, œuvre et don de Pierre Berettini, et repose sur des étoffes de soie blanche, sous le costume que portait l'humble Tertiaire : la robe grise à carreaux, la corde de lin et le manteau gris descendant jusqu'aux genoux. La face est intacte, la peau du front est blanche ; la joue gauche est noircie, par suite, paraît-il, d'une blessure qu'y fit une pierre lancée par un jeune voluptueux du temps, pendant que Marguerite visitait les pauvres de la ville. L'élue de Dieu semble sommeiller, et sur ses lèvres prêtes à s'entr'ouvrir, court le sourire de la résurrection. Sa tête, couverte d'un voile de satin blanc et ceinte d'une couronne de laurier, symbole de sa victoire sur l'enfer, s'appuie sur un coussin de damas rouge. Les mains brunies par le temps, sont croisées sur la poitrine ; les pieds, nus, ont

Digitized by Google

également une teinte bistrée, surtout celui de droite. A la paroi du fond sont suspendus des croix et des médaillons d'argent, souvenirs de quelques riches seigneurs dévots à sainte Marguerite. On ne peut détacher ses regards de ces dépouilles bénies, et, devant ce triomphe remporté sur la mort, on répète involontairement le mot de l'Apôtre : « *Ubi est, mors, victoria tua ?* O mort, où est ta victoire ? » O mort, tu es vaincue !

Deux fois par an, aux fêtes de la Sainte, le 22 février et le dimanche qui suit l'Ascension, la châsse est ouverte, et, à chaque fois, les pèlerins, accourus pour vénérer les restes de la Bienheureuse, peuvent se rendre compte de la perpétuité du miracle que nous venons de constater.

De ces deux fêtes, la seconde est la plus touchante ; elle se présente sous une forme et avec certaines particularités qui ne se reproduisent nulle part ailleurs. Chaque année elle ramène, de temps immémorial, le pèlerinage de Laviano, et chaque année aussi elle provoque une sainte émulation de piété entre les deux populations qui se félicitent d'avoir donné à l'Église un des types les plus accomplis de l'amour pénitent.

Avant l'invasion piémontaise, cette fête, comme celle de Jeanne d'Arc à Orléans, était empreinte d'un caractère à la fois religieux et national. Toutes les autorités de la ville étaient là ; le son de la trompette et les salves d'artillerie annonçaient l'ouverture de la solennité.

Digitized by Google

Hélas ! en Italie comme en France, les sociétés secrètes se sont hissées au pouvoir, et, depuis l'annexion, les magistrats de Cortone, quoique toujours profondément attachés à sainte Marguerite, ne font plus partie du cortège officiel. Mais si la fête a perdu son cachet patriotique, pour ne plus garder que son caractère sacré, elle n'en a pas moins survécu à toutes les révolutions, avec cette fraîcheur et cet air d'impérissable jeunesse dont l'Église revêt tout ce qu'elle touche.

La veille, vers 4 heures du soir, le R. Père Gardien, revêtu de la chape blanche et accompagné des quatre Cortonais qui représentent la municipalité, découvre le crucifix qui parla à la sainte Pénitente, et l'encense trois fois. Le cortège se dirige vers le maître-autel. Les quatre officiers de la municipalité apportent les sept clefs qui ferment le tombeau ; ils l'ouvrent, et le prêtre l'encense trois fois, comme précédemment. Rien de touchant, rien de profond comme ces cérémonies religieuses dont le sens s'offre tout de suite à l'intelligence tant soit peu au courant de la liturgie catholique. C'est du Christ que découle tout bien, toute grandeur, toute sainteté ; c'est de lui que les élus ont reçu la première grâce d'appel, aussi bien que la couronne de gloire qui ceint leur front ; c'est à lui qu'ils renvoient tout l'honneur de leur sanctification.

Vers 5 heures, l'évêque de Cortone, accompagné de tout le clergé de la ville, monte proces-

Digitized by Google

sionnellement au sanctuaire, et pendant deux heures prêtres et fidèles chantent avec entrain les louanges de sainte Marguerite.

Vers 7 heures, le cortège redescend processionnellement au dôme.

Une heure après le coucher du soleil, toute la colline s'embrase : Cortone allume çà et là des feux de paille et de branchages, et Laviano y répond par une illumination du même genre. Pendant quelques instants, la plaine semble être en feu, et le pic de l'Amiata apparaît à l'horizon comme un géant revêtu d'une robe de pourpre et d'or. Ces feux de joie sont un avertissement : Cortone invite Laviano et Pozzuolo à venir le lendemain célébrer la fête de leur compatriote.

Le lendemain matin, les pèlerins de Laviano, auxquels se mêlent ceux de Pérouse, de Terontola, d'Arezzo, gravissent les pentes de la montagne. Les paysannes de Pozzuolo se reconnaissent à leur costume national, le même qu'au temps de sainte Marguerite : une robe aux couleurs voyantes, un collier de perles autour du cou, un foulard de soie sur la tête.

Laviano apporte à la Sainte son offrande traditionnelle (un cierge), et trois fois le clergé et le chœur des chanteuses font le tour du maître-autel, comme pour proclamer solennellement que si Cortone a fourni à Marguerite le moyen de faire pénitence, c'est à Laviano que revient l'honneur de lui avoir donné le jour. Pendant ce temps, les chanteuses redisent

Digitized by Google

d'une voix harmonieuse un cantique composé en l'honneur de leur protectrice, mélodie simple, langoureuse, très antique, qui nous fait assister à toutes les scènes de sa conversion et de sa vie pénitente :

Si le château de Magdaleine
Vit un jour avec stupeur
La pécheresse aux folles amours
Revenir au Seigneur,

La cité cortonaise
Fut témoin d'un prodige analogue,
Et tel fut son étonnement,
Qu'elle tressaillit d'allégresse.

La journée s'écoule rapide, au milieu de flots de symphonie musicale et des harmonies meilleures de la prière. Le soir, les pèlerins de Laviano adressent leurs adieux à leur Sainte, versent à ses pieds une dernière effusion de reconnaissance pour les bienfaits obtenus, et s'en retournent processionnellement, tandis que le Père Gardien ferme la châsse, pour la mettre à l'abri des profanations.

Entre la pécheresse de l'Évangile et celle de la Toscane, il y a, avons-nous dit, d'intimes et suaves affinités. Toutes deux ont livré leur âme aux voluptés terrestres; toutes deux aussi ont réparé leurs fautes par une pénitence héroïque et ont été comblées de privilèges spirituels, parce qu'elles ont aimé sans mesure. Mais si leurs âmes sont sœurs par la foi, l'amour et les larmes, les rochers où elles se sont sanctifiées

Digitized by Google

ne se ressemblent guère. Nous n'avons rien ici qui ressemble au midi de la France, ni les rochers sauvages de la Sainte-Baume, ni les hautes futaies de la Grande-Chartreuse, ni les plantureuses prairies du Grésivaudan; les Apennins s'offrent à nous sous un aspect plus gracieux, avec des tons plus chauds, avec des courbes plus harmonieuses. Contemplons un instant ce val de la Chiana, si bien fait pour arrêter et retenir le regard.

Il s'étend de Chiusi à Arezzo, et de Cortone à Montepulciano. A vos pieds, sur une pente abrupte, s'étage Cortone avec ses rues étroites, ses nombreux clochers, ses maisons en brique, ses remparts couverts de lierre, et ces pans de murailles cyclopéennes qui font l'admiration du touriste. Plus bas, l'olivier couvre de son pâle feuillage les flancs de la colline et grimpe jusqu'au pied des murs ; puis la vallée se creuse, immense, fertile, riante, avec ses moissons jaunissantes, ses bouquets de pins-parasols et ses allées de mûriers et d'ormeaux, autour desquels la vigne se suspend en guirlandes. En face, hardiment posée en vedette, est Montepulciano, dont les murs crénelés miroitent aux rayons du soleil, et dont les tours blanchâtres se profilent sur l'azur du ciel ; et à l'extrémité de l'horizon, les sommets de l'Amiata et du mont Cettona. A droite, dans une des déchirures de la montagne, au bord d'un torrent qui roule avec fracas ses eaux écumeuses et intarissables, le pittoresque ermitage des *Celle*. A

Digitized by Google

gauche, Ossaïa, où Annibal remporta sur les légions romaines une de ces victoires qui faillirent donner aux Sémites l'hégémonie du monde; tout près de là, un coin de ce lac de Pérouse qui fut témoin des effrayantes austérités du Patriarche de l'Ombrie; dans les ondulations de la plaine, sur un tapis d'émeraude et de topaze, Pozzuolo et Laviano. Enfin derrière vous, un bosquet de cyprès planté, croit-on, par saint Bernardin de Sienne; les ruines imposantes de la forteresse du haut de laquelle les Médicis exercèrent longtemps leur domination sur la contrée; et la crête du mont Saint-Gilles avec sa couronne de châtaigniers, ses purs horizons et ses perspectives sur l'infini.

On ne se lasse pas de contempler ce paysage, soit que le soleil, se levant du côté de Pérouse, éclaire la plaine de ses premiers rayons, soit qu'il embrase de ses feux empourprés les cimes de l'Amiata, avant de disparaître derrière les montagnes de Sienne.

Sans doute, l'Italie avec son beau ciel et sa chaîne de montagnes entre deux mers, offre sans cesse des surprises à l'œil de l'étranger. Gênes a ses palais de marbre, ses villas embaumées et sa mer, la mer Tyrrhénienne, qui baigne mollement ses murs et lui apporte à toute heure, malgré sa déchéance, le tribut des pays lointains. Naples a sa baie immense et son volcan toujours en feu. Mais la vallée de Cortone n'en reste pas moins un des plus séduisants panoramas de la Péninsule.

Digitized by Google

Ces magnificences de la nature, où resplendit la puissance du Créateur, où tout parle de sa bonté, jettent l'âme dans une douce extase et la portent aux grandes pensées. Quelle impression ne durent-elles pas faire sur une âme contemplative comme celle de Marguerite! Disciple du Patriarche séraphique, fortement imprégnée de son esprit, et grande amante comme lui de la nature, elle se servait des beautés matérielles comme d'un piédestal pour monter jusqu'à Celui qui en est l'auteur; et l'ayant entrevu, tantôt à travers le voile des créatures, tantôt à travers les voiles eucharistiques, elle le poursuivait avec une ardeur que doublait le regret de ne pouvoir l'atteindre ici-bas. Nous ne pouvons la suivre dans les élans de sa piété mystique; mais si, une fois convertie, elle eut le mérite de connaître, d'adorer, de glorifier Dieu en toutes circonstances, notre devoir à nous est de rechercher partout les vestiges de ses pas et de publier tout ce qui se rattache à son culte ou à sa mémoire. Cette tâche, nous venons de la remplir en ce qui concerne le monument qui abrite sa dépouille sacrée. Pour la compléter, descendons les pentes de la montagne et allons visiter, ou plutôt vénérer comme autant de reliquaires, à Cortone et à Laviano, les autres habitations et lieux sanctifiés par sa présence.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

UNE VISITE AUX AUTRES MONUMENTS

Au moyen âge, qu'elle fût commune indépendante ou soumise au gouvernement des Casali, Cortone était un foyer de vie intellectuelle, un centre d'activité sociale. Aujourd'hui, surtout depuis l'annexion, c'est une ville funèbre ; comme Assise, comme Padoue, elle vit d'un tombeau. L'Académie étrusque, malgré la science de ses membres, est peu connue ; la famille des Casali est éteinte ; l'indépendance de l'ancienne république n'est plus qu'un souvenir. Seule, la mémoire de sainte Marguerite y est toujours vivante, pleine de grandeur et d'immortalité. Il n'est pas une rue, pas une place qui ne parlent d'elle. C'est d'abord un monastère en ruine, autrefois occupé par des Bénédictines, et où la Bienheureuse, peu de temps avant sa mort, opéra un miracle inspiré par un sentiment de reconnaissance. Elle venait de visiter un enfant malade, et remontait péniblement l'âpre sentier qui conduit à la citadelle. Épuisée, à bout de forces, elle demanda aux Religieuses un peu de vin. Celles-ci, n'en ayant pas, coururent chez un bienfaiteur, qui leur en donna un flacon. La Sainte but quelques gouttes de ce vin, fit signe

Digitized by Google

aux Religieuses de verser le reste dans un tonneau vide, et sous sa bénédiction il se multiplia de telle sorte, que tout en rappelant aux Sœurs du monastère la charitable activité de la recluse, il devint pour elles un témoin irrécusable de la puissance de son crédit auprès de Dieu (1).

Un peu plus bas, on rencontre la cellule (2) que la Pénitente occupa pendant une douzaine d'années et qui est aujourd'hui enclavée dans un pensionnat de Salésiennes. On montre encore la salle où l'humble Tertiaire soignait les pauvres, et la source où elle venait puiser l'eau qui étanchait sa soif.

En face est l'asile qui abritait les nombreux pèlerins accourus des divers points de la Toscane; au centre de la ville, l'hôpital de la Miséricorde, où la Sainte dépensa au soin des vieillards, des infirmes et des orphelins tout ce que l'amour de Dieu lui inspirait de forces et de dévouement; et tout auprès, l'église Saint-François, qui mérite une attention spéciale.

C'est une des dernières œuvres du fameux Fr. Élie, mais non son chef-d'œuvre. Quand on a vu Saint-François d'Assise et Sainte-Croix de Florence, si riches en vitraux, en marbres et en peintures, on est tout étonné d'apprendre que Saint-François de Cortone appartient au même siècle et est sorti de la même inspiration, et l'on ne s'explique cette différence que par les

1. MARCHESE, *Sainte Marguerite*, l. III, c. III.
2. La première habitation de Marguerite a disparu, ainsi que la demeure des Moscari et la porte Berarda.

Digitized by Google

fâcheuses modifications que subit l'édifice à l'époque de la Renaissance. Œuvre grandiose, mais bâtarde, avec un portail gothique et des chapelles de style grec, ses murs frustes, son faîtage découvert, ses fenêtres rectangulaires produisent une impression désagréable, que ne rachète pas l'immensité de l'édifice. En revanche, ses murs sont pleins de souvenirs franciscains. Au-dessus du maître-autel est un beau reliquaire de la vraie croix, donné par l'empereur Vatace au Fr. Élie; dans l'intérieur du couvent, la cellule où celui-ci mourut absous et réconcilié (1253) ; dans le chœur des Religieux, la pierre sépulcrale qui recouvrait autrefois ses ossements. L'église redit surtout la pénitence, les larmes et les visions de sainte Marguerite. Voici l'autel où elle fut admise au Tiers-Ordre; la place où elle se tenait au pied de la chaire, pour entendre la voix éloquente du P. Bevegnati ; l'autel où était autrefois le crucifix miraculeux qui lui parla ; plus loin dans le vestibule de la sacristie, la chapelle solitaire qui fut témoin des ascensions mystiques de son âme, et où Notre-Seigneur l'appela sa fille, son épouse, la perle de son cœur. Le Fr. Élie disparaît, et l'on ne se souvient plus que de la Madeleine à laquelle il préparait, à son insu, un abri assuré contre les séductions du monde.

A l'extrémité de la ville, sur la place du dôme, se dresse de nouveau l'image de la Sainte. Une statue en marbre de Carrare, avec des bas-reliefs en bronze, représente l'héroïne en habit

Digitized by Google

de Tertiaire, debout, intercédant pour sa patrie adoptive (1).

Ainsi, loin d'imiter ces édiles de nos grandes villes qui, pris d'une fureur insensée, font disparaître les souvenirs les plus respectables, les plus sacrés des âges de foi, Cortone ajoute un nouvel anneau à la chaîne de ses traditions déjà six fois séculaires. Elle veut que sa reconnaissance éclate au grand jour, et que sa dévotion pour sainte Marguerite se manifeste sur les places publiques aussi bien qu'au fond des temples. O Cortone, ce culte du passé, cette courageuse et persévérante affirmation de ta foi, t'honorent autant qu'ils glorifient celle qui en est l'objet!

De Cortone, descendons à Pozzuolo et à Laviano, berceau de notre Sainte.

Pozzuolo est un gros bourg, assez coquet, semblable à nos bourgades de la Touraine, bâti sur une éminence, entre le lac Trasimène et le cours de la Chiana, à douze milles environ de Cortone comme de Montepulciano. Il compte plus de deux mille habitants, tous très dévots à leur sainte compatriote. Aussi, lors de la restauration de leur église, au XVIIIe siècle, eurent-ils soin de conserver les fonts sacrés où fut régénérée la fille de Tancrède. C'est dans cette

1. Les bas-reliefs représentent quatre figures héraldiques : le dragon et le lion, l'aigle et le griffon. Les deux premières figurèrent successivement dans les armes de la ville ; les deux autres ornaient le blason des Casali. Voir l'édition illustrée.

Digitized by Google

église qu'elle fit sa première communion ; c'est probablement là aussi qu'elle reçut la confirmation des mains de l'évêque de Chiusi.

A un mille de Pozzuolo, en descendant vers la Chiana, on aperçoit à l'ombre d'un bouquet de pins et de cyprès, une chapelle rustique et quelques maisons alentour. C'est Laviano, le hameau prédestiné qui donna le jour à la Marie-Madeleine de l'Ordre séraphique. La demeure de son père ressemble à toutes celles des cultivateurs de la contrée. En bas, un atelier ; en haut, une chambre avec le perron traditionnel, où, dans l'après-midi, la famille se repose à l'abri des rayons du soleil. Plus bas la chapelle du village, décorée du gonfalon de la Sainte et de quelques peintures relatives à sa vie ; et tout près de là, le figuier sous lequel Marguerite pleura, lorsqu'elle fut chassée par sa marâtre de la maison paternelle.

Laviano n'a que trois cents âmes, et dépend de Pozzuolo. C'est donc un village sans importance ; mais, aux yeux de l'Église, rien n'est petit ni méprisable de ce qui rappelle la naissance et les œuvres des élus de Dieu.

De Laviano l'on découvre, à un mille de distance, une villa mieux bâtie, avec une tour qui indiquait au moyen âge une propriété seigneuriale : c'est la villa Palazzi, habitée par le jeune seigneur qui enleva Marguerite. Non loin de là, sur la route de Pozzuolo à Pétrignano, on rencontre le chêne du *Mauvais Conseil*, au pied duquel le séducteur fut traîtreusement assassiné.

Digitized by Google

L'arbre est toujours vivant, témoin muet, mais éloquent des sévérités de la justice divine, et il pousse encore des rameaux vigoureux. Tout à côté s'élève une chapelle commémorative de la conversion de Marguerite, la chapelle du *Repentir*, bâtie au XVIIIe siècle (1756) par François Franceschini, de Pérouse, et dépendante de la paroisse de Pozzuolo.

Adieu, Laviano. *Gloria dicta sunt de te :* On a dit de toi des choses glorieuses. Tu es le plus petit parmi les villages qui peuplent le val de la Chiana ; mais tu en es devenu le plus célèbre, depuis que la Providence t'a choisi pour être le berceau de la grande Pénitente de la Toscane, et les plus fières cités envient ta gloire.

Et vous, aimable Sainte, dont le culte brille et se propage de nos jours comme une suprême espérance au milieu de défections et d'apostasies sans nombre, étendez toujours une main protectrice sur Laviano, votre pays natal, sur Cortone, votre patrie d'adoption, sur la France, la grande pécheresse des temps modernes, et gardez-leur à jamais deux trésors que rien ne peut remplacer et qui forment le meilleur, le plus solide patrimoine des nations : la foi et l'amour.

Digitized by Google

ERRATA

Page 162, ligne 11.

Au lieu de :

Après avoir enseigné pendant neuf ans.

Mettre :

Avant d'aller enseigner la philosophie et la théologie à Paris, Hubertin vint en Toscane et y lia, etc.

Même page, ligne 26 :

Au lieu de :

sur l'idée de la réforme qu'Hubertin propageait partout, et

Mettre :

sur les tendances réformistes qui commençaient à poindre et, etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Préface VII

I. — État de l'Italie dans la seconde moitié du XIIIe siècle 1

II. — Jeunesse douloureuse. — La chute . . . 10

III. — Conversion éclatante (1273). — A Cortone. 23

IV. — La pénitente. 37

V. — Premières extases 55

VI. — En face du tentateur 62

VII. — L'ange de la paix 71

VIII. — La fondatrice 84

IX. — La thaumaturge. 93

X. — Sainte Marguerite et la Terre-Sainte (1280-1291) 108

XI. — La recluse (1288-1290) 119

XII. — La contemplative 133

XIII. — Révélations relatives à la Sainte elle-même 146

XIV. — Révélations relatives à l'Ordre de Saint-François 155

XV. — Vertu caractéristique de la Sainte. . . . 171

XVI. — Foyer de ses vertus 184

XVII. — Ses derniers instants et sa mort 193

XVIII. — Miracles après sa mort 202

XIX. — Culte immémorial et canonisation de la Bienheureuse 213

XX. — A Cortone. — Sanctuaire de la Sainte . 227

XXI. — Une visite aux autres monuments. — Cortone (*suite*). — Pozzuolo. — Laviano. . 243

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris. — J. Mersch, imp., 4 bis, Av. de Châtillon. — 6932.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Nouvelle Bibliothèque Franciscaine

Volumes parus :

I. et II. **Vie de saint François**, par le P. BERNARD d'Andermatt. 2 vol. In-12. 3 francs ; *franco*. . . . . 3 fr. 65
III. **Sainte Claire d'Assise**, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12. 1 fr. 50 ; *franco* . . . . . 1 fr. 75
IV. **Saint Fidèle de Sigmaringen**, par le P. FIDÈLE de la Motte-Servoleix. In-12. 1 fr. 50 ; *franco* . . . . . 1 fr. 75
V. **Fioretti de saint François d'Assise**, traduction par M. le baron CHAULIN. In-12. 1 fr. 50 ; *franco*. . . . . 1 fr. 90
VI. **Le Saint Joyeux** (Crispin de Viterbe), par le P. PIE de Langogne. In-12. 1 fr. 50 ; *franco*. . . . . 1 fr. 80
VII. **Retraite**, par le Père PACIFIQUE de Saint-Pal. In-12. 1 fr. 50 ; *franco*. . . . . 1 fr. 80
VIII. **L'Apôtre de la Tempérance** (P. Mathieu), par M. PELTIER. In-12. 1 fr. 50 ; *franco* . . . . . 1 fr. 80
IX. **Sainte Elisabeth de Hongrie**, par l'abbé SAUBIN. In-12. 1 fr. 50 ; *franco* . . . . . 1 fr. 75
X. **Une Mission en Éthiopie**, par le P. ALFRED de Carouge. In-12. 1 fr. 50 ; *franco*. . . . . 1 fr. 90
XI. **Sainte Rose de Viterbe**, par M. BARASCUD. In-12. 1 fr. 50 ; *franco*. . . . . 1 fr. 80
XII. **Le Bienheureux Diégo de Cadix**, par le P. DAMASE de Loisey. In-12. 1 fr. 50 ; *franco*. . . . . 1 fr. 80
XIII. **Saint Léonard de Port-Maurice**, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12. 1 fr. 50 ; *franco* . . . . . 1 fr. 80
XIV. **Sainte Colette de Corbie**, par ALPHONSE GERMAIN. In-12. 2 francs ; *franco* . . . . . 2 fr. 40
XV. **Le B. J.-B. Vianney**, tertiaire de Saint-François, par ALPHONSE GERMAIN. In-12. 1 fr. 50 ; *franco* . . 1 fr. 80
XVI. **Les Bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes**, par le P. LADISLAS de Vannes. In-12. 2 francs ; *franco*. . . . . 2 fr. 40
XVII. **La Bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé**, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12, avec portrait, 2 francs ; *franco* . . . . . 2 fr. 40
XVIII. **Saint Antoine de Padoue**, d'après les documents primitifs, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12, avec gravure, 2 francs ; *franco*. . . . . 2 fr. 40
XIX. **Le Bienheureux Christophe de Cahors**, par le Père LÉOPOLD de Chérancé. In-12. 1 fr. 25 ; *franco*. . . 1 fr. 50
XX. **Vie du P. Ambroise de Lombez** (1708-1778), par l'abbé J. BÉNAC. In-12, avec gravures. 1 fr. 50 ; *franco* . 1 fr. 80
XXI. **Sainte Véronique Giuliani**, par la comtesse M. DE VILLERMONT. 3 fr. 50 ; *franco*. . . . . 3 fr. 90
XXII. **Sainte Marguerite de Cortone**, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12 avec gravure. 1 fr. 75 ; *franco*. 2 fr.

Paris. — J. Mersch, imp., 4 bis, av. de Châtillon. — 6932.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

YA 04068

M286063

BX4700
M36C4
1910

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google